





Autographes *des Siècles*

Manuscrits / Photographies / Œuvres d'art

Catalogue XVII





Autographes *des Siècles*

Manuscrits / Photographies / Œuvres d'art

Achat, vente, estimation, expertise.

www.autographes-des-siecles.com

Nous achetons régulièrement des lettres, manuscrits, dessins, peintures,
ainsi que des photographies originales.

N'hésitez pas à nous contacter afin de nous soumettre des pièces
que vous souhaiteriez vendre ou présenter à notre expertise.

Par mail :

contact@autographes-des-siecles.com

Par courrier :

Autographes des Siècles

Julien PAGANETTI

27, rue Maurice Flandin

69003 LYON

Par téléphone :

06 37 86 73 44 / 04 26 68 81 18



Abdelkader Ibn MUHIEDDINE

Lettre autographe signée à Madame Fould.

Une page 1/2 in-4° en arabe, avec transcription en français

Trace résiduelle d'un cachet de collection.

Sans lieu. 1^{er} Ramazan 1284 [28 décembre 1867]

*« Je n'oublierai point la bonté, la bienveillance et la vraie affection
que vous m'avez toujours témoignées. »*

Belle lettre de vœux adressés à l'épouse du ministre des Finances de Napoléon III.

« Gloire à Dieu, A la respectueuse et parfaite, à celle dont les qualités sont belles et dont les actions sont généreuses et nobles, la respectable Madame Fould. Après avoir demandé des nouvelles de votre santé, je vous fais mes compliments à l'occasion du nouvel an. Je prie Dieu de vous donner un bonheur perpétuel et de vous combler de biens et de bénédictions durables qui ne périssent et ne changent point. Je vous prie de faire parvenir mes félicitations respectueuses à toute votre noble famille.

Je n'oublierai point la bonté, la bienveillance et la vraie affection que vous m'avez toujours témoignées et je puis vous assurer que je vous garde au fond du cœur une réciprocité complète à tout cela qui fait que je désire, plus que vous ne pouvez le désirer pour vous-même, que vous soyez comblée de bien. Je pense toujours à vous et me représente votre noble personne de même que celles de votre honorables filles et de vos généreux beaux-fils. Recevez tous les félicitations d'un ami et le salut d'un dévoué. Le 1^{er} Ramazan 1284. Votre dévoué Abd-el-Kader. »

L'émir Abd-el-Kader (1808-1883) reste l'une des personnalités historiques les plus fascinantes du XIX^e siècle. Combattant de la France en Algérie, il est défait par le général Louis de Lamoricière après une longue et courageuse résistance. Détenus à Toulon, à Pau, puis à Amboise l'émir et sa famille sont libérés en 1852 par Napoléon III. Abd-el-Kader rejoindra Damas, en Syrie, pour se consacrer à nouveau à la philosophie et à la théologie. Après avoir lutté contre la France, il fut reconnu son ami et décoré Grand-croix de la Légion d'honneur. Il reçut également l'ordre de Pie IX.

En 1865, l'émir fit un séjour remarqué à Paris, reçu en ami par les plus hautes personnalités de l'État. C'est sans doute à cette occasion qu'Abd-el-Kader se lia d'amitié avec madame Achille Fould, née Henriette Goldschmidt (1803-1870)

Abd-el-Kader meurt à Damas où il est enterré près de son maître Ibn Arabi. Petit marabout lettré de l'Algérie, il est devenu un auteur majeur de l'Islam moderne. Son courage, sa piété, sa sagesse et son esprit lui valurent l'admiration de tous.

1.800 €

[Faint, mostly illegible handwritten text at the top of the page, possibly bleed-through from the reverse side.]

الحمد لله

حضرة الغاخره الكامله صاحبة الاخلاق الجميله والانفعال
 الكرمية الجميله الفسيحة مدام قولها المحترمة اصابه سؤال
 شريف ضاهر كرم فاني بذكر كرم واهنيك بالعام الجوديد
 وارغب من الله تعالى لكم السعاده الدايمة والجيرات والبركات
 الازمه من الرزق الخول ولا تتعبوا ولا تقبلوا وارحواكم ابلاغ نفعين
 واخذوا امان الغايقه بجميع عيبتكم الشريفة وانما اتسوا
 احسنا لكم وملاطفكم وبيلكم القدس الكرم بخونك وكرم
 فقلو بنا من المبل وارادتم الخير اكثر منكم واهما في حبنا لنا
 ة اتكم الشريفة وبنا لكم الخيرات واصحابكم الكرام
 فاقبلوا ابها السعادات بحية حبا وتضحية بخلصا من صفات

١٨٨٤

المخلص
 عبدالقادر



Traduction.

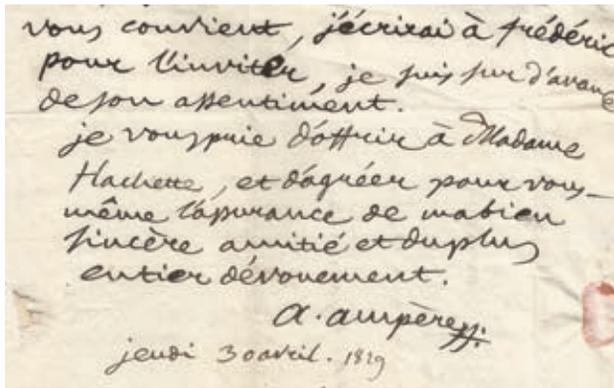
Je suis à Dieu,
 O la vertueuse et parfaite,
 à celle dont les qualités sont
 belles et les actions sont
 généreuses et nobles, la respectable
 Madame Faïd.
 Après vous avoir demandé
 les nouvelles de votre santé

je vous fais mes compléments
 à l'occasion de mon aïeul.
 Je prie Dieu de vous
 donner un bonheur perpétuel
 et de vous combler de biens
 et de bénédictions durables
 qui ne périssent et ne
 changent point.

Je vous prie de faire
 parvenir mes félicitations
 respectueuses à tout votre noble
 famille.

Je n'oublierai point la bonté
 le bienveillance et la vraie
 affection que vous m'avez
 toujours témoignés et je puis
 vous assurer que j'ai toujours gardé
 au fond du cœur un respect
 complet à tout cela qui fait
 que je désire plus que vous
 ne pouvez le désirer pour
 vous-même, que vous soyez
 comblé de bien.

Je pense toujours à vous
 et me représente votre noble
 personne de même que



vous courtois, j'écrivais à Frédéric
pour l'inviter, je suis sûr d'avance
de son assentiment.
je vous prie d'offrir à Madame
Hachette, et d'agréer pour vous-
même l'assurance de ma bien
sincère amitié et du plus
entier dévouement.
A. Ampère.
jeudi 30 avril. 1829

-2-

André-Marie AMPÈRE

Lettre autographe signée à M. Hachette, professeur à la faculté des Sciences.

Trois pages in-4°. Adresse autographe. Cachet de collection sur le 3^e feuillet.

[Paris]. Jeudi 30 avril 1829

Rare lettre du scientifique Français évoquant son confrère de l'Académie des Sciences.

« Mon cher et excellent ami, Monsieur Frédéric Cuvier m'étant venu voir ce matin, je lui ai communiqué la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire hier, et comme nous tenons extrêmement tous deux à faire les examens de Versailles avec vous, nous sommes convenus que, conformément à ce que vous me dites dans cette lettre nous irions tous trois à Versailles jeudi soir. J'ai pensé que ce que nous avions de mieux à faire c'est que vous veniez ce jour-là dîner, ainsi que Frédéric, avec moi, à 5 heures précises afin de pouvoir être à 7 heures à la voiture de Versailles, dont j'aurai fait retenir dès l'avant-veille, les trois places du coupé pour nous trois, un fiacre, pris à 6 heures et demie chez moi, nous conduira au bureau de la voiture retenue. Avant de parler de ce projet à Monsieur Frédéric Cuvier, j'ai voulu savoir s'il vous convenait, quoique je ne vois pas pourquoi vous ne me feriez pas l'amitié de l'agréer, c'est pourquoi je vous prie de me marquer par un mot de réponse que vous vous réunirez avec nous chez moi, à 5 heures le jeudi 7 mai, c'est-à-dire d'aujourd'hui en huit, pour partir à 6 heures et demie de chez moi pour Versailles, nous préviendrons en arrivant le proviseur que nous commencerons les examens dès le matin le lendemain, et nous nous arrangerons avec lui pour que tous les examens, au nombre de six, puissent se faire dans les quatre séances du vendredi et du samedi. Dès que vous m'aurez écrit, ce dont je vous prie par toute l'amitié que vous avez pour moi, que tout cet arrangement vous convient, j'écrirai à Frédéric pour l'inviter, je suis sûr d'avance de son assentiment. Je vous prie d'offrir à Madame Hachette, et d'agréer pour vous-même l'assurance de ma bien sincère amitié et du plus entier dévouement. A. Ampère – Jeudi 30 avril 1829. Je suis après lire votre géométrie descriptive pour en faire le rapport que je veux adresser au ministre avant notre départ pour Versailles. »

Autodidacte, Ampère contribue au développement des mathématiques en les introduisant en physique. Il fait d'importantes découvertes dans le domaine de l'électromagnétisme, en édifiant les fondements théoriques et découvre les bases de l'électronique de la matière. Il est également l'inventeur de nombreux dispositifs et appareils tels que le solénoïde, le télégraphe électrique et l'électroaimant.

Mon cher et excellent ami,
M. Frédéric Cuvier n'étant venu
voir ce matin, je lui ai communiqué
la lettre que vous m'avez fait l'honneur
de m'écrire hier, et comme nous
tenons extrêmement tous deux à
faire les examens de Versailles, avec
vous, nous sommes convenus que
conformément à ce que vous me
dites dans cette lettre nous irions
tous trois à Versailles, jeudi soir.
J'ai pensé que ce que nous avions
de mieux à faire c'est que
vous veniez ce jour-là dîner
avec moi que Frédéric avec moi,
à 5 heures précises afin de
pouvoir être à 7 heures à la
voiture de Versailles, dont
j'aurai fait retenu dès l'avant
veille, les trois places du
coupé pour nous trois, un

Considéré comme le précurseur de la mathématisation de la physique, et comme l'un des derniers savants universels, Ampère est le créateur du vocabulaire de l'électricité (il invente les termes « courant » et « tension ») et son nom a été donné à l'unité internationale de l'intensité du courant électrique : l'Ampère.

Son nom figure parmi les soixante-douze savants inscrits sur la tour Eiffel.

Un Musée lui est consacré à Poleymieux-au-Mont-d'Or (près de Lyon) où il passa ses jeunes années.

2.500 €

Louis ARAGON

Poème autographe – *Lyon-les-mystères.*

Une page in-4° sur papier fin. Fragilités aux plis.
[Lyon] Printemps 1943.

*Partout de grands mouchoirs sèchent aux doigts des branches
Il y a tant de fleurs qu'on en perd la raison
Et la banlieue a l'air saisie avant saison
D'une panique de communicantes blanches*

*Jardins jardins pareils au grand air d'opéra
Qu'en rentrant chez soi chaque soir chacun fredonne
Cimetières privés où vivant s'abandonne
L'homme en bras de chemise au soleil des plâtres*

*Le rêve des graviers se meurt près des bordures
La glycine naissante expire son parfum
Tout se défait ici d'un sourire défunt
Le sommeil des lilas est trop lourd pour qu'il dure*

*Et quand le couvre-feu rend la rue au danger
A peine une fenêtre étouffe un complot d'or
Sous la marquise bleue une chanson s'endort
Que l'on entend montant dans l'air tiède et léger*

*Mille Lusignans faubouriens sans Mélusines
S'accoudant à leur traversin de lune épient
Si rien n'altère au fond de la ville assoupie
La respiration voisine des usines*

*Quel piétinement noir dénonce le troupeau
Qui passe sur les toits comme une préhistoire
Invisibles oiseaux mortelles trajectoires
Silence l'ombre fait des plis à son drapeau*

*Dans ce cœur de charbon des fougères de trouble
Dérouleront leur crosse au soleil de minuit
Est-ce un monstre qui passe et qu'un monstre poursuit
Nuit de l'homme et du ciel ô violette double.*

Printemps 1943.

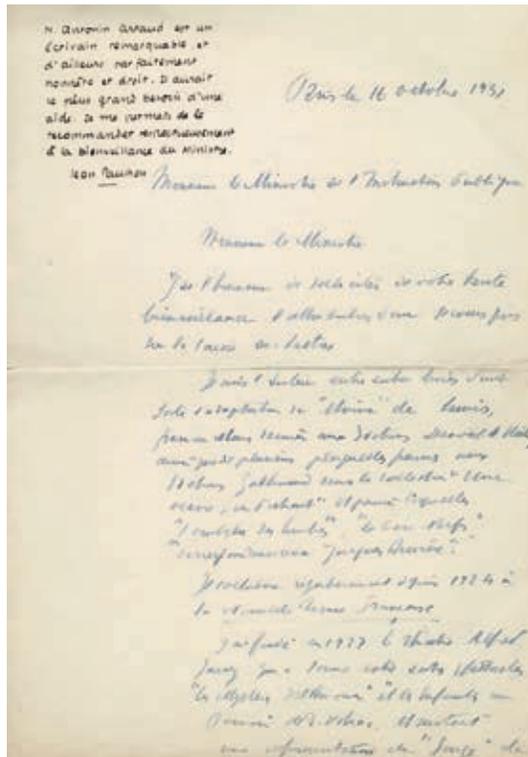
Lyon - les - m y o t i e r s .

Partout de grands monchoirs sèchent aux doigts des branches
S'égayent de fleurs, on en perd la raison
Et la banquette a l'air saisi avant saison
D'une pauvre de communicants blancs
Jardins jardins pareils au grand air d'opéra
Qui n'ont rien de soi, chaque soir chacun pied donne
Cimetière pris ^{ou} qui vivait s'a en donne
L'homme au bras de chemise au soleil des peches
La rive des graviers se meurt près des bordures
La géologie naissante espère son parfum
Tout ce qui est ici d'un souvenir défunt
Le sommet des lilas est trop court pour qu'il dure
Et quand le couvre-feu rend la rue au danger
A peine une fenêtre s'effleure complet d'or
Sous la marquise bleue une chanson s'endort
Que l'on entend montait dans l'air tiède et le par
Mille trois quarts faubouriers sans McLoons
S'accrochant à leur balcon de lune s'écrit
Si rien n'altère au fond de la ville assoupie
La respiration voisine des usines
Quelque kéké noir dénonce le trapeau
Qui passe sur les toits comme une pat'histoire
Juste à côté des mortelles projecteurs
Silence ~~de~~ d'ombre fait des plus à son trapeau
Dans ce cœur de charbon de pompier de trouble
De souleront leur croix au soleil de nuit
Est-ce un monde qui pose et au'un monde pourait
Nuit de l'homme et de ciel d'viollette double
printemps 1943.

Écrit au printemps 1943, à Lyon, ce texte poignant, prend part au superbe recueil du poète, *La Diane Française*, publié en 1946. Ledit recueil, hymne tragique à la Résistance nationale et odes aux amours perdues, reste considéré comme la quintessence poétique de Louis Aragon.

La déroute Française face à l'Allemagne nazie conduit Aragon jusqu'à Périgueux. Capturé, il parvient à s'échapper, se réfugie en zone libre et rencontre Pierre Seghers (1940) puis Henri Matisse (1941). Il s'engage en politique et participe à la Résistance en créant avec Elsa Triolet le Comité national des écrivains pour la zone Sud et le journal *La Drôme en armes*. Il s'engage également par ses poèmes, publiés dans la clandestinité, dans lesquels l'amour de la femme (*Les Yeux d'Elsa*, 1942) rejoint l'amour de la patrie (*Le Musée Grévin*, 1943 ; *La Rose et le Réséda*, 1944 ; *Il n'y a pas d'amour heureux*).

6.000 €



-4-

Antonin ARTAUD

**Lettre autographe signée à Marius-François-Pierre Roustan,
ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts**

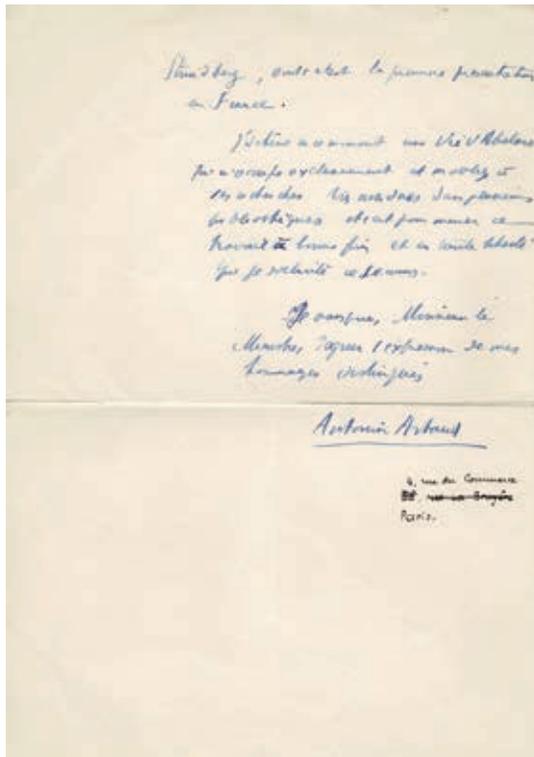
Deux pages in-folio. Paris, 16 octobre 1931.

Apostille de Jean Paulhan et annotation au crayon du destinataire : « 33 ans pas marié ».

Magnifique lettre dans laquelle Antonin Artaud appuie sa demande de subsides sur la liste de ses œuvres et réalisations les plus remarquables.

« Monsieur le Ministre, j'ai l'honneur de solliciter de votre haute bienveillance l'attribution d'un secours pris sur la caisse des Lettres. Je suis l'auteur entre autres livres d'une sorte d'adaptation du « Moine » de Lewis, paru en Mars dernier aux éditions Denoël et Steele, ainsi que de plusieurs plaquettes parues aux éditions Gallimard dans la collection « Une œuvre, un portrait », et parmi lesquelles « l'ombre des limbes », « le pèse nerfs », « correspondance Jacques Rivière ».

Je collabore depuis 1924 à la Nouvelle Revue Française. J'ai fondé en 1927 le théâtre Alfred Jarry qui a donné entre autres spectacles « Les Mystères de l'Amour » et « les Enfants au pouvoir » de R Vitrac. et surtout une représentation du « Songe » de Strindberg, dont c'était la première présentation en France. J'achève en ce moment une Vie d'Abélard qui m'occupe exclusivement et



m'oblige à des recherches très assidues dans plusieurs bibliothèques et c'est pour mener ce travail à bonne fin et en toute liberté que je sollicite ce secours. Je vous prie, Monsieur le Ministre, d'agréer l'expression de mes hommages distingués. Antonin Artaud. »

Jean Paulhan appuie la demande d'Artaud en tête de lettre et indique l'adresse du poète :

« M. Antonin Artaud est un écrivain remarquable et d'ailleurs parfaitement honnête et droit. Il aurait le plus grand besoin d'une aide. Je me permets de le recommander respectueusement à la bienveillance du Ministre »

Il faudra attendre la fin du mois de janvier 1937 pour qu'Artaud, toujours épaulé par Paulhan, obtienne un « secours d'urgence » de 600 francs de la caisse des Lettres, après avoir essuyé plusieurs refus.

Toutes les œuvres citées ici par leur auteur sont primordiales : premiers jalons d'une carrière naissante, elles forment le spectre de la personnalité artistique d'Artaud. Entre l'écriture et la scène, avec la prose et la forme épistolaire, le mysticisme et la tentation surréaliste, cette brève évocation des œuvres d'Artaud par lui-même laisse apercevoir toute l'importance de son travail, passé et à venir.

3.500 €

-5-

Alix AYMÉ

Dessin original – Maternité au foulard.

Encre et crayon sur calque, avec mise au carreau.

Circa 1935. Format : 20,50 x 34,80 cm

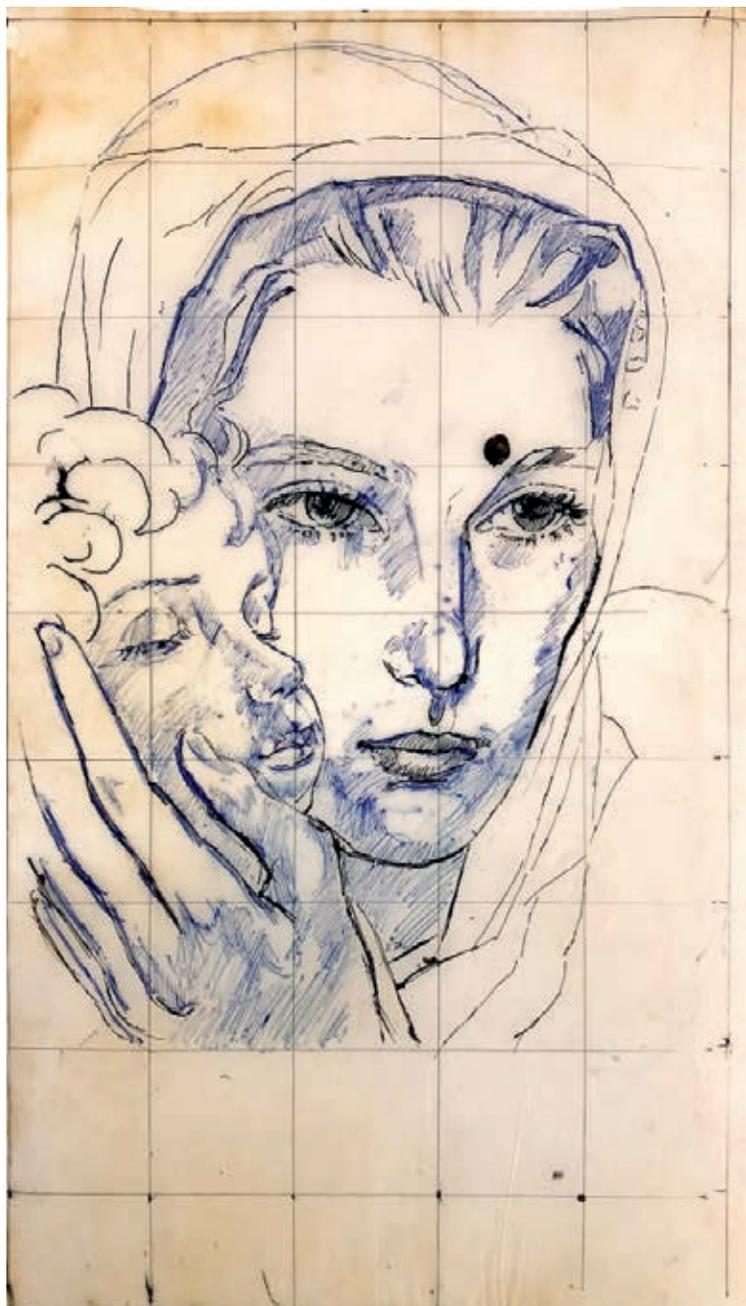
Superbe dessin de l'artiste française dont émane une fine et délicate nostalgie typique de son œuvre graphique.

Probablement le dessin préparatoire pour la peinture sur soie et or reproduit dans le projet de catalogue raisonné publié en ligne par l'Association des Amis d'Alix Aymé.

Alix Aymé née en 1894 à Marseille, fait son apprentissage auprès de Desvallière et surtout de son maître Maurice Denis, membre du groupe des Nabis. Elle participe sous son autorité, au décor du théâtre des Champs Élysées. Avec son amie Valentine Reyre, elle travaille aux ateliers d'Art Sacré de Maurice Denis et réalise de nombreux bois gravés pour illustrer plusieurs ouvrages. En 1920 elle épouse son premier mari Paul de Fautereau-Vassel et part avec lui à Hanoï et Shanghai. Ils reviennent à Paris mais Alix Aymé le quitte et repart s'installer avec son fils en Asie. À partir de 1929, elle est mandatée par le gouvernement général de l'Indochine pour une mission de deux ans au Laos. Pendant cette période elle a exécuté la décoration murale de la salle de réception du Palais de S.M. Sisawang-Vong, Roi de Luang-Prabang. Elle fut la première femme européenne à affronter la forêt et la brousse laotienne. En 1931 elle épouse à Paris en secondes noces le lieutenant-colonel Georges Aymé. Après un retour en Asie elle s'initie à de nouvelles techniques notamment la laque. De 1934 à 1939, elle est nommée professeur à l'École des beaux-arts de l'Indochine où elle contribue activement à relancer l'art de la laque aux côtés de Joseph Inguimberty. Après un court séjour à Paris au début de la guerre en 1938, elle repart en Asie et rentre définitivement en France après le décès tragique de son fils Michel en 1945.

Bibliographie : Pascal Lacombe et Guy Ferre – *Alix Aymé, une artiste peintre en Indochine 1920-1945* – Éditions Somogy 2012.

3.500 €



Honoré de BALZAC

Lettre autographe signée à Jacques-Julien Dubochet.

Quatre pages in-8° sur papier vert d'eau.

[Passy] 5 janvier 1844.

Correspondance Pléiade, tome III, n° 44-3, pp 188.189.

*« Les onze volumes publiés seront
les onze premiers de La Comédie humaine »*

Importante lettre à Dubochet – l'un des quatre éditeurs de *La Comédie humaine* avec Pierre-Jules Hetzel, Alexandre Paulin et Charles Furne – témoignant des tracas éditoriaux de Balzac.

Interrompu depuis novembre 1843, le service des livraisons de *La Comédie humaine* ne reprit qu'en janvier 1844. Balzac s'en plaint auprès de Dubochet et confie sa lettre à Hetzel, partenaire de l'aventure, à qui il écrit le même jour, lui faisant part du soutien que Victor Hugo lui porte.

« Mon cher Dubochet, Comme rien ne doit empêcher de reprendre le cours des livraisons de la Comédie humaine d'aujourd'hui vendredi 5 en huit, vendredi 12 janvier, faites-moi le plaisir d'envoyer une petite note à tous ceux qui prennent les livraisons, ainsi conçue :

« L'absence de M. de Balzac a produit une interruption momentanée dans l'envoi des livraisons de la Comédie humaine ; mais cette interruption a été mise à profit par les Éditeurs qui se sont entendus avec l'auteur afin de combler les deux lacunes qui existaient dans l'ordre des volumes. Ainsi, après avoir publié les tomes 10 et 11 (2 et 3 des Scènes de la vie parisienne) ils seront en mesure de publier le tome 7 (3^e des Scènes de la vie de province) et le tome 4 (4^e des Scènes de la vie privée), en sorte qu'après la publication de ces 4 volumes, les onze volumes publiés seront les onze premiers de La Comédie humaine... »

Le public et les réclamants sauront ainsi que l'entreprise n'est pas abandonnée et je ne recevrai plus de lettres de gens qui se font un plaisir de me tracasser sous le voile de l'anonyme. C'est moi qui ai prédit que le public accepterait cette publication comme une chose très sérieuse et qu'il finirait par y voir une histoire au lieu d'y voir des romans. J'ai sept volumes d'ouvrages nouveaux à faire, à faire paraître et à placer soit en journaux, soit en librairie pour que les deux volumes qui font lacune soient complétés.

Il faut des délais pour qu'ils se publient soit dans les journaux, soit chez les libraires – mais il faut surtout les faire. Or, pour faire par exemple les 15 feuilles qui manquent au tome VII, il faut que M. Plon ait fini le tome X, et que son caractère s'emploie à mon roman. Et si Langrand [imprimeur] avait, depuis deux mois fabriqué le tome XI, il pourrait me composer sur le tome IV, des manuscrits qui se trouveraient prêts pour les journaux.

Je vous répète, mon cher Dubochet, que non seulement vous arrêtez l'affaire, mais vous m'ôte les moyens de faciliter le placement des 4 ouvrages que j'ai à publier. Je confie cette lettre à Hetzel afin que vous en confériez. Il est inimaginable que quand, une difficulté prévue par moi lors de vos premières intentions qui était de vendre des volumes séparés, une fois reconnue par vous, excite ma sollicitude, au point de me faire faire des travaux inouïs (de composer 4 ouvrages nouveaux, au lieu de

Mon cher Dubochet,

Comme rien ne s'est empêché de reprendre le cours des Scènes de la Comédie humaine d'aujourd'hui vendredi 5 au huit, vendredi 10, samedi, fêter, mais le plaisir d'écrire un petit note à tous ceux qui prennent les Scènes, ainsi conçue

L'absence de M. D. Balzac a produit une interruption momentanée dans l'œuvre des Scènes de la Comédie humaine, mais cette interruption, a été remplie à profit par les Études qui se sont entendues avec l'auteur après d. combler les deux lacunes qui ont rétrogradé l'ordre des volumes. Ainsi après avoir publié les tomes 10 et 11 (2 et 3 de séries de la 1^{re} partie) il y fera en mesure d. publier le tome 12 (1^{er} de séries de la 1^{re} partie) le tome 13 (1^{er} de séries de la 1^{re} partie) enfant. qui a pris la publication d. ce 4^e volume, etc.

Je vous prie de m'excuser de ne pas vous avoir écrit plus tôt, mais j'ai été très occupé par les affaires de la Comédie humaine, et j'ai dû attendre que tout soit réglé pour vous adresser ces quelques lignes. Je vous prie de croire que j'ai toujours été très attaché à vous et que j'espère que vous serez satisfait de ce que je vous annonce.

Je vous prie de m'excuser de ne pas vous avoir écrit plus tôt, mais j'ai été très occupé par les affaires de la Comédie humaine, et j'ai dû attendre que tout soit réglé pour vous adresser ces quelques lignes. Je vous prie de croire que j'ai toujours été très attaché à vous et que j'espère que vous serez satisfait de ce que je vous annonce.

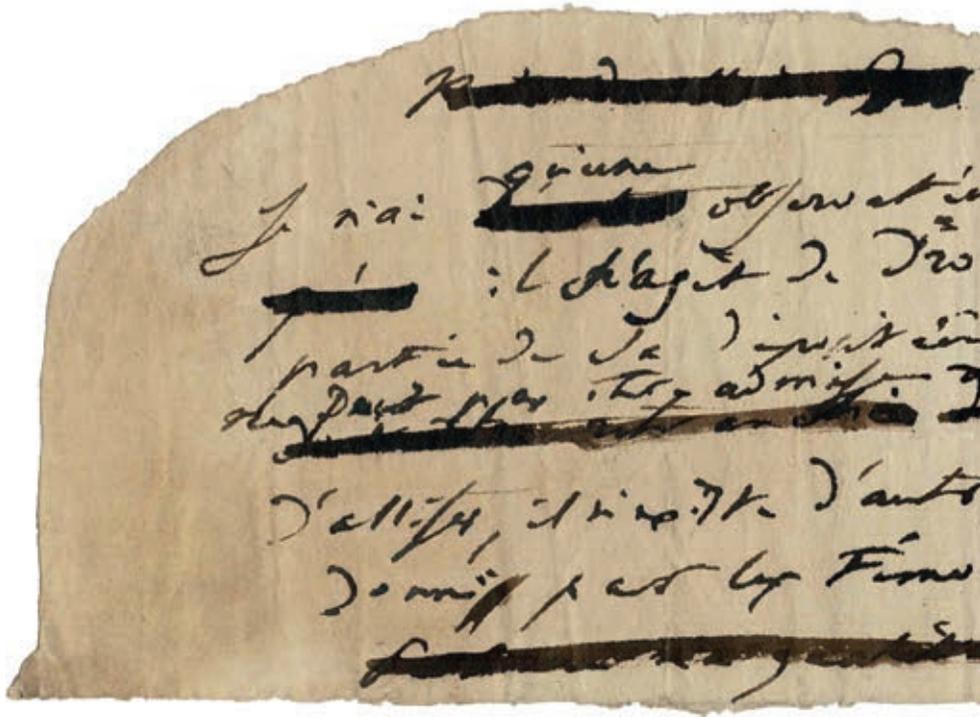
Je vous prie de m'excuser de ne pas vous avoir écrit plus tôt, mais j'ai été très occupé par les affaires de la Comédie humaine, et j'ai dû attendre que tout soit réglé pour vous adresser ces quelques lignes. Je vous prie de croire que j'ai toujours été très attaché à vous et que j'espère que vous serez satisfait de ce que je vous annonce.

m'occuper des Paysans qui sont composés, de la Pathologie de la vie sociale, etc.) ce soit vous qui me fassiez obstacle.

Le jour où vous voudrez publier dans la 10^e page des journaux, comme prospectus, les 2 feuilles d'introduction que j'ai faites, vous verrez ce que vous vendrez des 12^{es} volumes ! Donc, je réclame encore une fois, et ce sera la dernière, votre volonté, votre activité qui m'ont été plus que promises (c'est un article écrit) pour faire finir le volume de Plon, et pour faire marcher rapidement Langrand.

Le 1^{er} volume des Scènes de la vie politique sera un en-cas nécessaire pour arriver aux délais des publications nouvelles, et croyez bien, mon cher Dubochet, que je m'arrange et travaille en ce moment à faire des surprises à ceux qui pourraient me croire ou mort, ou éteint ou affaibli. Les Études de mœurs auront 10 volumes c'est un de plus que les 15 promis. Vous pourrez faire un temps d'arrêt entre les Études de mœurs et les Études philosophiques. Mes compliments. De Bc. 5 janvier 1844.»

7.500 €



-7-

Honoré de BALZAC

Note autographe signée.

Une page in-12° oblongue sur un fragment de papier brun.
SlnD [28 septembre 1839].

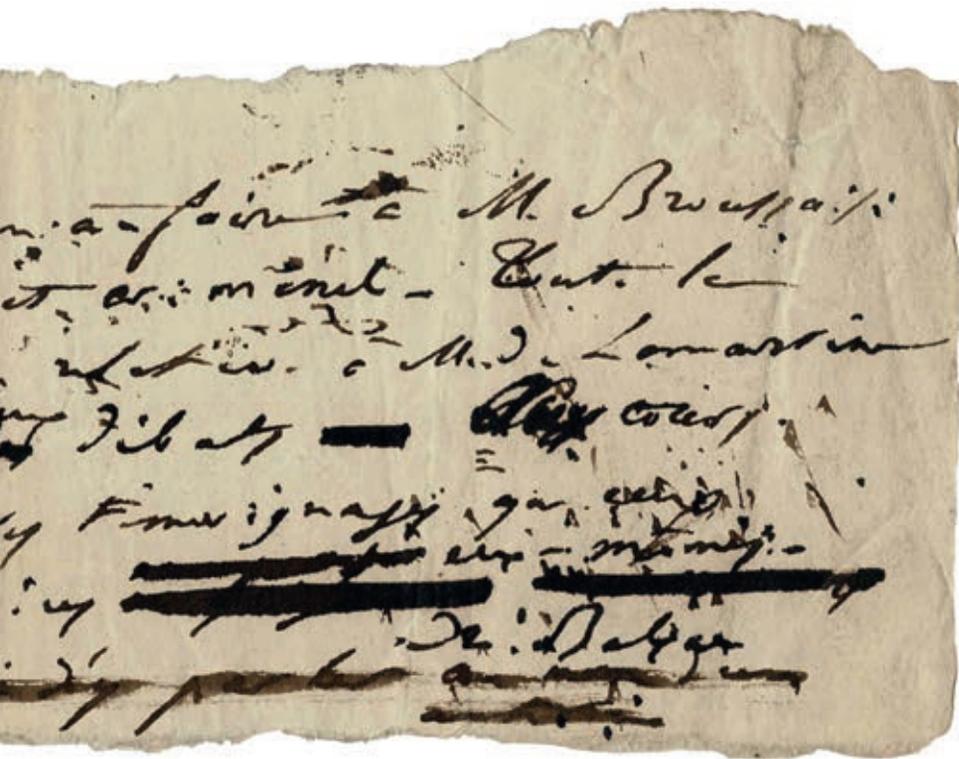
« Aux cours d'assises, il n'existe d'autres témoignages que ceux donnés
par les témoins eux-mêmes »

Manuscrit autographe signé de premier jet d'une note publiée par *Le Siècle* le 29 septembre 1839 dans le cadre de l'Affaire Peytel.

« Note de M. de Balzac. Je n'ai d'autre qu'une observation à faire à M. Broussais : qu'il s'agit de droit criminel. Toute la partie de sa déposition relative à M. de Lamartine devrait être écarté ne peut pas être admise aux débats. Aux cours d'assises, il n'existe d'autres témoignages que ceux donnés par les témoins eux-mêmes [trois mots biffés]. De Balzac. Personne n'a qualité d'y parler au nom d'un autre. »

Une ténébreuse affaire.

Notaire à Belley, Sébastien-Benoît Peytel (1804-1839) avait été arrêté pour le meurtre de sa femme et son domestique dans la nuit du 1^{er} novembre 1838 : condamné à mort, il fit appel.



Balzac, qui l'avait rencontré à la rédaction du journal *Le Voleur*, où Peytel débuta, entreprit une campagne de presse avec Gavarni afin d'obtenir son acquittement.

Sa longue *Lettre sur le procès de Peytel, notaire à Belley* destinée à la défense de l'accusé a paru dans le journal *Le Siècle* en trois parties, les 27, 28 et 29 septembre 1839. Le docteur Casimir Broussais (fils du fameux "empereur de la médecine"), qui était le beau-frère de Peytel contre qui il avait déposé lors du procès, s'estimant diffamé par Balzac, avait adressé au *Siècle* une lettre sous forme de droit de réponse : celle-ci a été publiée par le journal à la suite de la troisième et dernière partie de la *Lettre* de Balzac avec, juste après, une apostille de ce dernier dont on trouve ici le manuscrit autographe de premier jet.

Le texte paru dans *Le Siècle* diffère légèrement : « *Je n'ai qu'une observation à faire à M. Broussais ; il ne s'agit ici que de droit criminel : toute la partie de sa déposition relative à M. de Lamartine périt devant cette considération qu'aux cours d'assises, il n'existe d'autres témoignages que ceux donnés par les témoins eux-mêmes.* »

L'initiative de l'écrivain, qui lui attira les quolibets de la presse, demeura vaine. Peytel fut condamné à mort et le roi Louis-Philippe, qui se souvenait peut-être de la cuisante *Physiologie de la poire* que Peytel avait publiée en 1832, refusa sa grâce. Le notaire fut exécuté le 28 octobre 1839.

Bibliographie :

- . *L'Affaire Peytel*. Pierre-Antoine Perrod. Hachette, 1958.
- . *Balzac, Gavarni, et l'affaire Peytel*. Madeleine Berry.

4.500 €

Jules BARBEY D'AUREVILLY

Manuscrit autographe signé - Salon de 1872. Un ignorant au Salon.

Trois pages et deux lignes in-folio montées sur papier fort.
[Paris. Début juillet 1872.]

« Enfin, raison dernière en faveur de M. Manet : parmi les hommes qui espéraient beaucoup de ce jeune peintre – et dès son début – il y avait Baudelaire ; et en art, Baudelaire c'est quelqu'un. Il avait le regard profond, sur et sous aigu, presque somnambulique... Il voyait. »

Superbe manuscrit de Barbey d'Aurevilly, à l'encre polychrome, devisant sur le Salon de 1872, et louant les qualités artistiques d'Edouard Manet et le sens critique de Charles Baudelaire.

Barbey d'Aurevilly, qui affirmait n'avoir développé qu'assez tardivement un intérêt pour l'art, avait jusque-là écrit quelques textes épars sur le sujet. En 1872, il accepta de rendre compte du Salon pour le journal *Le Gaulois*, en choisissant d'adopter un ton original, comme il l'écrivit à Armand Royer le 17 avril 1872 : « *Je n'ai jamais fait de Salon et je ferai celui-là, à ma manière qui ne sera pas celle du voisin, je vous en réponds, ni même celle de personne* ».

Il publia, dans ce journal, du 23 mai au 3 juillet, vingt-et-une critiques d'art sous le titre générique provocant « *Salon de 1872. Un ignorant au Salon* ». Le présent manuscrit (vingt et unième et dernier article) est l'ultime critique du dandy français sur ledit Salon.

Après avoir mentionné sa déception quant au travail de Camille Corot, Barbey d'Aurevilly s'émerveille devant *Le Combat du Kearsarge et de l'Alabama*, œuvre de Manet présentée lors du Salon. Évoquant Turner, Stendhal, Byron, Chateaubriand, il louange le regretté Charles Baudelaire et ses analyses artistiques.

Le Combat du Kearsarge et de l'Alabama fut réalisé par Manet en 1865, immortalisant le combat naval entre les deux navires américains qui se tint au large de Cherbourg en juin 1864. Les deux vaisseaux, l'un sudiste, l'autre nordiste, s'affrontèrent dans le cadre de la guerre de Sécession, à plus de 6000 kilomètres de leur nation.

Le tableau de Manet fut acquis en 1878 par Marguerite Charpentier (1848.1904), salonnière et collectionneuse d'art, et est aujourd'hui conservé au Musée des Beaux-arts de Philadelphie.

D'un esthétisme saisissant, véritable tableau manuscrit en tant que tel, ces quatre feuillets offrent une formidable critique d'un esprit en quête de « Sensations d'art ».

Transcription complète du manuscrit sur simple demande.

8.500 €

de mensures à peindre sur
Notaire, voilà ce que j'ai vu sur toute
les Guenilles, qui ne sont pas cher
par la vanité, délicate à force d'être de la vanité
qui m'intéressent - Je portais de femmes, car les
beaucoup d'esprit, d'âme et de vanité, je ne
inscrite aux initiales de Mrs L.A. - par
ment, d'artifice. Elle sait se mettre, cette fa
femmes est-elle ailleurs? - Toute bleue
chers blonds, tombant comme une frange
ni blanc, ni bleu, dans cet azur et dans
- c'est la flèche! J'en yeux aussi
pendant Niandra - t-il? La rayon
maire de ces deux insignifiante

LAV

et tout serait dit
mes, car en

-9-

Charles BAUDELAIRE

Lettre autographe signée à Auguste Lacaussade.

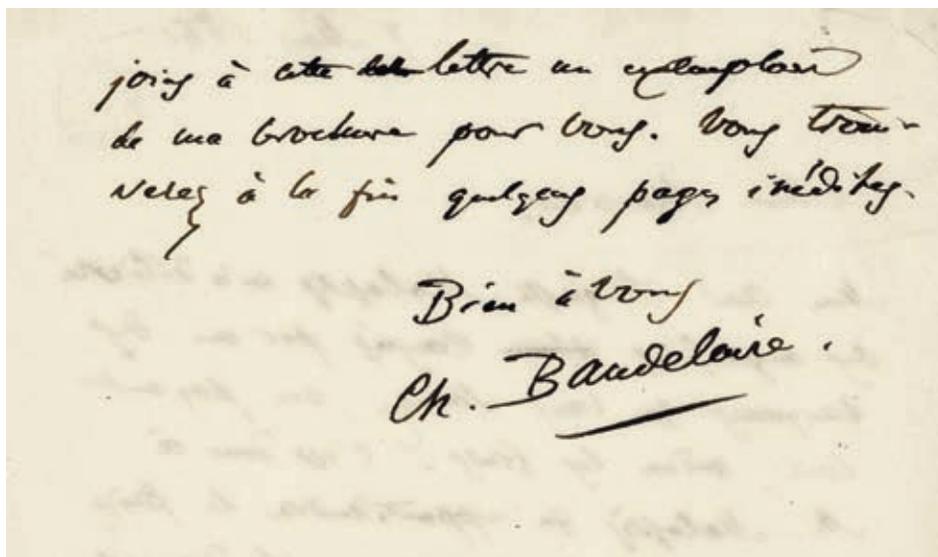
Une page ½ in-8°. Adresse autographe sur le 4^e feuillet, paraphée par Baudelaire.
[Paris] – 7 mai 1861. Léger manque sur le 4^e feuillet (cachet) sans atteinte au texte.

Lettre inédite à la correspondance de la Pléiade.

Baudelaire fait publier *Les Peintres philosophes* et *Le Dandysme littéraire*.

« Cher Monsieur, Mon ami Auguste Malassis m'a délivré des angoisses causées par un des banquiers que vous savez, en payant tout, même les frais. C'est donc à M. Malassis qu'appartiendra le prix des deux derniers morceaux (les derniers pour quelque temps) : Peintres philosophes et le Dandysme littéraire. Les Peintres sont faits ; je vais les relire et vous les donnerai le 15. Quant au Dandysme, bien que ce soit encore très confus, j'espère vous le remettre avant le 25. Il va sans dire que M. Malassis est aussi pressé que je l'étais moi-même avant ma délivrance. S'il vous remet cette lettre vous-même vous aurez l'occasion de faire la connaissance d'un homme parfaitement aimable, et, ce qui est plus rare encore, d'un libraire qui sait lire. – Et Leconte de Lisle ? – Je joins à cette lettre un exemplaire de ma brochure pour vous. Vous trouverez à la fin quelques pages inédites. Bien à vous. Ch. Baudelaire. »

5.500 €



joins à cette lettre un exemplaire
de ma brochure pour vous. Vous trou-
verez à la fin quelques pages inédites.
Bien à vous
Ch. Baudelaire.

7 Mai 1860.

Cher Monsieur,

Mon ami Auguste Malapris m'a dit que
des ouvrages de ~~de~~ ce genre par un de
ses ouvrages que vous savez, en payant
tout, même les frais. C'est donc à
M. Malapris qu'appartiendra le prix
des deux derniers morceaux (les derniers
pour quelque temps) : Peintre Philosophes
et le Dandy Sans Lettres. Le Peintre
est fait ; je vais le relire et vous le
donnerai le 15. Quant au Dandy Sans,
bien que ce soit encore très confus, j'espère
vous le remettre avant le 25.

Il va sans dire que M. Malapris
est aussi pressé que si l'ouvrage même
avait une date. — Il a donc écrit
cette lettre vous même, vous avez l'occasion
de faire la connaissance d'un homme
parfaitement aimable, et ce qui est
plus rare encore, d'un libraire qui
sait lire. — Et Lucile de dyle ? — Je

Alexander Graham BELL – Alfred NIAUDET

L'invention du téléphone et sa première démonstration en France en 1877.

« Vous aurez vu par les petits imprimés de la Soc. de Physique que j'ai eu le plaisir d'y montrer le 2 novembre dernier, les deux premiers téléphones qui aient été introduits en France. »

L'une des plus prodigieuses inventions de l'histoire humaine racontée par deux de ses acteurs essentiels : Alfred Niaudet et Alexander Graham Bell.

Extraordinaire réunion de deux lettres autographes signées relatives aux travaux révolutionnaires d'Alexander Graham Bell et à la première utilisation du téléphone en France, à Paris, en novembre 1877.

En août 1877, à la demande de l'illustre scientifique britannique Sir William Thomson, Alexander Graham Bell est invité à présenter son invention à la réunion annuelle de la British Association for the Advancement of Sciences, à Plymouth. Parmi l'auditoire, le physicien Alfred Niaudet, collaborateur d'Antoine Breguet, est subjugué par l'invention de Bell et convainc aisément ce dernier de lui confier deux téléphones pour en faire démonstration à Paris, à l'Académie des Sciences et à la Société Française de Physique.

Une année auparavant, lors de l'Exposition du centenaire de l'indépendance des États-Unis, à Philadelphie, en juin 1876, Alexander Graham Bell dévoile son invention sous les yeux ébahis de l'empereur du Brésil Dom Pedro II et de Sir William Thomson. La révolution est lancée et l'inventeur submergé par les demandes de conférences.

Nous présentons ici deux lettres, témoignages de cette aventure exceptionnelle.

La première rédigée par Alfred Niaudet, le 8 novembre 1877, quelques jours après la première démonstration d'un téléphone en France ; la seconde écrite par Alexander Graham Bell le lendemain, 9 novembre, à Alfred Niaudet.

Nous joignons également la plaquette originale (10 pages in-8°) publiée par la Société des Ingénieurs Civils, donnant extrait de la Séance du 2 décembre 1877, et de la communication d'Alfred Niaudet sur les téléphones.

.../...

113. nov. 77

THE UNIVERSITY,
GLASGOW.

Nov. 9th 1877

My dear Sir

Many thanks for
your interesting letter, and
for the paper forwarded.

I shall be in Paris
in the course of six or
eight days and hope
to meet you there.

I send newspapers
containing accounts of
my lecture here. Sir William
Thomson's remarks were so
excellent that they should
certainly be translated into

demandes et je voudrais
pouvoir la faire lire à un
personne qui la désirent.

Vous avez vu par le petit
imprimé de la Soc. de Physique
que j'ai eu le plaisir d'y
montrer le 2 nov. dernier les
deux premiers téléphones qui
aient été introduit en France.

C'est une invention bien
extraordinaire, dans son état
actuel; elle se perfectionnera
certainement, mais dès à
présent, on ne peut se
dépêcher d'une certaine émotion
quand on entend le voix d'un
ami au travers d'un fil

télégraphique.

Il est bien remarquable
entre Paris et St Germain
et malgré un temps affreux,
nous avons entendu bien de
mots, reconnu la voix
des notes correspondants,
entendu chanter les Clois de
la Loire. J'ai été ravi
comme si je n'avais jamais
entendu le téléphone.

Croyez, Monsieur, à
mes sentiments respectueux
A. Naudet
6. Rue de Seine.

Alfred NIAUDET

Lettre autographe signée au physicien Théodore Schneider.

Trois pages in-8°.
[Paris] 8 novembre 1877.

« *C'est une invention bien extraordinaire.* »

« Monsieur, Pourriez-vous m'envoyer une douzaine de brochures (éclairage industriel par la lumière électrique – Heilmann et Schneider) ou plutôt pourriez-vous me les faire envoyer par l'imprimeur Vve Bader et Cie à qui il me serait agréable d'en envoyer le prix. Cette brochure m'est quelque fois demandée et je voudrais pouvoir la faire lire aux personnes qui la désirent.

Vous aurez vu par les petits imprimés de la Soc. de Physique que j'ai eu le plaisir d'y montrer le 2 novembre dernier, les deux premiers téléphones qui aient été introduits en France.

C'est une invention bien extraordinaire, dans son état actuel ; elle se perfectionnera certainement, mais dès à présent, on ne peut se défendre d'une certaine émotion quand on entend la voix d'un ami au travers d'un fil télégraphique.

Hier soir, nous avons essayé entre Paris et St Germain et malgré un temps affreux, nous avons entendu bien des mots, reconnu la voix de notre correspondant, entendu chanter Au Clair de la Lune. J'étais saisi comme si je n'avais jamais entendu le téléphone. Croyez, Monsieur, à mes sentiments dévoués. Alf. Niaudet. Ó rue de Seine. »

Alexander Graham BELL

Lettre autographe signée à Alfred Niaudet.

Deux pages in-12° sur papier à en-tête de l'Université de Glasgow.
[Glasgow] 9 novembre 1877.

Annotation de Niaudet en tête indiquant avoir répondu le 13 nov. 1877.

“*Sir William Thomson's remarks were so excellent that they [...] will carry great weight.*”

“*My dear Sir, many thanks for your interesting letter, and for the papers forwarded. I shall be in Paris in the course of six or eight days and hope to meet you there. I send newspaper containing accounts of my lecture here. Sir William Thomson's remarks were so excellent that they should certainly be translated into French— and will carry great weight. In haste. Yours truly. Alexander Graham Bell.*”

Transcription française :

« *Cher Monsieur, merci infiniment pour votre intéressante lettre et pour les journaux que vous m'avez transmis. Je serai à Paris pendant six ou huit jours et j'espère vous y rencontrer. Je vous envoie un journal contenant les comptes rendus de ma conférence ici. Les remarques de Sir William Thomson*

ont été si brillantes qu'elles devraient certainement être traduites en français – et auront un grand poids. En hâte, vôtre, sincèrement. Alexander Graham Bell. »

Bien que l'inconscient collectif ne retienne aujourd'hui que le seul nom d'Alexander Graham Bell comme l'inventeur du téléphone, cette révolution sociétale fut une aventure humaine à plusieurs facteurs et la paternité réelle de l'invention fait naître, encore aujourd'hui de nombreuses controverses.

Le français Charles Bourseul (1829.1912) semble avoir été le premier – dans un article intitulé Transmission électrique de la parole, publié dans L'Illustration le 26 août 1854 – à proposer un mécanisme capable de transmettre la voix à distance par l'intermédiaire d'un fil électrique.

Le scientifique allemand **Johann Philipp Reis** (1835.1874) met au point, en 1860, un appareil qu'il baptise téléphone et qui permet – bien que très imparfaitement – de transmettre à distance les sons et la voix, grâce à un courant électrique.

C'est l'italo-américain **Antoni Meucci** (1808.1889) qui le premier dépose un brevet descriptif d'un appareil téléphonique en décembre 1870. N'ayant pas les moyens financiers de prolonger ledit brevet, Meucci le laisse expirer en 1874 et un certain Alexander Graham Bell le dépose à son tour, amélioré, en 1876.

L'influence majeure de Meucci dans l'histoire du téléphone a été officiellement validée par la Chambre des représentants des États-Unis, le 11 juin 2002, celle-ci reconnaissant dans sa résolution n°269 que « *si Meucci avait été capable de payer les 10 \$ de frais pour maintenir sa promesse de brevet après 1874, aucun brevet n'aurait pu être délivré à Bell* » et faisant ainsi de Meucci un inventeur officiel du téléphone.

Autre acteur de cette épopée, l'inventeur **Elisha Gray** (1835.1901) dépose à l'institut américain de la propriété industrielle, une demande de brevet pour une invention concernant « *la transmission et la réception électrique de la voix humaine* », le 14 février 1876, quelques heures seulement après Graham Bell. Le brevet de Bell aurait été examiné immédiatement à la demande de son avocat, tandis que celui de Gray ne fut étudié que le lendemain. Malgré de nombreux procès intentés Gray ne parvint pas à faire reconnaître l'antécedence de ses travaux.

Enfin, ce sont **David Hugues** et **Thomas Edison** qui propose, dès 1877, les développements les plus marquants en matière de microphone. (Edison avait mis au point, en 1877, le premier appareil capable d'enregistrer et de reproduire des sons : le phonographe.)

“Mister Watson, come here, I want to see you!”

« *Monsieur Watson, venez, je veux vous voir !* » : voici ce que l'histoire retient comme étant les premiers mots échangés, d'une pièce à l'autre, par Bell avec son assistant Thomas Watson (1854.1934).

La voix sortant d'une bobine reliée par deux fils conducteurs lance la course d'une révolution scientifique hors norme, encore en cours près de cent-cinquante années plus tard.

Bibliographie : *Alexander Graham Bell*. Jean-Serge Bernault.

15.000 €

Hans BELLMER

Lettre autographe signée « Hans et Unica » à André Breton.

Trois pages in-4°. Paris. 6 août 1959.

« Il ne saurait pas être question d'exposer une mise en scène de la Poupée sous la catégorie « Surréalistes actifs » »

Très belle lettre de Bellmer, évoquant ses *Poupées*, et ne souhaitant pas être associé au groupe surréaliste durant l'exposition EROS organisée par Breton.

« Très cher ami, nous vous remercions de votre lettre, ainsi que de l'invitation ! Depuis un mois, au moins, je me suis mis à remettre au point les détails de la « Poupée » et Unica essaie de faire de grands formats « impressionnants », ainsi que José Pierre le lui avait recommandé lors de sa visite chez nous. Par le même courrier je dirai à Schröder-Sonnenstern [l'artiste allemand Friedrich Schröder-Sonnenstern] de préparer un envoi de 4 tableaux à la galerie Daniel Cordier et de me renvoyer les photos que je lui avais rendues à titre d'identification. Fin septembre, vous aurez tout ce qu'il faudra (pour le moment les photographes sont en vacances). Quant à R. Oelze, je joins à ce mot une lettre à la galerie Rudolf Springer qui s'occupe de lui, un peu, selon mes insistances. Si vous voulez ajouter un motet l'invitation, cela serait tout ce qui est à faire (...). Après avoir parcouru superficiellement – lors de la visite de José Pierre chez nous – la liste des exposants, je lui ai fait savoir par lettre qu'il ne saurait pas être question d'exposer une mise en scène de la Poupée sous la catégorie « Surréalistes actifs ». Parce que : 1) La Poupée (ou : les Poupées) a été faite entre 1933 et 1937 ; et rien n'y a été ajouté depuis. Elle appartient donc au passé. 2) En vue de mon désaccord avec le « groupe » depuis « l'expulsion » des peintres surréalistes de très grande envergure : Matta, Brauner et, ensuite même, Max Ernst, il va sans dire que je ne figurerai pas dans la catégorie des « actifs ». Puis-je vous demander de renseigner José Pierre à ce sujet ? j'en serai bien content, car sa lettre-réponse était si remplie d'argumentation que je ne saurais pas d'où prendre le temps pour y répondre. Daniel Cordier est venu me voir, avant son départ en vacances. Il s'est montré très friand, me proposant immédiatement d'acheter vingt dessins à un prix très convenable, et de faire une exposition de moi. Étant vaguement obligé à un marchand de Chicago, je l'ai prié d'ajourner un peu le marché. De toute façon il est enchanté de mes deux projets de mise en scène et il est disposé d'en porter les frais. Quant à l'été à Paris nous avons subi avec beaucoup de ce courage que l'on appelle « l'inévitable » ces affreuses vagues de chaleur qui ont fait que les chandelles dans nos chandeliers se sont fondues. L'avantage est que colle et peintures, exercées sur les détails, sèchent plus vite. Unica et moi, nous vous prions de transmettre à Éliisa toutes nos amitiés. Affectueusement à vous. Hans et Unica. »

L'artiste allemand Friedrich Schröder-Sonnenstern est exposé dès 1955 par la galerie Springer, puis par Jean Dubuffet, en 1959, dans l'exposition d'Art brut, quelques mois avant sa participation à l'exposition EROS organisée par Breton chez Daniel Cordier.

2.800 €

Mes cher Ami !

Vous vous remerciez de votre lettre, ainsi que de l'invitation.

Depuis un mois, au moins, si mes deux mois à recueillir au point
les détails de sa "Poupée" et à en faire un essai de faire
de grands formats, "impressionnant", ainsi que José Pierre
le lui avait recommandé, lors de sa visite chez nous.

x

En le même courrier je dirai à Frédéric-Femenet de
préparer un envoi de 4 tableaux à la Galerie Daniel
Cordier et de me renvoyer les photos que je lui avais
rendues à titre d'identification.

x

Fin septembre vous aurez tout ce qu'il faudra (pour
le moment les photographies sont en vacances.)

x

Quant à R. Colze, je joins à ce mot une lettre à la
"Galerie Rudolf Springer" qui s'occupe de lui, un peu,
selon mes instances. — Si vous voulez ajouter un mot

qui sera personnel, impressionnant — lors de la visite en fin d'été
des années — ce sera très agréable — je n'en ai fait aucun pour l'instant
qu'il se passe par les galeries d'après un mot en votre honneur
de temps en temps, surtout à l'été.

Très vite : 1) un tableau (ou les pages) et les faits entre
1911 et 1915, et une page et un aspect épuré,
un aspect sans un point.

2) Le mot de l'accord avec le "Groupe" depuis
l'après-midi des parties précédentes de la grande
époque : mais, surtout et surtout, surtout
à ce moment où je n'ai pu faire que deux ou
trois pages de "notes".

Quant à l'été à Paris — nous nous bats nous beaucoup
de la compagnie que l'on appelle "l'histoire" — on s'efforce
de faire de l'histoire, qui est faite sur les chaudières
des nos chaudières de tout premier. L'histoire
est une sorte de peinture, surtout par les détails —
peuple, surtout plus vite.

Quant à moi, nous nous battons de l'histoire à l'été
toute une année.

Mille compliments à vous

avec un amour

-12-

Hector BERLIOZ

Lettre autographe signée.

Une page in-8°.

[Paris]. 5 novembre [1861].

Berlioz et la reprise de l'Alceste de Gluck à l'Opéra de Paris.

« Monsieur, Je n'ai malheureusement pas pu vous envoyer aujourd'hui les billets que vous désiriez pour Alceste. Après les 3 premières représentations on ne m'en donne plus. Je serai très heureux de faire la connaissance de votre élève. J'y suis presque toujours à midi et demi. Votre tout dévoué H. Berlioz. »

Berlioz voua une admiration profonde pour Christoph Willibad Gluck. Il s'évertua ainsi, tout au long de sa vie, à défendre avec acharnement l'œuvre de son prédécesseur : *« Il y a deux grands Dieux supérieurs dans notre art : Beethoven et Gluck. L'un règne sur l'infini de la pensée, l'autre sur l'infini de la passion ; et, quoique le premier soit fort au-dessus du second comme musicien, il y a tant de l'un dans l'autre néanmoins, que ces deux Jupiters ne font qu'un seul Dieu en qui doivent s'abîmer notre admiration et notre respect. »* (Lettre du 12 janvier 1856 à Théodore Ritter).

En octobre 1861, sa reprise de l'Alceste de Gluck est donnée à l'Opéra de Paris. Le succès fut immense à la plus grande satisfaction du compositeur français.

850 €

5 Nov.

Monsieur

Je n'ai malheureusement
pas pu vous envoyer aujourd'hui
les billets que vous désiriez
pour Alceste. après les 3 premières
représentations on ne m'en
donne plus.

Je serai très heureux de faire la
connaissance de votre élève. J'y
suis presque toujours à midi et
demi.

votre tout dévoué H. Bertin

Élisa BONAPARTE

Lettre autographe signée à son frère l'Empereur Napoléon I^{er}.

Une page in-folio. Tampon de collection.
Florence, Palais Pitti, « le 23 mars à quatre heures du soir » [1811]

« C'est au bruit du canon et au son des cloches que j'écris à V.M. [...] V. M. est père et père d'un prince. »

Magnifique lettre de félicitations adressée à l'Empereur Napoléon Ier par sa sœur Élisa, grande duchesse de Toscane, pour la naissance du Roi de Rome.

« Sire, C'est au bruit du canon et au son des cloches que j'écris à V.M. et que je la prie d'agréer mes félicitations ; tout a réussi au gré de nos vœux. V. M. est père et père d'un prince ; l'enthousiasme est à Florence à son comble tout est en mouvement, nos bons toscans sont dans la plus grande joie. On était d'avance persuadés que S.M. l'impératrice accoucherait du Roi de Rome. Nous allons témoigner notre allégresse par de belles fêtes, et des actes de bienfaisance. Je prie V. M. de croire que personne n'est plus heureuse de cette nouvelle que moi. Je recommande à la haute protection de Votre Majesté ma famille. Je suis avec un très profond respect, Sire, de votre majesté Impériale et Royale, la plus dévouée et soumise sœur. Pitti, le 23 mars à quatre heures du soir. Élisa. »

C'est le 20 mars 1811, vers neuf heures, que naquit le Roi de Rome, héritier tant attendu d'un Empire qui englobait alors la moitié de l'Europe. Le prince impérial fêté par toute une Nation ne régnera jamais, contraint à l'exil par la Restauration. Devenu duc de Reichstadt en Autriche, sa terre d'accueil, il mourut orphelin de père et séparé de sa mère, emporté par la tuberculose à 21 ans seulement. Personnage peu connu, son destin et sa fin tragiques firent de lui une figure inspirante du Romantisme. Il sera baptisé l'Aiglon par Victor Hugo et Rostand tira une pièce célèbre de sa vie.

3.500 €

Sire

C'est au bruit Du Canon et au son Du Clocher
que j'eus a V. M. et que je la prie d'agréer
mes félicitations ; tout a rentri au gré de
notre vœu V. M. est persé et persé d'un
prince, l'entousiasme est a florence a
son comble tout est en mouvement, nos
bons toisans sont dans la plus grande
joie, on était d'avanee persuadé que S. M.
l'impératrice accoucherait Du Roi de Rome
nous allons témoigner notre allégresse par
de belles fetes, et des actes de
bienfaisance. je prie V. M. de croire
que personne n'est plus heureux de
cette nouvelle que moi -

je recommande a la haute protection
de votre majesté ma famille

je suis avec un tres profond respect

Sire

De votre majesté impériale et royale

l'as plus devoué et honneur
Paris le 23 mars a quatre heures du soir

Elisabeth
E



Eugène BOUDIN

Lettre autographe signée au pianiste Charles Wilfrid de Bériot.

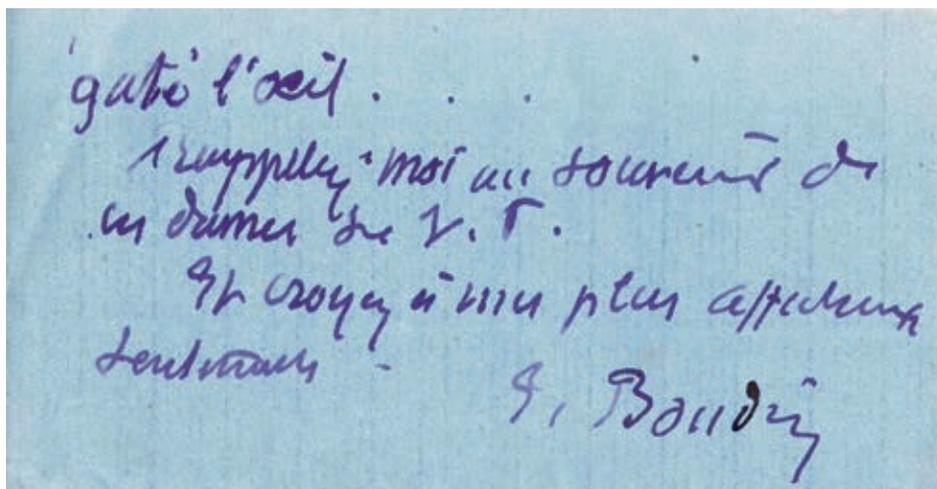
Deux pages 1/2 in-12° à l'encre violette sur papier bleu.
Deauville. 23 juillet 1893.

« Je voulais pourtant finir votre tableau ... »

Charmante lettre de Boudin empêché de peindre par sa fatigue et la pluie.

« Mon cher de Bériot, Vous ne serez pas content de moi, j'en suis persuadé. Je voulais pourtant finir votre tableau mais au dernier moment je n'y étais plus et j'aurai tout gâté tellement la fatigue du cerveau était grande. Si je reviens en bon état, ce sera l'affaire de quelques jours ! En attendant me voilà assis à Deauville, non sans douleurs et j'en suis accablé. Et puis le temps est pluvieux, désagréable. C'est laid et terne. Vous ne perdez rien à rester encore à Dinar. Le bord de la mer n'est pas réjouissant et je crains bien que nous ne soyons vernis à la pluie pour longtemps encore. (...) Avez-vous enfin choisi votre plage ? Si c'est Paris-plage ou toute autre je ne vous souhaite pas le vent qui nous agace ici. Je n'ai pas encore ouvert ma boîte et sorti mes brosses. Ça ne m'en dit guère et j'ai peur que le Midi ne m'ait un peu gâté l'œil. »

2.000 €



Deauville 23 juillet 93

Mon cher de Penhoar

Vous m'avez pas loué tout de moi,
je suis persuadé... je voulais peut-être
vous votre tableau mais au dernier
moment je n'y étais plus et j'avais
tout quitté l'œuvre la fatigue de
l'œuvre était grande.

Si je reviens on bonnet de
l'œuvre l'affaire de Gillepuey 10125.
Je attendais me voir appri
à Deauville, nous sans de l'œuvre
un jour si un de l'œuvre... Et puis
c'est temps de reviens de l'œuvre
de l'œuvre et l'œuvre.

vous n'avez pas rien à venir
enrou à Linas... à bord de la mer
et ne pas révisant de l'œuvre
Oie que nous ne soyons l'œuvre
à la plume pour le moment enrou
l'œuvre ni de pas de l'œuvre
qui on a dit de l'œuvre
avec vous enfin l'œuvre, votre plume
si, est l'œuvre de l'œuvre
l'œuvre y souhaite, pas de l'œuvre
qui nous y enrou.

je n'ai pas enrou, l'œuvre
me l'œuvre de l'œuvre
la n'œuvre de l'œuvre
qui le midi de l'œuvre.

-15-

André BRASILIER

Ceuvre originale signée. Soir à Oléron.

Huile sur toile, signée en pied *André Brasilier*.
Monogrammée, datée et titrée au dos.

Années de réalisation : 1972-1973.

Format horizontal : 50 x 65 cm.

Magnifique capture d'un bord de mer aux teintes orangées et noires, laissant apparaître, au premier plan, Chantal Brasilier, l'épouse et muse de l'artiste.

Nous joignons le certificat d'authenticité du Comité Brasilier enregistré sous la référence ABX-2021002001.

45.000 €



-16-

André BRASILIER

Œuvre originale signée. *Femme au bouquet devant la fenêtre.*

Huile sur toile, signée en marge inférieure droite : *André Brasilier.*

Année de réalisation : 1963.

Format : 38 x 46 cm.

Magnifique scène d'intérieur figurant Chantal Brasilier, l'épouse et muse de l'artiste, aux côtés d'un bouquet de fleurs et devant une fenêtre ouverte sur la tour Eiffel.

Œuvre présentée dans un encadrement de bois à patine argentée de format 54 x 62 cm.

Nous joignons le certificat d'authenticité du Comité Brasilier enregistré sous la référence ABX-2021003013.

35.000 €



Georges BRASSENS

Manuscrit autographe - Élégie pour un rat de cave.

Deux pages in-folio au recto papier quadrillé.

Au verso, en-tête imprimé « *Georges Brassens 42 rue Santos-Dumont* ».

[Paris. 1978].

Rare manuscrit de cette chanson écrite en mémoire de la femme de son ami musicien de jazz, Moustache. Composé de 48 vers, le manuscrit présente quelques variantes avec les paroles finalement enregistrées.

Élégie pour un rat de cave

*Personne n'aurait cru ce cave
Prophétisant par malheur
Mon pauvre petit rat de cave
Tu débarquerais avant l'heure
T'étais pas du genre qui vire
De bord et tous on le savait au moindre vent mauvais
Du genre à quitter le navire
Et t'es la première qui l'ait fait*

*Maintenant m'amie qu'on te séquestre
Au sein des cieux
Que je m'déguise en chanteur d'orchestre
Pour tes beaux yeux
En partant m'amie je te l'assure
T'as fichu le noir au fond de nous
Quoi qu'on n'ait pas mis de crêpe sur
Nos putains de binious
On m'a jamais vu faut que tu l'notes
C'est un primeur
Faire un bœuf avec des croques notes
C'est en ton honneur
Sache aussi qu'en écoutant Bechet(te)
Foll' gamberge on voit la nuit tombée
Ton fantôme qui sautille en cachette
Rue du vieux Colombier*

.../...

Blegie pour un rat de cave

1

Personne n'aurait cru ce cave
Trophétisant que par malheur
Mon pauvre petit rat de cave
Tu débarquerais avant l'heure

tu bitais pas du genre qui vise
de bord et tous on le savait au moindre ^{vainc u}
Ou genre à quilter le navire ^{un autre}
tu Et t'es la première qui l'ait fait

Maintenant miamie qu'on te sequestre
au sein des cieux
que je m'déguise en chanteur d'orchestre
Dan tes beaux yeux

en partant Maintenant miamie je te Bassure
Et as fichu le noir au fond de nous
quoi Mém' qu'on n'ait pas mis de rûpe sur
quin Nos putains de binious
On m'a jamais vu faut que tu l'notes
C'est un pigeon
Faire un bouff avec des croques nobes
L'esb en ton honneur
Sache aussi qu'en écoutant Bechet (e)
Doll'gamberge on voit la nuit tombee
bon fantôme qui sautille en cachette
Dne du vieux Colom bier

*Sans aucun «au revoir mes frères»
Mais on n't'en veut pas pour autant,
Mine de rien t'espartie faire
Ton trou sous les neiges d'antan.
Désormais, c'est pas des salades,
Parmi Flora, Jeanne, Thais,
J'inclus ton nom à la ballade
Des belles dam's du temps jadis.*

*Maintenant m'amie qu'ta place est faite
Chez les gentils,
Qu't'a r'trouvé pour l'éternelle fête,
Papa Zutty,
Chauff' la place à tous les vieux potaches,
Machin Chose, et Luter et Longnon,
Et ce gras du bide de Moustache,
Les fidèl's compagnons.
S'il est brave, pourquoi que Dieu le père
Là-haut ferait
Quelque différence entre Saint-Pierre
Et Saint-Germain-des-Prés?
Au fond du coeur on souhaite que dans ce
Paradis miséricordieux,
y ait pour toi des lendemains qui dansent
Ou y'a pas de bon Dieu.
Brill'nt pour toi des lendemains qui dansent
Ou y'a pas de bon Dieu.*

Moustache (1929-1987) était un acteur et batteur de jazz français. En 1978, il crée le groupe « Les Petits français » qui enregistre entre autres des reprises de jazz de chansons de Georges Brassens.

Élégie pour un rat de cave est la première chanson de l'album *Georges Brassens joue avec Moustache et les Petits Français* enregistré en 1978 et sorti en janvier 1979 (Philipp/Phonogram).

6.500 €

Blegie pour un rat de cave

?

Sans aucun "au revoir mes freres"
Mais on n't'en veut pas pour autant
Même de rien t'es partie faire
Bon trou sous les neiges d'antan
Desormais, c'est pas des salades
Parmi Flora, Jeanne et Bhaïs
J'inclue ton nom à la ballade
Des belles dans du temps jadis

Maintenant miamie qui ta place est faite
Chez les gentils
Qu'à Or trouve pour l'éternelle fête
Dapa Zutty
Chauff' la place à tous les vieux potaches
Machin chose et Luta et Longnor
Et ce gras du bide de Moustache
Les fidèles compagnons
S'il est brave pourquoi que Dieu le peire
La haut serait

quelque différence entre Saint-Sienne
Et Saint Germain des prés
Du fond du cou on souhaite que dans ce
Paradis miséricordieux

① y ait pour toi des lendemains qui dansent
Ou ya pas de bon Dieu

① Brill'nt pointai

Georges BRASSENS

Lettre autographe signée à son ami Henri Delpont.

Deux pages in-8° sur papier quadrillé.

Paris. 1^{er} mai 1940.

*« Je suis allé voir Guy Berry à qui j'ai présenté « Personne ne saura jamais ».
Cette chanson lui plait, il va sans aucun doute l'enregistrer. »*

Le jeune Brassens, 18 ans, vient d'arriver à Paris et rêve déjà de musique et de chanson.

« Cher Henri, Alors je vois que tu ne respireras pas l'air de la capitale, c'est un tort, crois-moi, mais si aux contributions ta place est plus intéressante, tu as peut-être raison de rester à Sète. Pour ma part, je t'assure que si j'étais obligé d'y revenir, cela me ferait beaucoup de peine car à Paris il y a tout ce qui faut pour être heureux. Ma semaine de repos étant terminée, je suis revenu à l'usine. C'est une habitude à prendre.

Je suis allé voir Guy Berry à qui j'ai présenté « Personne ne saura jamais ». Cette chanson lui plait, il va sans aucun doute l'enregistrer. Si jamais dans quelques jours, il te prenait l'envie de venir, écris le moi, je trouverai un autre travail. (chez Renault bien entendu). Et le bouquin entrepris avec Victor s'avance-t-il. S'il est terminé, envoie moi un double, je le proposerai à un éditeur. Je ne vois plus rien à te dire si ce n'est que j'espère encore te voir arriver. Réfléchis bien aux avantages et aux inconvénients. Il est vrai que certaines choses te retiennent à Sète. Salut vieux, une bonne poignée de main à tes parents, une aux copains, à Miramont, pas aux autres et à la prochaine fois. Jo. »

Georges Brassens quitte Sète pour Paris en février 1940. Il est hébergé, comme convenu avec ses parents, chez sa tante maternelle Antoinette Dagrosa dans le XIV^e arrondissement. Souhaitant être autonome, il trouve un emploi aux usines Renault, à Billancourt, en tant que manœuvre spécialisé. L'emploi et la vie parisienne sont de courte durée : le 3 juin, Paris est bombardée par les Allemands et l'usine Renault est touchée. Le 14, les Allemands entrent dans Paris ; Brassens rentre à Sète.

L'été passé, comprenait que son avenir ne se trouvait pas en sa terre natale, Brassens revient chez sa tante dans un Paris occupé par la Wehrmacht. Il n'est plus question de retourner chez Renault : Brassens passe ses journées à la bibliothèque, lit les poètes, apprend la versification et se lance dans l'écriture de ses premiers recueils de poésie : *Les couleurs vagues, Des coups d'épée dans l'eau et À la venvole* (1942).

Henri Delpont et Brassens fréquentèrent la même école à Sète (en compagnie de Roger Thérond futur directeur de Paris-Match, Mario Poletti et Louis Bestiou). Brassens considérait Delpont comme son « alter ego », son meilleur ami.

Il mentionne, dans cette lettre, l'une de ses premières chansons, « *Personne ne saura* » (déposée à la SACEM en 1942). Cette chanson d'amour, écrite en 1939, fut donc proposée par Brassens au chanteur et acteur en vogue à l'époque, Guy Berry.

3.500 €

Paris le 1^{er} mai 1950.

Cher Henri

Mais je vois que tu ne respiceras pas
l'our de la capitale, c'est un tort, mais
moi, moi si, aux combulations les
places un plus intéressant tu se peut
être raison de rester ici fête.

Pour ma part, je t'assure que si j'étais
obligé d'y revenir, cela me ferait beaucoup
de peine car à Paris il y a tout ce
qui faut pour être heureux.

Mon semaine de repos étant terminée
je suis revenu à l'usine, c'est une habi-
tude à prendre.

Je suis allé voir Guy Berry ce qui
faut présente. Personne ne saurait
jamais cette chanson lui plait-il
ou sans aucun doute l'écrit-elle.
Si jamais dans quelques jours, il
te présent l'œuvre de son cœur
à moi, je trouverais un autre

travail. (chez Renault bien entendu)
Et le bonjour embrassé avec Victor,
si nous t'il. S'il est terminée, encore
moi un double, je le proposerai
un éditeur.

Je ne vais plus rien à te dire si ce
n'est que j'espère en ce qui
autres réflexions bien avec avantage,
et ainsi en conséquence.

Il est vrai que certaines choses te
viennent à l'esprit.

Salut vieux; une bonne poignée
de main à tes parents une
bonne copieuse et surtout, mais
aussi autres et à la prochaine fois;

Henri

Antoine BREGUET (1851.1882)

Ensemble de quatre lettres autographes signées à Gaston Tissandier.

Trois pages in-4° (sur papier à en-tête de la *Maison Breguet*) et une page in-8°
(sur papier à en-tête de la *Revue scientifique*).

Paris. 1^{er} et 7 septembre 1877, 8 avril 1878 et 5 février 1880.

Intéressante correspondance entre les deux scientifiques Français, initiée par Breguet proposant à Tissandier – alors rédacteur en chef de la revue *La Nature* – ses travaux sur l'histoire de la lumière électrique et sur le téléphone à Mercure.

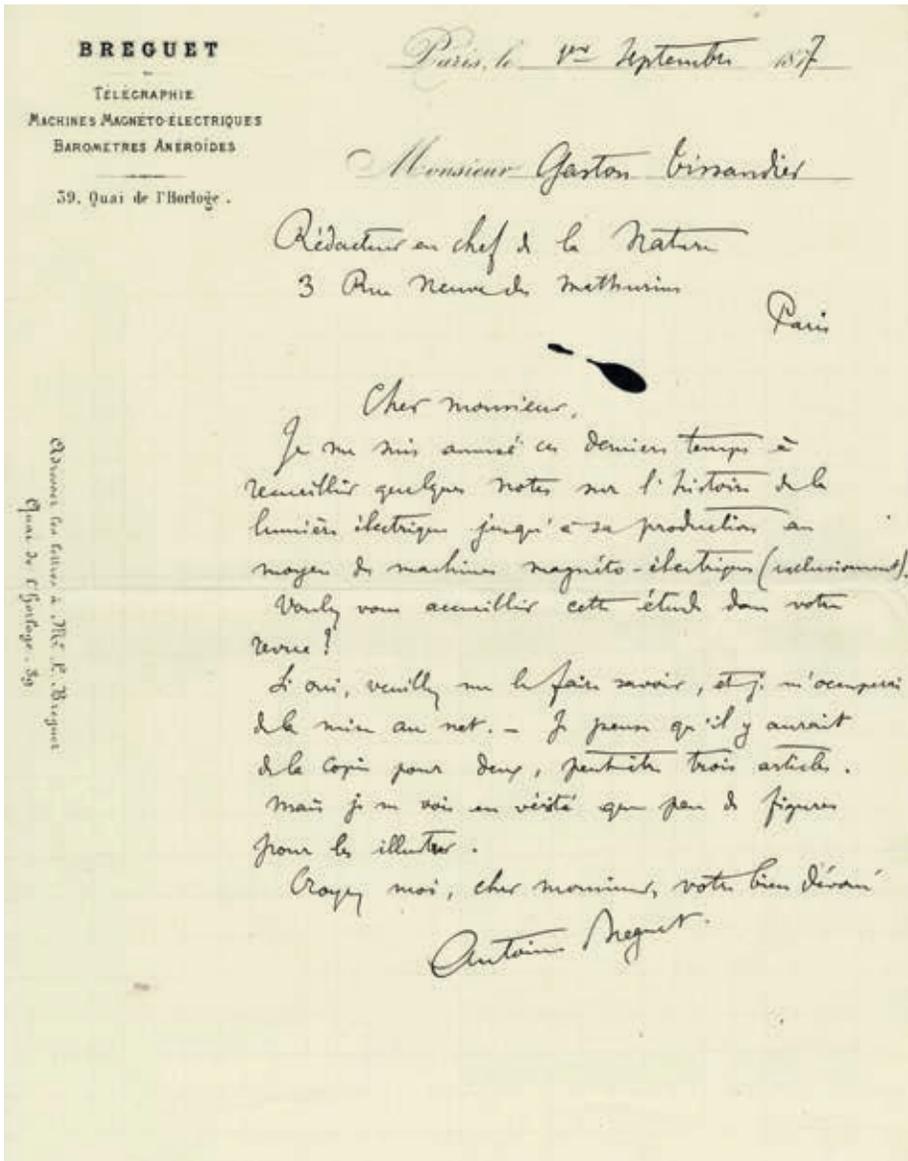
1^{er} septembre 1877 : « *Cher Monsieur, je me suis amusé ces derniers temps à recueillir quelques notes sur l'histoire de la lumière électrique jusqu'à sa production au moyen de machines magnéto-électriques (exclusivement). Voulez-vous accueillir cette étude dans votre revue ? Si oui, veuillez me le faire savoir, et je m'occuperai de la mise au net. Je pense qu'il y aurait de la copie pour deux, peut-être trois articles. (...)* »

7 septembre 1877 : « *Cher Monsieur, Voici le premier article sur l'histoire de la lumière électrique. Vous pourriez peut-être faire faire comme figures, 1° – Dufay tirant une étincelle d'un corps humain. Le patient est suspendu en l'air sur des cordons de soie. 2° – l'étincelle en aigrette qui se trouve dans un grand nombre de traités de physique : Gavarrat, Mascart entre autres. ; qu'en pensez-vous ? Votre bien dévoué. Antoine Breguet. Si vous trouvez ce 1^{er} article trop court, je puis le rallonger facilement. J'ai toutes mes notes mises en ordre. (...)* »

8 avril 1878 : « *Cher Monsieur, je vous enverrai dans deux ou trois jours la suite de l'histoire de la lumière électrique. Quant au téléphone à mercure, j'attendais toujours pour vous adresser le cliché, que j'eusse obtenu quelques résultats nouveaux. Mais le temps me manque pour travailler, je vais donc vous envoyer de suite la figure (...) j'aime à conserver les numéros où sont insérés les articles de moi. »*

5 février 1880 : « *Mon cher Monsieur Tissandier, Vous savez peut-être que, à partir du 20 février, je prends la direction de la revue scientifique en collaboration avec mon ami Ch. Richet ; Je sais que vous avez bien voulu promettre à M. Alglave, la copie de votre conférence pour la revue. Puis-je espérer que vous tiendrez votre promesse pour son successeur ? Vous aurez droit à la reconnaissance de votre bien dévoué Antoine Breguet, 5 rue de Savoie. Paris »*

Antoine Breguet (1851.1882) est l'arrière-petit-fils d'Abraham Breguet, fondateur de la mythique maison d'horlogerie. Constructeur des machines de Gramme, la première génératrice moderne de courant, il est également l'auteur d'un ouvrage sur la théorie de la machine de Gramme. Il construit de nombreux autres instruments dont un anémomètre enregistreur mû par l'électricité et un téléphone à mercure. En 1881, il transforme l'horlogerie familiale en société anonyme sous la dénomination de Maison Breguet avec pour objet « la construction, l'installation et le commerce de matériel électrique ». Chef du service des installations à l'exposition internationale d'électricité de 1881 il aura durant sa courte vie fait progresser considérablement la science électrotechnique.



Gaston Tissandier (1843.1899), voua sa vie aux sciences. Chimiste et physicien de formation, attiré par toutes les sciences de la nature et fasciné par le monde des techniques et de l'invention, il devint dès les années 1870 éditeur de revues scientifiques, dont *La Nature* (ici sollicitée par Breguet). Aventurier de l'air, passionné d'aérostation, il se livra à plus d'une quarantaine d'ascensions. Lors de l'Exposition d'électricité, en 1881, il contribua, avec son frère Albert, au premier modèle de ballon dirigeable mû par l'électricité.

Transcription complète des lettres sur simple demande.

1.600 €

André BRETON

Lettre autographe signée à Nelly Kaplan.

Deux pages grand in-4°. Enveloppe autographe timbrée et oblitérée.

Paris. 31 décembre 1956.

« Il se peut que j'aie été troublé par votre beauté. »

Étonnante lettre de Breton, séducteur, louant la beauté de Nelly Kaplan, genèse de leurs amours en devenir.

« J'ai commencé par être vivement touché de votre souvenir et de votre allusion si précise aux propos (décousus, par ma faute) que nous avons pu échanger dans le cadre d'une exposition précolombienne. Il faut d'abord que, bravant le ridicule, je vous fasse une petite confession. Lorsqu'au sortir de cette exposition vous m'avez invité à traverser la rue de Rivoli pour me présenter à quelqu'un, honte, oui, honte de moi, je n'ai pas entendu le nom de cette personne et je ne me suis pas permis de vous le faire répéter (comme on ne se gêne pas en Amérique, et l'on a bien raison !). Cela m'a valu de me trouver d'une gaucherie sans exemple et pratiquement muet – encore eût-il cent fois mieux valu me taire tout à fait – devant cette même personne, que j'étais tiraillé entre l'illusion de reconnaître et l'impossibilité d'établir qui elle était. Ma disgrâce, à cette heure, était mise à son comble par des propos bien trop flatteurs qui me venaient d'elle et que j'endure déjà très mal en d'autres circonstances. Toujours est-il que j'étais par trop désarmé pour y faire face. Je ne sais plus, à distance, combien de temps il m'a fallu pour supposer et surtout me convaincre que vous aviez pu me mettre en présence d'Abel Gance. Voulez-vous bien, je vous prie, m'en excuser aussitôt que possible auprès de lui. Son visage à lui seul n'est pas de ceux qu'on a le droit d'oublier. Ce qu'il a bien voulu me dire, sans tenir compte de mon embarras que vous et lui pouvez mesurer maintenant, trouve le moyen de me ravir au-delà de la confusion. Depuis lors, je me suis quelquefois interrogé sur les causes possibles de cette mésaventure. Si vous m'autorisez à être tout à fait sincère, il se peut que j'aie été troublé par votre beauté et par les circonstances où nous en sommes venus à hier conversation. J'aime mieux penser cela que d'admettre que j'ai été victime de ces puissances qui m'ont assez manifesté leur hostilité à propos de « l'art magique » et que j'ai pu réveiller en vous (le diable sait seul pourquoi...). Il est pourtant vrai que vous aviez prononcé le mot de polyvision, qui eût dû suffire à lever le voile de ces quelques minutes. Non, décidément, je ne comprends pas. Et voici que c'est sous le nom de « Magirama » que votre spectacle est présenté. Rêvons encore. De ce spectacle, auquel – à peu influençable que je me sache – j'ai tenu à assister seul, laissez-moi vous dire qu'il m'a bouleversé. Je partage absolument vos espoirs quant à la formule d'art qui s'en dégage (...). A n'en pas douter – et grâce vous en soient rendues – une nouvelle structure du temps est ici en germe, que savants et philosophes s'ingénient à découvrir mais qui ne se révélera sans doute qu'à partir de nouveaux états affectifs, de l'ordre de ceux qu'Abel Gance et vous suscitez précisément. « J'accuse », que ma chance d'aujourd'hui est peut-être de ne pas avoir connu dans sa version initiale, est une œuvre qui suffirait à consacrer pour le plus grand celui qui l'a conçue et exécutée. Voulez-vous bien lui dire que je proclame son génie et, sur le plan intime, que je lui fait grand place dans mon cœur. Nelly Kaplan, je vous baise les mains. Je vous souhaite tout ce à quoi vous pouvez aspirer. A vous le Royaume de la Terre. André Breton. »

Quelques jours après cette lettre, fin janvier 1957, Breton écrira à Nelly Kaplan : *« Je pense interminablement à toi. J'envisage, j'essaie d'envisager le plus calmement possible les moyens de dominer la situation. N'oublie pas que je t'aime. »*

Breton évoque en fin de lettre le film muet réalisé par Abel Gance en 1919, *J'accuse*.

2.000 €

la confession...

Depuis lors, je me suis quelquefois interrogé sur les causes possibles de cette mésaventure. Si vous m'autorisez à être tout à fait sincère, il se peut que j'aie été troublé par votre beauté et par les circonstances où nous en sommes venus à lier conversation. J'aime mieux penser cela que d'admettre que j'ai été victime de ces puissances qui m'ont assez manifesté leur hostilité à propos de l'"art magique" et que j'ai pu réveiller en vous en parlant (le Diable sait seul pourquoi...)

Il est pourtant vrai que vous aviez prononcé le mot de poltronerie, qui eût dû suffire à lever le voile de ces quelques minutes. Non, décidément, je ne comprends pas.

Et voici que c'est sous le nom de "Magorama" que votre spectacle est présenté. Révons encore.

De ce spectacle, auquel - à peu influençable que je me sache - j'ai tenu à assister seul, laissez-moi vous dire qu'il m'a bouleversé. Je partage absolument vos espoirs quant à la formule d'art qui s'en dégage. Elle fait pour moi strident retour d'hirondelles dans notre ciel ("Après de ma Blonde" est vigne printanière, "Une Fête foraine" grille d'arabesques du plus humble au plus haut besoin d'étourdissement). A n'en pas douter - et grâce nous en soient rendues - une nouvelle structure du temps est ici en germe, que savants et philosophes ~~reprochent~~ ^{s'ingèrent} à déconner mais qui ne se révélera sans doute qu'à partir de nouveaux états affectifs, de l'ordre de ceux qu'Abel Gance et vous suscitez précieusement.

"J'accuse", que ma chance d'aujourd'hui est peut-être de ne pas avoir connu dans sa version initiale, est une œuvre qui suffirait à contacer pour le plus grand celui qui l'a conçue et exécutée. Voulez-vous bien lui dire que je proclame son génie et, sur le plan intime, que je lui fais grand place dans mon cœur.

Nelly Kaplan, je vous baise les mains. Je vous souhaite tout ce à quoi vous pouvez aspirer. A vous le Royaume de la Terre.

Yves Robert

Mon cher ami
Voici 200 f.
quel sale temps ! J'ai
commencé une dizaine de
toiles mais depuis huit
jours il pleut régulièrement
la moitié du temps.
Je suis désolé. Je
commence à m'embêter
et pourtant j'aurais
voulu faire pas mal
de choses. A vous
G. Caillebotte

-21-

Gustave CAILLEBOTTE

Lettre autographe signée à Claude Monet.

Une page in-8°. Sld.

Gustave Caillebotte empêché de peindre par la pluie incessante.

« Mon cher ami, Voici 200 f. Quel sale temps ! J'ai commencé une dizaine de toiles, mais depuis huit jours il pleut régulièrement, la moitié du temps. Je suis désolé. Je commence à m'embêter et pourtant j'aurais voulu faire pas mal de choses. A vous. G. Caillebotte. »

1.700 €

Albert CAMUS

Lettre autographe signée à un romancier.

Une page in-4°. Bordures légèrement insolées.
Cabris (Alpes Maritimes). 30 janvier [1950].

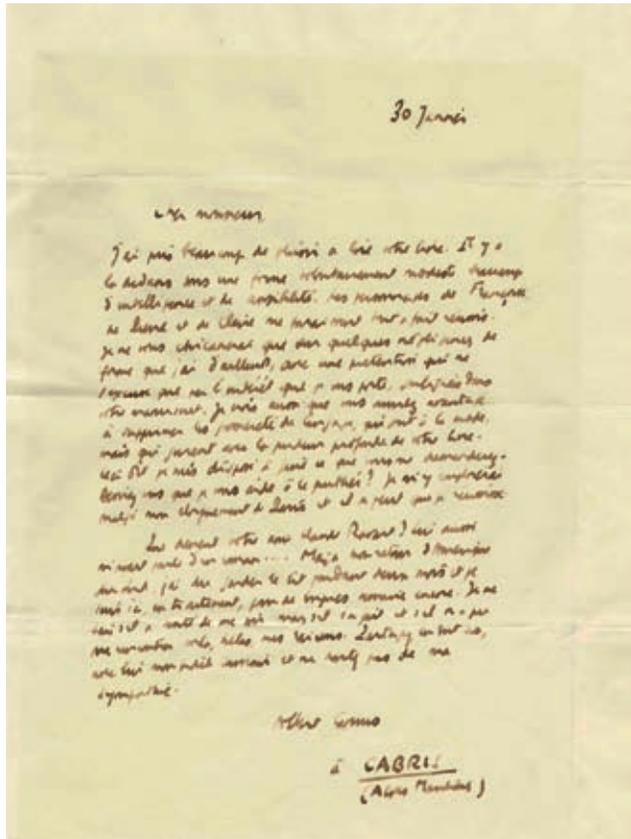
Belle lettre de Camus, en convalescence, illustrant son rôle de mentor littéraire pour la génération d'écrivains qui lui succéda.

« Cher Monsieur, J'ai pris beaucoup de plaisir à lire votre livre. Il y a là-dedans sous une forme volontairement modeste beaucoup d'intelligence et de sensibilité. Les personnages de François, de Pierre et de Claire me paraissent tout à fait réussis. Je ne vous chicanerai que sur quelques négligences de forme que j'ai d'ailleurs, avec une prétention qui ne s'excuse que par l'intérêt que je vous porte, soulignées dans votre manuscrit. Je crois aussi que vous auriez avantage à supprimer les grossièretés de langage, qui sont à la mode, mais qui jurent avec la pudeur profonde de votre livre. Ceci dit, je suis disposé à faire ce que vous demanderez. Désirez-vous que je vous aide à le publier ? Je m'y emploierai malgré mon éloignement de Paris et il se peut que je réussisse.

Que devient votre ami Claude Ravard ? Lui aussi m'avait parlé d'un roman... Mais à mon retour d'Amérique du Sud, j'ai dû garder le lit pendant deux mois et je suis ici, en traitement, pour de longues semaines encore. Je ne sais s'il a tenté de me voir mais s'il l'a fait et s'il n'a pu me rencontrer voilà, hélas, mes raisons. Partagez, en tout cas, avec lui mon fidèle souvenir et ne doutez pas de ma sympathie.
Albert Camus à CABRIS (Alpes Maritimes). »

Albert Camus atteint de tuberculose quitte Paris et son climat délétère pour passer une bonne partie des années 1950 et 1951 à Cabris, à côté de Grasse. Il y habite *Les Audides*, une maison prêtée par un ami d'André Gide.

2.200 €





-23-

Jean-Baptiste CARPEAUX

Dessin original.

Mine de plomb sur papier, contrecollé sur papier fort.

Format : 6,50 x 10 cm.

Superbe étude de deux personnages allongés et enlacés. Probable projet de fronton.

Cachet rouge de collection Stirbei, en coin inférieur droit.

Provenance : Collection du prince George Barbu Stirbei, son cachet (Lugt 2317).

1.500 €

Louis-Ferdinand CÉLINE

Extraordinaire ensemble de douze lettres autographes signées à son avocat Thorvald Mikkelsen, durant sa détention pénitentiaire au Danemark.

Vingt-quatre pages in-4° au total, sur le papier rose de la prison Københavns Faengsler, couvrant la période du 31 janvier au 25 février 1947.

La quasi-totalité des lettres est inédite à la correspondance de la Pléiade.

« Je sais très bien ce qui se passe, il s'agit de la vengeance juive qui trafique, ourdit, manigance au fond de vos bureaux »

Réfugié au Danemark depuis la Libération, Céline trouva à se loger dans l'appartement de son amie Karen Marie Jensen. L'ambassadeur de France, apprenant en octobre 1945 la présence de Céline au Danemark, s'informa auprès du ministre des Affaires étrangères de ce qu'il convenait de faire. Georges Bidault lui répondit qu'un mandat d'arrêt avait été lancé contre Céline en avril 1945 et qu'il fallait obtenir son extradition. Le 17 décembre 1945, le couple fut arrêté, Lucette étant libérée quelques jours après. Pour sa défense, Céline s'adressa au Danemark à Thorvald Mikkelsen, avocat francophone et francophile rencontré par l'intermédiaire d'amis danois, et en France à Albert Naud, avocat ancien résistant approché par l'intermédiaire de son ami Antonio Zuloaga, attaché de presse à l'ambassade d'Espagne. Le gouvernement danois, jugeant insuffisants les griefs à l'encontre de Céline, refusa son extradition mais le garda en prison jusqu'à fin février 1947, date à laquelle il fut transféré dans un hôpital de Copenhague.

« On nous a ici littéralement, ma femme et moi, assassinés. »

Ces douze lettres offrent une fascinante vision de l'enfer carcéral vécu par un Céline à la fois révolté, abattu, malade, combatif et espérant sa libération prochaine. Avec une frénésie scripturale, il rédige ses plaintes et espoirs à Mikkelsen ; en voici le détail :

I - 31 janvier 1947.

« Mon cher Maître, Surtout ne relâchez pas votre pression d'une seconde, nous savons par expérience que les promesses les plus officielles au Danemark ne valent à peu près rien, et que les volte faces sont de règle. Si l'on en me dirige pas sur le Rigshospital dans le cours de la semaine, demandez je vous en supplie mon retour en France. J'ai perdu 13 mois de supplice dans les prisons danoises. Cela suffit dans la vie d'un homme de 54 ans ! S'imaginer-t-on que j'ai 200 ans à vivre dans les ministères danois ? Dans tous les cas prison pour prison, en avant pour la France (...) Tous ces chichis, ces subtilités superdiplomatiques sont à présent burlesques et hors de propos. »

.../...

II - 1^{er} février 1947.

« Mon cher Maître, (...) faites-moi sans délai renvoyer en France. J'ai écrit à présent aux 4 coins du monde. On sait ce que j'ai souffert ici. Il est odieux au surplus de jouer sur les mots. Le monde entier sait que la Westre est la prison la plus sévère du Danemark et pas du tout un lieu d'internement (...) J'ai hâte d'avoir le droit d'être humblement jugé comme le dernier des forçats par des juges réels qui parlent un langage réel. Je crève dans ce cauchemar. Donc, cher Maître, plus de sursis, plus de mirage ! Retour ! Retour ! Retour ! mille grâces ! mille infinies gratitude pour tant de bonne volonté mais assez assez assez. A 54 ans on a pas des quinze mois à foutre aux orties comme s'il en pleuvait ! »

III - 2 février 1947.

« S'abaisser à mentir, à tromper un prisonnier cela eût autrefois déshonoré un Prince, un Roi, à jamais ! (...) Moi misérable, traqué par le monde entier, qui aurait eu mille excuses de par ma faiblesse, pour tromper et mentir, je n'ai jamais dit un mot qui ne fût strictement exact, je n'ai jamais manqué à 1/1000^e de ma parole. (...) Mais je ne demande qu'à rentrer en France ! Mais je préfère mille fois retourner en France que d'être tourmenté, trimballé, leurré, à l'infini. J'ai demandé l'asile au Danemark pas la prison ni l'internement prison ! (...) On se fout pas mal de mon cas et je conçois fort bien cette indifférence. (...) En somme, j'ai fait 10 mois de prison, condamné par le faussaire Politiken [quotidien danois hostile à Céline] et seulement par Politiken. C'est gai ! Je m'en souviendrai. rions, cher Maître, rien n'est aussi drôle dans Molière ! »

IV - 6 février 1947.

« Mon cher Maître (...) Je ne veux plus à aucun prix demeurer en prison danoise même si on l'intitule Internement. Hypocrisie superflue. Si l'on ne peut rien arranger d'autre alors qu'on me livre à la France et vivement, sans attendre encore d'autres décisions du Pape ou de la Lune. (...) Je me sens devenir fou dans une forêt de mensonges, remplie de sorciers invisibles qui s'amuse à me torturer et à m'égarer. Vraiment, c'est assez. J'ai donné 15 mois de supplice au Danemark. Il peut à présent me laisser aller à mon destin. Ses bureaux se sont assez amusés de ma faiblesse. Vivement qu'on me livre et que c'en soit fini. J'ai hâte de me trouver devant des accusateurs visibles, réels, de sortir de cette forêt maudite. »

V - 9 février 1947.

« Mon cher Maître (...) J'ai répondu une fois pour toutes à la justice française. Pour moi l'incident est clos. Je refuse d'être dupe de ces pitreries. Tout ceci pour nous faire perdre de vue qu'il existe bel et bien un véritable compte à régler, une explication à me donner à moi. De quel droit le ministre de la Justice danois m'a-t-il fait subir dans ses prisons un supplice de 10 mois ? (...) On nous a ici littéralement, ma femme et moi, assassinés. Voilà ce que le monde entier commence à savoir et à comprendre, même en France, surtout en France. La plume ou la voix d'un Charbonniere ou d'un Rasmussen ne dépassent guère leur antichambre. Mes livres sont attendus par le monde entier. J'en ai assez d'être le joujou souffre-douleur de vos Machiavels abrutis de ministère ou d'ambassade ! (...) La race des Beaumarchais n'est pas morte, que ces idiots y pensent avant qu'il soit trop tard. (...) Demandez illico mon extradition si l'on ne me fait pas sortir tout de suite de la Westre. »

.../...

mar
Den 13/4

af Retsplejelovens § 784, Stk. 3).

Destouches
ami, Je suis toujours la même
de ce prêtre, en la pay

KØBENHAVNS FÆNGSLER

Vestre Fængsel

VARETÆGTSFANGE:
(Lukket Brev i M)

KØBENHAVNS FÆNGSLER

Vestre Fængsel

VARETÆGTSFANGE:
(Lukket Brev i M)

Mon cher Maître
magnifique d'abord
par les manières
un prisonnier
un Roi, a
pendant
ment à
d'une la
mo mes

à révo
ou d'in
insulté m
as plus un
arrg. Plus qu
me. Vous
punitives, et
de nous. mo
erai

248

Udfyldes af Fanger

KØBEN

VA

Mon cher
la Vestre
peut
la

243

Udfyldes af Fanger

Mon cher
vous ne
transfe
-ment à
France
ce que
unjust
de
we

par

m

a

5

m

VI - 10 février 1947.

« (...) *Quelle ignoble comédie ! (...) En somme, il semble bien qu'on veuille à tout prix me faire crever, me rendre fou au Danemark pour que disparaissent les traces d'une très vilaine affaire de séquestration arbitraire, d'un coup de force policier franchement ignoble. Toutefois, je prévient que j'ai déjà prévenu le monde entier et dans tous les détails du supplice, indigne, complètement illégal, profondément injuste que l'on me fait subir ici. (...) Nous sommes à présent en pleine monstruosité juridique. Je demande illico mon extradition vers la France – demandez la pour moi. Assez de singeries. Le Danemark me regrettera, je vous le jure. (...) Vous lirez la lettre de Lucien Descaves, président de l'Académie Goncourt, et la ferez lire, elle donnera à vos bureaucrates un avant-goût de ce qui va se passer. De quel droit se permettent ces crétins de jeter mes jours aux cochons, aux ordures de leur prison ? »*

VII - 11 février 1947.

« *Mon cher Maître et ami, (...) On ne sait comment me traiter sans froisser la France, soi-disant... Mais ignore-t-on au Danemark l'internement sur parole ? (...) Des milliers d'officiers de tout temps ont été, et dans tous les pays du monde, « prisonniers sur parole ». Cela semble une énormité pour les conceptions danoises. Il est vrai que dans un pays où les ministres se parjurent, où les directeurs de ministères se renient, escroquent la confiance, filoutent les prisonniers, se contredisent d'une heure à l'autre, il est assez hurluberlu de parler d'honneur ! (...) Sortir tout de suite de cette tartuferie diabolique ! Demandez mon extradition je vous en prie. (...) Et que tout cela soit effectué vite ! Qu'ils tergiversent pas encore un siècle. Je les débarrasse. Qu'ils me foutent la paix. Adieu à ces monstres. »*

VIII - 13 février 1947.

« *Mon cher Maître, Je pense qu'à présent on nous a joué toute la comédie, raconté tous les mensonges, régalié de toutes les grimaces ! Il est temps de changer de théâtre ! Assez ! Assez ! (...) Je ne voudrais pas arriver trop déprimé à Paris et la prison me déprime terriblement. Alors que tout ceci soit enfin, pour la première fois, vivement décidé. Ou faut-il que j'écrive à Charbonniere ? conseillez-moi. Il faut aussi que je vous signe un papier. Tout ce que je possède appartient dorénavant à ma femme née Lucette Almanzor. Je lui donne tout. Je n'ai plus rien. Tout est à elle et rien qu'à elle. Telles sont mes dernières volontés. Il faudra le dire à Paris, et ici. Ma fille n'a rien à voir en tout ceci. Tout appartient de plein droit à Lucie Georgette Almanzor (...) »*

IX - 18 février 1947.

« *Mon cher Maître et ami, Je suis toujours là bien sûr, comme il était aisé de le prévoir, en ce pays où le oui veut dire non, où tout de suite veut dire jamais, où il suffit qu'on vous promette pour que le contraire arrive – toujours. (...) Je ne veux plus rester en prison danoise. Je sais très bien ce qui se passe, et m'en amuse, il s'agit de la vengeance juive qui trafique, ourdit, manigance au fond de vos bureaux – (...) Allons, finissons-en ! L'on sait parfaitement dans vos bureaux qu'en trois mois de liberté j'arrangerais tout mon affaire et régulariserait très bien ma situation avec la France. Or voilà précisément ce que vos bureaux veulent empêcher à tout prix. On m'a collé l'étiquette de traître. Il faut bon Dieu que je la garde ! (...) »*



X - 20 février 1947.

« (...) Il se passe avec moi ce qui se passe chez les cannibales où la victime implore à la fin d'être bouffée pour qu'on lui foute enfin la paix. Je compare les raisons du prestige, de la terreur qu'inspire Gram. (...) Empêtrés, embarbouillés, ligotés, étranglés, exorbités, complètement abrutis, enfouis qu'ils sont dans les « parce que ». Non, en vérité, mon bien cher ami, cette farce ignoble a trop duré d'au moins 12 mois ! Pourquoi ne durerait-elle pas 12 ans ? (...) Vous serez certainement de mon avis. Il ne s'agit plus que de nos positions pour le transfert en France le plus vite possible. Tout le reste est oiseux et imbécile. J'avais tant de choses à arranger avec ma femme. Ce satané Gram m'a foudroyé trop tôt. (...) »

XI - 22 février 1947.

« Mon cher Maître et ami, La sinistre rigolade continue donc. (...) Cela me rappelle la réponse de l'Empereur Charles V à Luther qui lui reprochait de le faire arrêter en dépit de toutes ses promesses : « On ne doit aucune parole à un mécréant ». Vos bureaux me considèrent aussi comme indigne de tout ménagement. (...) Alors que ne me rendent-ils les 40 kilos que j'ai perdu dans les prisons danoises ? S'ils avaient, eux, perdu 40 kilos de leur damnée pléthorique boyasse, on entendrait leurs hauts cris jusqu'au Groenland ! sacrés foutus tartufes abjects ! (...) Le supplice danois a assez duré. (...) Le reste est sale cafouillage babillage faux fuyant. (...) On me lie les deux mains derrière le dos, on me jette à la mer, et l'on me prie de nager vite ! quelle ignoble bouffonnerie ! Venez vite cher Maître. »

XII - 25 février 1947.

« Mon cher Maître, Ci-joint un article des Lettres françaises du 14-2, archi-communiste, où l'imbécile Claude Morgan reconnaît implicitement, le crétin ! que je n'ai pas collaboré. Ceci est à retenir. Il me charge par exemple d'antisémitisme. Autre idiotie. (...) Ma femme m'a appris hier que le bibliothécaire était retenu au lit... Est-il exact qu'une loi soit en gestation à la veille d'être promulguée concernant les étrangers en prison ? Que ceux-ci seraient être libérés ou extradés ? Ma pauvre femme a peut-être conclu un peu vite. Je serais bien content de recevoir un petit mot de vous qui écrivez parfaitement le français. Le principe est de sortir d'ici. »

Transcription complète des lettres sur simple demande.

25.000 €

Louis Ferdinand CÉLINE

Lettre autographe signée à son éditeur Robert Denoël.

Deux pages in-4°. Sln. (10 novembre 1938).

Léger manque en marge supérieure sans atteinte au texte.

Lettre inédite à la correspondance de la Pléiade.

Importante lettre relative à la parution de *L'École des cadavres*. Céline veut voir réalisées les bandes publicitaires de l'ouvrage selon son souhait.

« Le 10. Heureux éditeur, N'oubliez pas la bande. Avec petits couplets et danses pour ensembles. C'est tout ! Pas de ... et autres foutaises typographiques. Caractères tous égaux et simples. Envoyez-moi je vous prie une lettre abrogeant le fameux article V de notre premier contrat. Je ne veux plus entendre parler de ces 3000 gratuits !

Je suis en corrections. A présent dans 8 jours – à 48 heures près – Préparez fric – 60 – Je vous téléphonerai – 48 heures d'avance – Préparez aussi une collecte de VIVE LES JUIFS ! en bandes – mais pas trop larges – comme ça – blanc :

VIVE LES JUIFS !

A cause de la colle qui vous poisse la glotte – Et puis couleurs : Pour plus de détails lisez L'École des cadavres par L.F Céline. Nombreux tout ceci ! LFC. »

L'École des cadavres, troisième des quatre pamphlets antisémites de Céline, parut le 24 novembre 1938, au terme d'une rédaction qui aura duré à peine cinq mois, et qui laisse apparaître toutes les plus troubles pensées antisémites et antimaçonniques de Céline, comme le laisse apparaître cet extrait de la page 108 :

« Je me sens très ami d'Hitler, très ami de tous les Allemands, je trouve que ce sont des frères, qu'ils ont bien raison d'être racistes. Je trouve que nos vrais ennemis c'est les Juifs et les francs-maçons. Que la guerre c'est la guerre des Juifs et des francs-maçons, que c'est pas du tout la nôtre. Que c'est un crime qu'on nous oblige à porter les armes contre des personnes de notre race, qui nous demandent rien, que c'est juste pour faire plaisir aux détrousseurs du ghetto. Que c'est la dégringolade au dernier cran de la dégueulasserie. »

Robert Denoël (1902.1945) compte parmi les éditeurs français impliqués dans la collaboration. Il ouvrit sa maison d'édition au capital allemand, obtenant d'un investisseur d'outre-rhin (Audermann) un prêt de deux millions de francs, en échange de 365 des 725 parts de sa société. Il fut assassiné après la Libération le 2 décembre 1945, dans des conditions troubles.

9.500 €

Handwritten text at the top, possibly a signature or date, partially obscured by a stamp.

et puis
votre

Je suis un correctif -

A present pas 8 jours - a
48 heures plus -

Preparé par - 60 -

Je vous le proposerai - 48 heures
d'ici -

Preparé aussi une collection

de **VIVE LES Juifs!**
en bande - mais pas trop
large - comme ça

blanc -

VIVE LES JUIFS!

a cause de la colle qui
vous pousse la glotte -

Handwritten text in a vertical box on the left side of the page.

-26-

Gabrielle CHASNEL dite Coco CHANEL

Lettre autographe signée à Philippe Berthelot.

Une page in-8° sur papier à en-tête à son adresse du 29 Faubourg St Honoré.
Sld. [Circa 1930].

« *Le ruban n'est pas fait pour les bons commerçants
et finalement, je ne suis que cela.* »

Extraordinaire lettre de Coco Chanel refusant la Légion d'honneur qui lui est proposée.

« *Mon cher Philippe, – de tout cœur merci. Mais il faut être juste, le ruban n'est pas fait pour les bons commerçants et finalement, je ne suis que cela. Vous embrasse tous les deux bien affectueusement. Coco. Je pars ce soir pour Roquebrune.* »

Philippe Berthelot (1866.1934), éminent diplomate français, fut proche du monde artistique et littéraire. Il participa de manière fervente à la promotion des Arts et aida de nombreuses personnalités telles que Paul Claudel, Saint-John Perse, Paul Morand, Jean Cocteau, Raymond Radiguet, Coco Chanel.

À la fin du XIX^e siècle, il se lia d'amitié avec Victor Hugo (dont son père, Marcellin, était proche), Auguste Rodin, Gustave Flaubert, etc.

Coco Chanel s'installa, en 1919, dans l'Hôtel particulier de Rohan-Montbazoin situé au 29 rue du Faubourg St Honoré.

Vendu

Mon cher Philippe - de tout
Coeur merci. . . Mais
il faut être juste le
du fan n'est pas fait
pour les sous commerçants
et finalement je ne suis
que cela. — Tous
embrasse tous les deux
très affectueusement.
Cous
Je pars à soir pour
Proquetron —

Jean-Martin CHARCOT

Lettre autographe signée.

Deux pages in-12° sur papier à son adresse de l'hôtel de Varengeville.

Discrète réparation au pli verso du feuillet.

Paris, 13 février 1891.

« J'espère que l'électricité et le massage pourront encourir à la guérison. »

Le neurologue français, chef de file de l'École de la Salpêtrière, dirige une patiente malade vers un traitement mêlant soins électriques et massages.

« Mon cher Monsieur Gauthier, Voulez-vous vous intéresser à la malade que voici, et qui est soignée par M. Vigouroux [le docteur Romain Vigouroux (1831.1911)]. La malheureuse dame est pressée ; elle demeure à Lucques – j'espère que l'électricité et le massage pourront concourir à la guérison. Croyez à mes sentiments distingués. Charcot. 1891 février 13. »

Jean-Martin Charcot demeure l'un des plus illustres cliniciens français et l'initiateur de la neurologie et de la psychopathologie modernes, à l'aune de ses travaux sur l'hypnose et de ses recherches sur l'hystérie.

Enseignant d'anatomie pathologique à l'Université de Paris, de 1860 à 1893, Charcot ouvre, en 1882, une clinique neurologique, au sein de l'hôpital parisien de la Salpêtrière, accueillant des étudiants du monde entier. Le plus célèbre d'entre eux Sigmund Freud – élève entre 1885 à 1886 – témoigna combien les travaux de Charcot sur l'hystérie furent décisifs pour lui dans ses recherches psychanalytiques : *« Charcot est l'un des plus grands médecins dont la raison confine au génie, [...] personne n'a jamais eu autant d'influence sur moi »*. Ses travaux sur les origines psychologiques de la névrose seront bâtis sur la base des études sur la formation à l'hypnose de Charcot.

Élu membre de l'Académie de médecine, en 1873, ses travaux sur le système nerveux l'ont amené à établir une description très précise de la sclérose en plaques et de la sclérose latérale amyotrophique ; la tristement célèbre maladie de Charcot.

Ce sont toutefois ces travaux sur l'hystérie et l'hypnose qui révolutionnèrent la médecine du XIX^e siècle. Ces méthodes de soins, souvent décriées, firent grande place aux traitements par l'électricité (tels qu'évoqués dans la présente lettre). Dès 1875, le neurologue fit organiser à cet effet, par le médecin Romain Vigouroux, un service d'électrothérapie développant la thérapeutique par électricité statique.

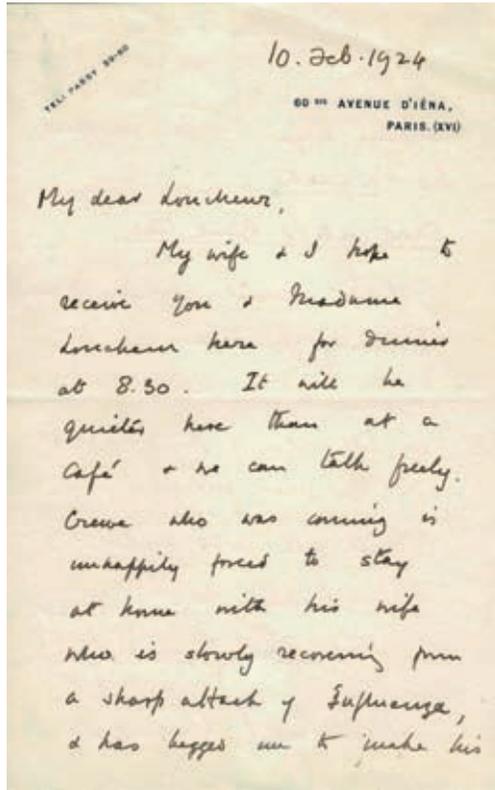
L'hôtel de Varengeville ou *hôtel de Guerchy* est l'hôtel particulier situé 217 bd Saint Germain dans 7^e arrondissement de Paris, où siège aujourd'hui la Maison de l'Amérique latine.

Jean-Martin Charcot fit l'acquisition de l'hôtel particulier auprès de la famille Gontaut-Biron, en 1884. A la mort du neurologue, ses héritiers cédèrent l'hôtel à la Banque d'Algérie. Après l'indépendance algérienne de 1962, la propriété revint à la Caisse des retraités de la Banque de France.

3.500 €

Monsieur le Marquis de Sade,
Veuillez vous en-
tretenir à la maison
que voici et qui
est signée par M. Vigoroux.
— La malheureuse dame
est partie; elle demeure
à Jacques — j'espère
que l'ideotisme et le mariage

pourrait encourir
à la guérison —
Croyez à mes sentiments
distingués
Chatelet
1891 février 13



-28-

Sir Winston CHURCHILL

Lettre autographe signée au ministre et député français Louis Loucheur.

Deux pages in-8° en anglais.

(Paris). 10 février 1924.

« *Je prévois des changements considérables
des deux côtés de la Manche dans un proche avenir.* »

Belle lettre de Churchill – alors sans mandat – invitant Loucheur à un dîner informel (il indique tout de même le dress code «*short coats black ties*») mais dont on devine les discussions diplomatiques et politiques telles que suggérées par le futur Prime Minister.

« *Mon cher Loucheur, Ma femme et moi espérons vous recevoir ainsi que Madame Loucheur ici pour le dîner à 20h30. Ce sera plus calme ici qu'au café et nous pourrons parler librement. Crewe qui devait venir est malheureusement contraint de rester à la maison avec sa femme qui se remet lentement d'une forte crise de grippe, et nous a suppliés de vous présenter ses excuses. Nous serons donc à quatre. Vestes courtes et cravates noires. J'ai bien hâte de vous revoir ; dans la mesure où je prévois des changements considérables des deux côtés de la Manche dans un proche avenir. Avec tous mes bons vœux. Croyez-moi sincèrement vôtre. Winston S. Churchill.* »

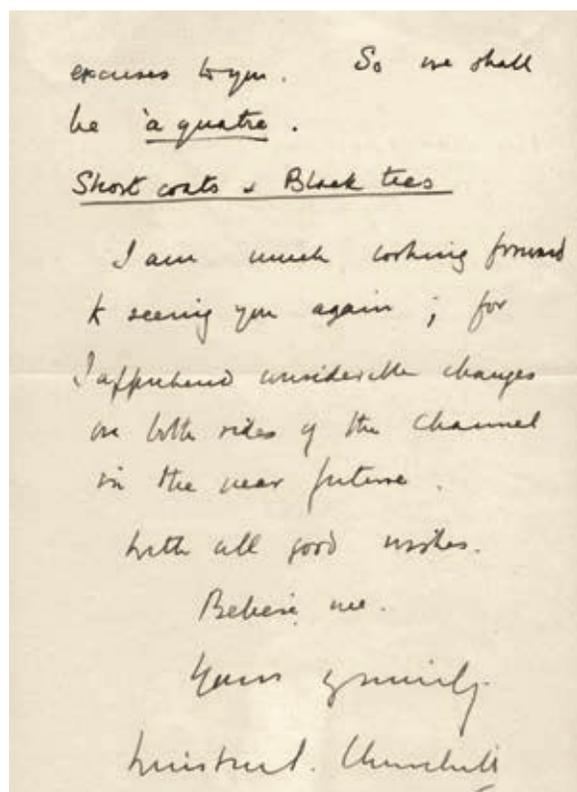
Version originale : « My dear Loucheur, My wife & I hope to receive you & Madame Loucheur here for dinner at 8.30. It will be quieter here than at café & we can talk freely. Crewe who was coming is unhappily forced to stay at home with his wife who is slowly recovering from a sharp attack of influenza, & has begged us to make his excuses to you. So we shall be à quatre. Short coats & Black ties. I am much looking forward to seeing you again; for I apprehended considerable changes on both sides of the Channel in the near future. With all good wishes. Believe me yours sincerely. Winston S. Churchill. »

L'effondrement du parti libéral et du gouvernement de Lloyd George éloigna Winston Churchill du Parlement de 1922 à 1924. Réélu comme député conservateur en octobre 1924, il devint chancelier de l'Échiquier du gouvernement de Stanley Baldwin en novembre 1924. (1924-1929).

Ancien polytechnicien et ingénieur, **Louis Loucheur** (1872-1931) fut député et secrétaire d'État puis ministre en charge des questions d'armement, entre 1916 et 1918, puis ministre de la Reconstitution industrielle, jusqu'en 1920. Il fut le principal conseiller économique de Clemenceau à la conférence de Paris en janvier 1919, pour la négociation du traité de Versailles, et intervint directement dans les discussions avec David Lloyd George. Il occupa par la suite plusieurs fonctions ministérielles, en parallèle de sa carrière de député du Nord : Ministre des Régions libérées (16 janvier 1921 au 15 janvier 1922), Ministre du Commerce, de l'Industrie, des Postes et Télégraphes au printemps 1924, Ministre des Finances (du 28 novembre 1925 au 9 mars 1926), de nouveau Ministre du Commerce et de l'Industrie (du 19 juillet au 23 juillet 1926, Ministre du Travail et de la Prévoyance Sociale (du 1er juin 1928 à février 1930, et Ministre de l'Économie nationale (du 13 décembre 1930 au 27 janvier 1931). Très impliqué dans les questions

de logements sociaux d'après-guerre et de la résolution de conflits dans le monde du travail, il était par ailleurs amateur d'art et collectionneur (proche de Thadée Natanson, le co-fondateur de La Revue Blanche) et très engagé au niveau européen dans la droite ligne d'Aristide Briand (il est l'un des plus actifs promoteurs des idées et projets de construction économique européenne des années 1920).

Robert Offley Ashburton Crewe-Milnes, **Lord Crewe** (1858-1945), mentionné dans cette lettre, était alors ambassadeur de la couronne britannique en France (1922-1928). Il avait épousé en grande pompe la jeune Lady Margaret Primrose en 1899.



excuses to you. So we shall
be à quatre.
Short coats & Black ties
I am much looking forward
to seeing you again; for
I apprehended considerable changes
on both sides of the Channel
in the near future.
With all good wishes.
Believe me
Yours sincerely
Winston S. Churchill

7.500 €

-29-

Sir Winston CHURCHILL

Lettre autographe signée à la Comtesse Greffulhe.

Une page in-8° sur papier frappé à l'en-tête de la Chancellerie de l'Échiquier britannique.
Londres. 30 décembre 1926.

“There is absolutely nothing to be done for him.”

Churchill, chancelier de l'Échiquier, commente la situation de son ancien camarade de classe Murland Evans, et souhaite revoir la comtesse, inspiratrice de la duchesse de Guermantes, à Paris.

« Dear Madame Greffulhe, Thank you so much for writing to me for poor Murland Evans. I heard from him the other day when I was in Paris, and once more went carefully into his case, but found that as you say there is absolutely nothing to be done for him. It would be a great pleasure to both of us to see you in Paris some day when we are all there at the same time. Yours very sincerely. Winston Churchill. »

Version française : « Chère Madame Greffulhe, je vous remercie infiniment de m'avoir écrit pour le pauvre Murland Evans. J'ai entendu parler de lui l'autre jour quand j'étais à Paris, et une fois de plus j'ai examiné attentivement son cas, mais j'ai constaté que, comme vous le dites, il n'y a absolument rien à faire pour lui. Ce serait un grand plaisir pour nous deux de vous voir à Paris un jour où nous y serons tous en même temps. Cordialement. Winston Churchill. »

Il est à la fois déroutant et fascinant d'imaginer Churchill dans l'univers proustien : un des modèles de la duchesse de Guermantes, cousine de Robert de Montesquiou, la comtesse Greffulhe était une des personnalités en vue du faubourg Saint-Germain.

3.500 €



Dec 30. 1926

TREASURY CHAMBERS,
WHITEHALL, S.W.

Dear Madame Jefferies,

Thank you so much for writing
to me about poor Merlaud Evans.
I heard from him the other day
when I was in Paris, and once more
went carefully into his case, but
found that as you say there is
absolutely nothing to be done for
him.

It would be a great pleasure to
both of us to see you in Paris some
day when we are all there at the
same time.

Yours very truly
Wm. Aub. Churchill

-30-

Sir Winston CHURCHILL

Lettre signée, avec apostilles autographes, à la Comtesse Greffulhe.

Un page in-4°, en anglais, sur papier à l'en-tête de sa demeure de Chartwell.
Chartwell. 27 mai 1947. Trou de classeur en coin supérieur gauche.

Après les années de guerre, Churchill, retiré en son manoir de Chartwell, décline l'invitation aux accents proustiens de la Comtesse Greffulhe à venir découvrir les lieux parisiens où séjourna sa mère.

"Dear Countess Greffulhe, Your letter reached me only a few days ago. I am indeed honoured that you should have invited me to visit your house where my mother stayed in Paris. You will I am sure understand, however, that the short time which I am able to spare for occasional visits to Paris is not, unfortunately, at my disposal. I regret therefore that I am unable to accept your hospitality. Nevertheless, I appreciate your kindness in asking me. Yours sincerely. W. S. Churchill."

Version française : « Chère Comtesse Greffulhe, Votre Lettre m'est parvenue il y a quelques jours seulement. Je suis vraiment honoré que vous m'ayez invité à visiter votre maison où ma mère a séjourné à Paris. Vous comprendrez cependant, j'en suis sûr, que le peu de temps dont je dispose pour des visites occasionnelles à Paris n'est malheureusement pas à ma disposition. Je regrette donc de ne pouvoir accepter votre hospitalité. Néanmoins, j'apprécie votre gentillesse de me demander. A vous sincèrement. W. S. Churchill. »

2.500 €

WESTERHAM 95.

CHARTWELL.
WESTERHAM.
KENT.

27 May, 1947.

Dear Countess Greffulhe,

Your letter reached me only a few days ago.
I am indeed honoured that you should have invited me to
visit your house where my mother stayed in Paris. You
will I am sure understand, however, that the short time
which I am able to spare for occasional visits to Paris
is not, unfortunately, at my disposal. I regret
therefore that I am unable to accept your hospitality.
Nevertheless, I appreciate your kindness in asking me.

Yours truly
M. Churchill

Madame La Comtesse Greffulhe.

-31-

Emil CIORAN

Manuscrit autographe.

Une page grand in-4° biffée au stylo rouge. SIn d.

Cioran se remémore le souvenir de deux amis d'enfance et les compare avec cynisme à Napoléon Bonaparte.

L'image de deux camarades de lycée me revient à l'esprit. Tous deux d'extraction paysanne extrêmement pauvre. Ce qui me fait penser à eux, c'est une chose inexplicable qui m'avait frappé déjà à l'école : ils savaient tout sans jamais travailler. Bons dans Excellents dans tous les domaines, ils comprenaient d'emblée n'importe quel détail des séances et se rappelaient tous les détails que les professeurs pouvaient débiter. Tout ce qui pouvait être su, ils le savaient. Je ne crois pas qu'une seule fois ils aient eu besoin de faire un effort pour comprendre. Ils comprenaient tout simplement, comme s'il ne s'agissait que d'évidence et de lieux communs. Même en mathématiques géométrie on aurait dit qu'ils se souvenaient de tout ce qu'ils apprenaient, mais, dans leur cas, le mot apprendre est dépourvu de sens, car justement ils n'apprenaient pas. En quoi ils ressemblaient à Napoléon, qui, ayant livré soixante batailles, affirmait à Sainte-Hélène, qu'à la dernière il n'en savait pas plus qu'à la première sur l'art de la guerre. Mes camarades aussi portaient en eux ce savoir inné, avec cette différence que l'un est devenu juge et l'autre quelque chose de moins brillant encore.

1.400 €

Emil CIORAN

Manuscrit autographe.

Une page ½ grand in-4°. SInd.

« *Tout a non pas un sens mais un simulacre de sens.* »

Manuscrit de premier jet du philosophe roumain développant le concept de l'homme détrompé qu'il reprendra dans *De l'inconvénient d'être né*.

A la radio allemande, le curé disait ce matin Im leben alles hat einen sinn : dans la vie tout a un sens. Mais on peut tout aussi bien [penser] que tout n'en a pas. De près, tout en effet paraît investi d'une certaine signification ; de loin, cette signification s'évapore – de loin dans l'espace et dans le temps. C'est pour cela que tout évènement passé nous semble nécessaire, parce qu'il est survenu, et gratuit, car nous n'en percevons plus l'urgence. Il aurait pu tout aussi bien ne pas surgir. La nécessité qui le fit naître nous apparaissant, avec la distance, comme arbitraire et même illusoire.

Du point de vue de la connaissance supérieure – tout a non pas un sens mais un simulacre de sens, car l'ignorance c'est attribuer à quoi que ce soit une signification intrinsèque. Et on peut vivre, quand même, avec ces simulacres. Mais l'homme totalement libéré serait celui qui pourrait s'en passer, qui réussirait à vivre tout en sachant que tout manque de sens niant qu'un sens soit immanent à quoi que ce soit. On entrevoit la possibilité d'une telle existence, qu'est, jusqu'à un certain point, celle de tout esprit détrompé. Mais il y a une intervalle entre le détrompé, et le libéré : le premier est le produit d'un désabusement, le second d'un approfondissement spirituel. Les deux sont supérieurs aux choses mais ils se trouvent à des niveaux spirituels différents : ils ne gravissent pas les mêmes degrés et ne vivent pas les mêmes altitudes. Le délivré est le remords du détrompé, qui se reprochera toujours d'avoir opté pour le facile.

Le détrompé est celui qui a tout compris. Sans en tirer les conséquences spirituelles. Le délivré est celui qui, ayant également tout compris, est allé jusqu'au bout de cette révélation qui vide le temps de son contenu illusoire. Le détrompé est, si on veut, un Bouddha dilettante, esthète. Un Bouddha qui trouverait un certain plaisir à se rabaisser, à se calomnier ; un Bouddha resté dans le monde, un illuminé hantant les carrefours. »

1.900 €

à la Redouallande, le cerf d'or et le poutre (24 août)

— In le bon aller lant de la terre =

Dans la vie tout a un vers, et pour on
fait tout aussi bien que tout en marche, on a vu.
De plus tout un effet paraît être d'une certaine signification
de l'an, cette signification s'irapoe - de l'an dans le l'apout
le temps; - (C'est pour cela que tout s'irapout pasé, mais
pas semble nécessaire, l'apout est survenue, et p'atout, car
tout s'irapout pour s'irapout pas l'apout; il paraît
tout aussi bien que pas s'irapout, car la finité qui le fit paraître, pas
apparaissent, sur la distance, comme ~~l'apout~~ arbitraire et pure
illusoire.

Du point de vue de la connaissance "supérieure" -

tout a ~~un~~ un par un vers pour un si peu de
de sens; car "l'apout" c'est attribué à qui
que ce soit une signification intermédiaire.

Et on peut vivre, grand même avec ces simu-
lacs. Mais l'homme totalment libéré serait
celui qui pourrait s'en passer, qui ~~s'irapout~~
naissant à vivre tout en sachant que tout ~~apout~~
de sens pour le sens pour un si soit im-
mense et à qui que ce soit. ~~pas~~ On
entend la possibilité d'une telle existence, et qui est,
jusqu'à un certain point, celle de tout apout finité.

Car il y a une grande ~~est~~ et intervenue
entre le déterminé et le libéré: le premier est
~~à l'apout~~, le second un produit de l'apout
le second ~~de~~ d'un apout spirituel. Les
deux se sont ~~apout~~ ont supérieurs aux
choses: ~~pas~~ mais ~~l'apout~~ il se trouvent à des

Camille CLAUDEL

Carte de visite autographe à Gustave Geffroy.

Deux pages in-32°. SInd.

Sur une carte gravée à son nom *Mlle Camille Claudel*.

Document inédit à la Correspondance C. Claudel publiée par Reine Marie Paris.

Émouvante carte de Camille, seule, fragile, et en quête de protection.

« Mlle Camille Claudel *très reconnaissante de voir que M. Geffroy ne l'oublie pas et lui conserve sa protection dont elle a tant besoin.* »

Gustave Geffroy (1855.1926), journaliste et critique d'art, proche de Rodin, comprit d'emblée le potentiel artistique de Camille Claudel et défendit ardemment son œuvre.

Ne cessant de promouvoir dans ses articles la « belle œuvre savante » de Camille Claudel, Geffroy prit, en 1888, fait et cause pour *Çacountala* exposée au Salon des artistes français, et fut un immense défenseur de l'œuvre lors de la polémique engagée autour de ce groupe, à Châteauroux en 1895.

En véritable protecteur, doué d'une fidèle bienveillance, c'est ce même Geffroy qui après avoir aidé Camille à vendre son buste de Rodin, lui présente Eugène Blot qui exposera onze de ses œuvres dans sa galerie.

Par les profonds troubles que connut Camille Claudel à partir de 1905, nous savons à quel point l'appui d'un critique-ami aussi influent que Gustave Geffroy fut indispensable.

9.500 €

M^{lle} Camille Claudel
très reconnaissante
de voir que m^r Geffroy
ne l'oublie pas et

lui conserve sa
protection dont
elle a tant besoin.

Camille CLAUDEL

Lettre autographe signée à Gustave Geffroy.

Deux pages in-8° sur papier vert d'eau. Enveloppe autographe.
[Paris. Mars ou avril 1905, selon le cachet postal.]

« *Je préfère que vous ne lui montriez pas ma Valse.* »

Superbe lettre de Camille Claudel évoquant trois de ses chefs-d'œuvre, *La Valse*, *La Pensée* et *La Fortune*.

« *Mon cher Geffroy, Je viens de voir Blot, nous avons conclu un petit marché. Il ira vous voir demain matin jeudi : je préfère que vous ne lui montriez pas ma Valse ; il la voudrait et je n'ai plus le droit de la vendre à l'édition l'ayant déjà cédée il y a longtemps à Siot-Decauville. Je vous prie donc de ne pas la lui faire voir (à moins que vous ne lui en ayez déjà parlé). Il m'a acheté la Fortune et la Pensée. J'avais peur que ma dernière lettre ne vous soit pas parvenue. J'espère vous voir un jeudi ou un dimanche après-midi. Sincères amitiés. C. Claudel. Je trouve votre livre de plus en plus beau, votre homme est un poète et non un politique [L'Enfermé, biographie d'Auguste Blanqui par Geffroy].*

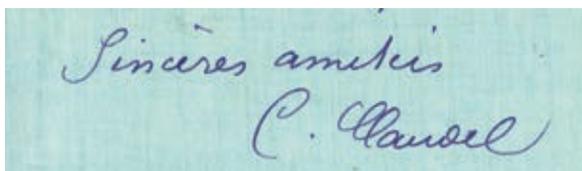
Gustave Geffroy (1855.1926), journaliste et critique d'art, proche de Rodin, comprit d'emblée le potentiel artistique de Camille Claudel et défendit ardemment son travail. Ne cessant de promouvoir dans ses articles la « belle œuvre savante » de Claudel, Geffroy prit, en 1888, fait et cause pour *Çacountala* exposée au Salon des artistes français, et fut un immense défenseur de l'œuvre lors de la polémique engagée autour de ce groupe, à Châteauroux, en 1895.

En véritable protecteur, doué d'une indéfectible bienveillance, c'est ce même Geffroy qui après avoir aidé Camille à vendre son buste de Rodin, lui présenta Eugène Blot qui exposera onze de ses œuvres dans sa galerie.

Camille offrit à Geffroy un exemplaire de *La Valse*, le 26 février 1905.

Bibliographie : *Camille Claudel – Lettres et correspondants* (R.M. Paris / P. Cressent – Éditions Culture Economica), pages 305 et 306.

25.000 €



Sincères amitiés
C. Claudel

Mon cher geffroy
Je viens de voir Blot,
nous avons conclu un petit
marché.
Il ira vous voir demain matin
jeudi : je préfère que vous ne
lui montriez pas ma False :
il la voudrait et je n'ai plus
le droit de la vendre à l'édition
l'as ont déjà vidé il y a longtemps
à Siot Decausille

Georges CLEMENCEAU

Manuscrit autographe – *Contre la Justice.*

Onze pages in-4°. Quelques annotations de typographe au crayon bleu.
SInd [Paris. 1899].

*« Comme un grand éclair dans la nuit,
l'histoire de l'affaire Dreyfus bientôt illuminera l'horizon. »*

Important manuscrit, en premier jet, de Clemenceau, immense artisan de la lutte pour la vérité face à l'injustice de la condamnation d'Alfred Dreyfus.

Ce texte – comportant de nombreuses variantes – constitue la préface de l'ouvrage *Contre la Justice* publié chez Stock en 1900, et réunissant les articles écrits et publiés par Clemenceau dans *l'Aurore* entre le 12 décembre 1898 et le 31 mars 1899.

« Préface – Ceci est la troisième série de mes articles quotidiens dans la longue campagne pour le sauvetage de l'innocence. Le titre dit tout. Le lecteur assistera au plein développement des passions ennemies de la conscience humaine. Il verra peuple et gouvernement au point vif de l'effort contre la justice et la loi. J'ose dire que le scandale n'a pas été dépassé et le sera pas.

On a trouvé des juges pour acquitter un traître. On a trouvé des juges pour condamner un innocent. On a trouvé des hommes, dans un intérêt de secte et de classe pour glorifier le faux, le mensonge et la forfaiture. On a trouvé des troupeaux de brutes pour applaudir, et pour dire, et pour croire que le faux, le mensonge et la forfaiture, c'était l'essence même de la patrie.

Les animosités de classe, les haines religieuses, nous ont déjà donné les pires spectacles de l'histoire. Versées dans l'âme humaine, les croyances de charité, les prédications de pitié ont débordé « du vase d'élection » en tortures, en supplices, en massacres de barbarie. Pour « justifier » le meurtre, pour excuser la débauche de sang, il faut bien mentir aux hommes et d'abord se mentir à soi-même. Le fond de l'affaire Dreyfus est la plus vieille histoire (...)

.../...

Préface de l'ouvrage
Contre la Justice. Épreuve
2. 10. 10. qui a été même toujours
à une épreuve de la
Sable.

Préface

Perrault

1

Ceci est la troisième série de mes articles quotidiens
dans la longue campagne pour le sauvetage de l'innocence.⁽¹⁾
Le titre du tout. Le lecteur assistera au plein
développement des ~~passions ennemies~~ ^{passions ennemies} de la
conscience humaine. Il verra peuple et gouvernement
au point vif de l'effort contre la justice et la loi.
J'ose dire que le scandale ^{m'a} ~~est~~ ^{été} par degrés et un le
sera pas. On a trouvé des jurés pour acquiescer
un fait. On a trouvé des jurés pour condamner
un innocent. On a trouvé des hommes des un
intérêt de secte et de classe pour glorifier le
faux, le mensonge et la falsification. On a trouvé des
troupeaux de brutes pour applaudir, et pour dire
et pour vivre que le faux, le mensonge et la
falsification c'est la présence même de la

Il m'est impossible toutefois d'ignorer le présent, et le présent montre, dans la folie furieuse d'une partie du populaire, dans l'indifférence noire des masses souveraines, en dépit des protestations de quelques-uns, les délégués du peuple et le gouvernement de leur choix accomplissant, sous l'étiquette de la République Française, le crime, interdit par toutes les Constitutions monarchiques de l'Europe, de changer les juges d'un accusé pour obtenir une condamnation. Je dis que c'est là l'acte de scélératesse par excellence. (...) Maintenant cela s'est vu, cela s'est fait avec le concours des passions et de l'indifférence du peuple souverain, prêt à réélire demain les mandataires qui l'ont déshonoré par cette infamie.

Le gouvernement qui a demandé cet acte, les législateurs, conscients du crime, qui l'ont accompli, laisseront au front de leur République une flétrissure ineffaçable. (...) Il n'y a plus de moyen de le nier désormais, c'est avec la complicité du peuple lui-même que le mal est parmi nous. L'affaire Dreyfus en témoigne clairement. Qu'est-ce que l'affaire Dreyfus ? Un cri de douleur dans l'universelle tuerie. Une goutte de sang dans l'océan d'iniquité. (...)

Il a besoin de la reculée du temps. Il l'aura bientôt pour l'affaire Dreyfus, avant même que justice soit rendue. (...) Comme un grand éclair dans la nuit, l'histoire de l'affaire Dreyfus bientôt illuminera l'horizon. On verra, on comprendra, on saura qu'une patrie sans justice est un enclos à bestiaux de boucherie. On se dira : faisons une patrie meilleure, une patrie d'humanité. Pour racheter le passé, enlevons un peu du mal présent, préparons un peu de bien à l'avenir. On le dira, on le fera et ce jour-là, morts ou vivants, les Dreyfusards auront leur récompense. »

Transcription complète du manuscrit sur simple demande.

15.000 €

11

certement de sa contenance le peuple
accomplit sans hâte l'évolution fatale de
l'histoire. Sachez qu'hier il a conquis une pau-
vresse que l'écrit. apprenay que demain
il conquerra une science qui n'est qu'hier. Aidez-le,
car il souffre de tout secours lui-même. ~~à~~ ^à ~~beaucoup~~
Comme un grand éclair du ciel, ^à
l'histoire de l'homme ~~du~~ ^{est} ~~l'histoire~~ ^{l'histoire}
l'histoire. On verra, on comprendra, on saura
~~connaître~~ qu'un patrie, pas patrie est un esclaves
à l'histoire de l'histoire. On verra: Faisons
une patrie meilleure, une patrie d'humanité. Par
notre le parti, élevons un peu du mal présent,
préparons un peu de bien pour l'avenir. On le dira,
à la fois, et à peu près, mais au vivant,
à, "O my friend"
nos amis ~~de~~ l'écrivain.



-36-

Jean COCTEAU

Dessin original signé.

Une page in-4° contrecollée sur carton fort (20,50 x 27 cm).

Infime tâche en marge inférieure gauche.

Slnd [probablement 1948].

Très beau dessin de Cocteau – couvrant les deux tiers de la page – réalisé aux crayons gras de couleur pour l'illustration de son œuvre *Les Parents terribles*.

Dans le tiers inférieur du document, Cocteau ajoute ces quelques lignes au stylo bleu :

« Cher Monsieur Georges, Vous me demandez une photographie – et je n'en ai pas de bonne sous la main. J'ai pensé que cette esquisse pour une couverture vous ferait plaisir. Mille vœux de Jean Cocteau. »

Les Parents Terribles est une pièce de théâtre de Cocteau créée en novembre 1938 au Théâtre des Ambassadeurs. Rapidement interdite de représentation, la pièce est reprise au théâtre des Bouffes Parisiens avant d'être à nouveau suspendue, en octobre 1941 sur pressions de la presse collaborationniste. Afin de sauvegarder la mémoire de son œuvre, Cocteau en réalise un film en 1948.

L'authenticité de cette œuvre a été confirmée par Madame Annie Guédras.

3.500 €



Les
parents
Touilloux

~
Jean Cocteau

Cher monsieur Jeays
vous me demandez un phototypage - et j'en ai un
fait à bonne son et mair.
J'ai peur que cette esquise pour un couverture
vous fait plaisir. Mille bises
de Jean Cocteau

Jean COCTEAU

Lettre autographe signée à Hélène Berthelot.

Une page in-4° sur papier ligné. Trace de cachet.
Paris [1931].

« *La pauvre Mireille ? Que faire ?* »

Cocteau, désespéré de la descente aux enfers de Mireille Havet, sollicite l'aide de ses proches : Misia Sert, Louis Moyses, Hélène et Philippe Berthelot, ainsi que Coco Chanel.

« *Ma très chère Hélène, Oui ce triomphe auprès du public anonyme m'a beaucoup ému et me console de l'infamie des journalistes (qu'on me raconte car je ne les lis pas).*

La pauvre Mireille [Havet] ? Que faire ? J'ai supplié Misia [Sert] d'aller rue R[aynouard] J'ai envoyé mon docteur qui la soigne à ma charge. Mais je suis pauvre et il la condamne à moins qu'elle se porte d'urgence dans une maison de santé. (l'h[opital] la sauverait, car je sais qu'elle nous cache des choses dont la suppression amènerait la mort).

C'est atroce. Moyses [Louis Moyses, fondateur du cabaret Le Bœuf sur le toit] me donne une Ford. Je veux bien la vendre – mais suffirait-elle à couvrir les faits pendant 6 ou 7 mois à 200 frs par jour, j'en doute. Hier il n'y avait avant pas de quoi acheter des mandarines. Ne pourrait-on attendre une personne riche ? Coco [Chanel] est à St. Moritz, on l'a grattée jusqu'à l'os. Que pense Philippe ? Je vous aime. Jean ».

Destin tragique s'il en fut, Mireille Havet (1898.1932) enchantait les lettres parisiennes du début du siècle dernier. Surnommée la « Petite poyétesse » par Apollinaire, remarquée par Georges Izambard – le professeur de lettres de Rimbaud – elle fréquenta le tout-Paris-littéraire des années 20.

Esprit libre, homosexuelle revendiquée, passionnée, noctambule, Mireille Havet ne résista point aux tentations des paradis artificiels et sombra, irrémédiablement, au gré de ses dépendances, malgré le soutien sans faille de Jean Cocteau et du couple Berthelot.

Frappée par la tuberculose dès 1929, marginalisée, anéantie par les drogues et la maladie, elle s'éteignit au sanatorium de Montana, en Suisse, en mars 1932.

Tombée dans l'oubli, la figure poétique de Mireille Havet ressuscite en 1995 grâce à la redécouverte du manuscrit de son journal intime (1913-1929) par Dominique Tiry, petite-fille de Ludmila Stavitzky, l'exécutrice testamentaire de Mireille Havet.

Les milliers de pages dudit journal sont publiées, dès 2003, aux Éditions Claire Paulhan, permettant aux lecteurs de découvrir, près de cent ans plus tard, le destin tragique de cette poétesse prodige.

1.400 €

Sidonie Gabrielle Colette, dite COLETTE

Lettre autographe signée à Hélène Berthelot.

Deux pages in-8° sur papier à motifs brodés. SlnD [Janvier 1932].

Charmant collage d'un petit papillon en tête.

« *Le directeur de Gringoire vient d'interrompre mon feuilleton...* »

Colette commente avec détachement l'interruption arbitraire de la publication de son ouvrage *Le pur et l'impur*.

« Chère Hélène, bonne année à vous deux. Comme ce papier est joli ! Vous savez qu'on n'en trouve même plus à la foire aux Santons ? La chatte dit un nouveau mot : « meringue » qu'elle prononce « mering ! ». Versez ce précieux document dans l'oreille de Philippe et demandez-lui ce qu'il faut en penser. Le directeur de Gringoire vient d'interrompre mon feuilleton au milieu d'une phrase parce que, dit-il, son « grand public est déçu. » Il avait encore cinq feuilletons avant la fin. Comme je sais que vous n'êtes pas insensibles à l'humour, je vous le raconte, et vous embrasse tendrement tous les deux. Votre Colette. »

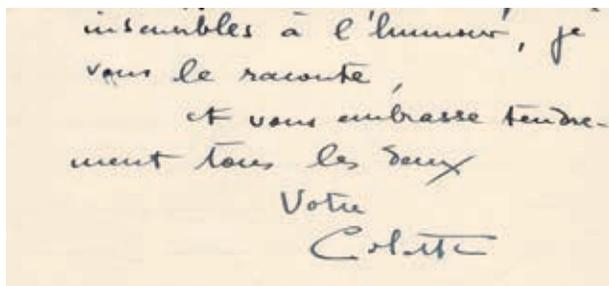
Le pur et l'impur fut initialement publié, en feuilleton, dans l'hebdomadaire Gringoire du 4 décembre 1931 au 1er janvier 1932, date à laquelle la publication fut suspendue (objet de la présente lettre) sous la pression des lecteurs scandalisés par le caractère immoral de l'œuvre.

Colette voulut apporter, avec cet essai, une réflexion libre sur les plaisirs amoureux, la jalousie, l'homosexualité, la jouissance et les nuances de désir entre hommes et femmes. Iconoclaste et avant-gardiste, l'écrivain ne manqua point de dérouter les lecteurs de Gringoire.

L'ouvrage fut dès lors publié en volume sous le titre *Ces Plaisirs*, aux Éditions Ferenczi en 1932. Le titre définitivement retenu *Le pur et l'impur* est celui d'une version augmentée, parue aux Armes de France en 1941.

Colette, régulièrement sévère envers son œuvre, vouait à cet ouvrage une profonde estime : « On s'apercevra peut-être un jour que c'est là mon meilleur livre. »

1.400 €



insensibles à l'humour', je
vous le raconte,
et vous embrasse tendre-
ment tous les deux
Votre
Colette



Chère Hélène, bonne
annéé à vous deux. Comme
ce papier est joli! Vous
savez qui on n'en trouve
même plus à la foire
aux Sauteurs?

La chatte dit un
nouveau mot: "Meringue!"
qu'elle prononce "me-raing!"
Versez ce précieux document
dans l'oreille de Philippe
et demandez-lui ce qu'il

Sidonie Gabrielle Colette, dite COLETTE

Lettre autographe signée à Hélène et Philippe Berthelot.

Huit pages manuscrites rédigées sur deux papiers aux formats et en-tête différents.

Deux feuillets in-4° à en-tête de son magasin parisien *Colette*.

Un bi-feuillet in-8° à en-tête de l'Hôtel Claridge.

Slnd [Paris. Juin ou juillet 1932].

« ... je ne sais pas aimer peu ... »

Délicieuse et tendre lettre de Colette évoquant successivement la santé du Seigneur Chat (le surnom qu'elle donna à Philippe Berthelot), l'ouverture de son magasin de beauté à Paris, son ex-mari Henri de Jouvenel, sa fille Colette-Renée, ses cultures de fraises-framboises, et son amour des chats.

« Chère et parfaite Hélène, j'avais tellement envie de vous écrire ! Mais j'avais peur d'écrire mal à propos – je craignais de troubler le repos de Philippe. Tout me rend contente dans votre lettre : vous avez pensé à moi et Philippe va mieux ! Je vous écris sur mon papier commercial pour que vous preniez – enfin ! – quelque considération pour moi, et pour faire rire Philippe.

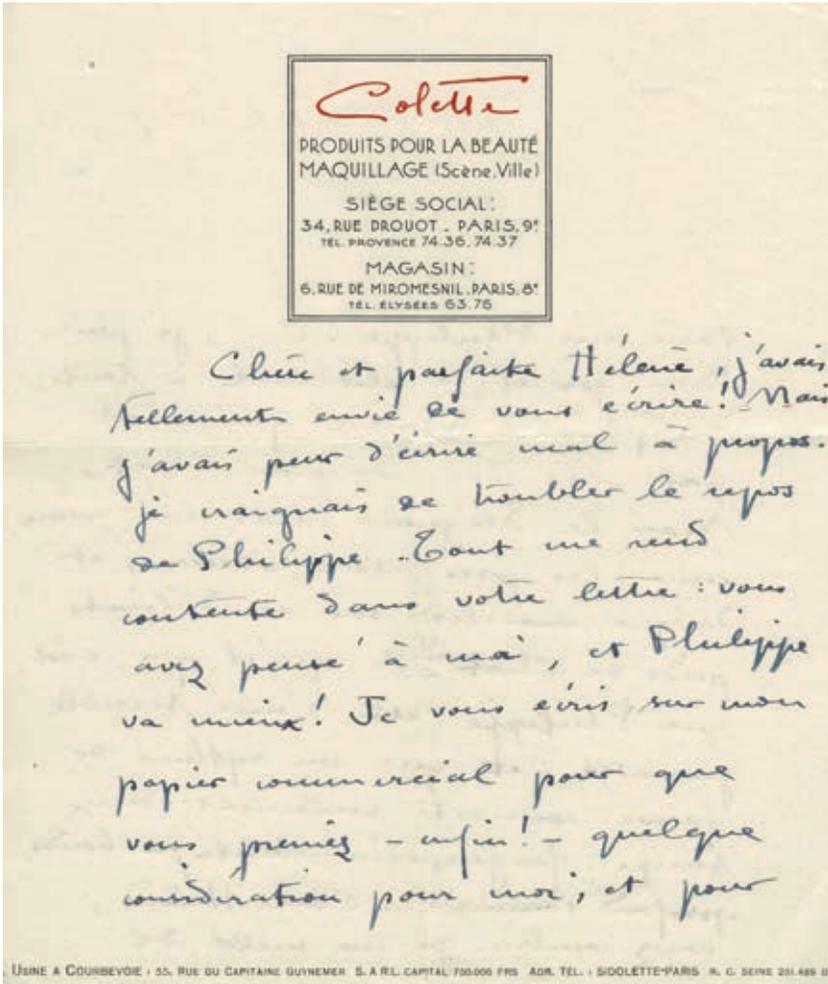
Oui, je pense bien qu'il se plie mal à toute discipline d'hygiène qui n'est pas celle du « Seigneur Chat ». Mais le Seigneur Chat lui-même aime les prés, leur odeur, et daigne marcher sur ses délicats pieds de chat. Ce qu'il y a, c'est que Philippe est d'une terrible jeunesse, et que son rythme de fauve connaît seulement deux temps : fougue, – immobilité ; – bonds, profond sommeil ... Chère Hélène, voyez combien je me mêle de commenter votre Philippe ! C'est que je ne sais pas aimer peu, et je me demande, – et je vous demande, – si vous viendrez aux Aigues à la fin de l'été ?

Il fait chaud, il fait Paris. Oui, le magasin marche gentiment. J'ai la sagesse de me passionner pour chaque visage que je farde. Mon succès c'est le maquillage discret pour la ville. En trois semaines, j'ai déjà des abonnées, figurez-vous, des abonnées reconnaissantes. Et la province et l'étranger s'éveillent ...

On m'apporte pendant que je vous écris, le courrier. J'ouvre une lettre d'un inconnu qui s'appelle Jelinek. Il se réjouit de savoir que j'ouvre une entreprise de beauté, et il me rappelle que je l'ai connu « chez les Osuski, puis à Prague, au château ». Il s'agit de notre amie Claire, bien entendu. Mais si Jouvenel se marie encore quatre ou cinq fois, il nous faudra, à nous toutes ses ex-femmes, un insigne très apparent et un numéro brodé dans le dos, un petit genre « bague » stylisé.

Ma charmante fille est dans le Limousin, et elle m'écrit des lettres où je retrouve le tour d'esprit de son père, – un compliment que je fais à ma fille. Mon Dieu, que je vous écris facilement, et pour ne rien dire, comme si je vous écrivais tous les jours ! Je ne m'en excuse pas. Tout est facile avec les êtres qu'on aime vraiment.

Quand pensez-vous que la santé de Philippe vous donne, à tous deux, la liberté ? Comment les chats supportent-ils votre absence ? La petite créature grise, qui supporte si mal la mienne, est sur mon bureau où elle est bien, où je suis mal. Car elle empiète sur mon papier à travail et à lettres. Il fait orageux et par la fenêtre entre l'odeur des fraises en pots qui mûrissent sur le balcon. C'est une vieille espèce de fraises-framboises, musquées, que je multiplie avec peine et succès. Dans un coin à La Bretèche, j'en ai déjà quatorze pots ...



Chère Hélène, cher Philippe, cette lettre est vide et tendre comme je suis moi-même ce soir, ne m'en veuillez pas. Ne tenez compte tous deux que de la tendresse, qui est grande, ancienne, et pourtant toute fraîche. Je vous embrasse tous deux de tout mon cœur. Votre Colette. »

Particulièrement sensible au domaine des parfums et de la beauté, Colette a régulièrement écrit sur la sensualité des odeurs et sur l'esthétisme des couleurs.

Grâce à l'appui financier de la Princesse de Polignac, elle put concrétiser le projet qui lui tenait à cœur : ouvrir un institut de beauté. L'inauguration eut lieu le 1^{er} juin 1932, au 6 rue de Miromesnil, à Paris. Maquillant elle-même ses clientes, Colette, enthousiaste, proposait en outre ses propres cosmétiques et parfums : « Je n'ai jamais donné autant d'estime à la femme, autant d'admiration que depuis que je la vois de tout près, depuis que je tiens, renversé sous le rayon bleu métallique, son visage sans secret, riche d'expression, varié sous ses rides agiles, ou nouveau et rafraîchi d'avoir quitté un moment sa couleur étrangère. » (*Maquillages* dans *Les Vrilles de la Vigne*). L'aventure commerciale fut malheureusement un échec.

1.800 €

Auguste COMTE

Lettre autographe signée à M. Le Bas, conservateur de la bibliothèque de la Sorbonne.

Une pages in-16°. [Paris] Mercredi 9 Aristote 62.
(9 mars 1850, 62^e année de la Révolution, selon son calendrier positiviste).

« Je vous remercie de l'aimable approbation que vous voulez bien accorder
au calendrier Positiviste. »

Rare lettre du père du Positivisme partageant son enthousiasme pour ses œuvres à paraître et le lancement de son calendrier positiviste.

« Monsieur, En vous remerciant de l'avis que vous voulez bien me donner, je m'empresse d'envoyer, pour la bibliothèque que vous dirigez, les deux autres exemplaires que j'avais offerts de mon Discours sur l'ensemble du positivisme.

Ce discours n'est que le préambule général d'un grand ouvrage en quatre volumes, qui seront publiés, successivement, sous le titre de Système de politique positive, ou Traité de sociologie, instituant la Religion de l'Humanité. Quand paraîtra le premier volume, que je viens d'achever, je serai heureux de l'offrir à une bibliothèque aussi bien présidée

Je vous remercie de l'aimable approbation que vous voulez bien accorder au calendrier Positiviste. Un suffrage aussi compétent est de meilleure augure pour le prochain succès de cette introduction systématique à la religion finale. Salut et fraternité. Auguste Comte. »

Disciple et secrétaire particulier du comte de Saint-Simon, de 1817 à 1824, Comte découvre la politique et la science sociale. Il écrit à partir de 1822 ses premières œuvres, où apparaissent déjà les grands thèmes de sa philosophie.

En 1826, après une crise mentale pendant laquelle il tente de se suicider, il élabore la première synthèse de sa pensée dans le *Cours de philosophie positive*, publié de 1830 à 1842.

La seconde période, riche en productions théoriques, s'étend de 1847 à 1857 et débute par une grande crise sentimentale qui influe sur le développement de sa pensée dans la dernière partie de sa vie : l'amour pour une jeune femme malade rencontrée en 1844 et décédée en 1846, Clotilde de Vaux.

Comte ressent dès lors le besoin d'une religion garante de l'organisation sociale pour rallier les volontés individuelles et substituer le règne de l'humanité à celui de Dieu. Provoquant l'incompréhension de ses disciples, il crée alors « la religion de l'Humanité » – nouvelle religion sans Dieu – qui voue un culte aux grands hommes, *l'ensemble des êtres passés, futurs et présents qui concourent librement à perfectionner l'ordre universel*, et dont il se proclame le grand prêtre.

En 1849 Auguste Comte crée un calendrier positiviste (dont il est question dans la présente lettre) destiné à accompagner la religion positiviste comme instrument « d'art de la Mémoire », et de remplacement des saints catholiques du calendrier traditionnel par de grandes figures de l'Humanité.

à M. de Bas, conservateur de la bibliothèque de la Sorbonne

Monsieurs,

en vous remerciant de l'avis que vous voulez bien me donner, je
m'empresse d'envoyer, pour la bibliothèque que vous dirigez, le deux
autres exemplaires que j'avais offerts de mon Discours sur l'ensemble
du positivisme. Ce Discours n'est que la préambule
général d'un grand ouvrage en quatre volumes, qui sera
publié successivement, sous le titre de Système de politique
positive, ou traité de sociologie, instituant la Religion
de l'Humanité. Quand paraîtra le premier volume,
que je viens d'achever, je serai heureux de l'offrir
à une bibliothèque aussi bien présidée.

Je vous remercie de l'honorable approbation que
vous voulez bien accorder au Calendrier Positiviste. Un
suffrage aussi compétent est du meilleur augure pour
le prochain succès de cette introduction systématique
à la religion finale.

Salut et Fraternité
Auguste Comte

Mercredi 9 Aristote 62.

(10, me) M. le Prince.)

Fondateur du Positivisme, auteur de la célèbre loi des trois états, Comte est considéré comme l'un des précurseurs de la Sociologie, qui constitue selon lui le sommet des recherches scientifiques.

Nous joignons une plaquette de 35 pages, seconde édition (avril 1850) du Calendrier Positiviste, publié par Comte à la Librairie Scientifique et Industrielle de L. Mathias.

4.500 €

Marie CURIE

Carte autographe signée.

Une page in-12° oblongue sur papier à en-tête de l'Institut du Radium
à la Faculté des Sciences de Paris.
Paris. 3 août 1927.

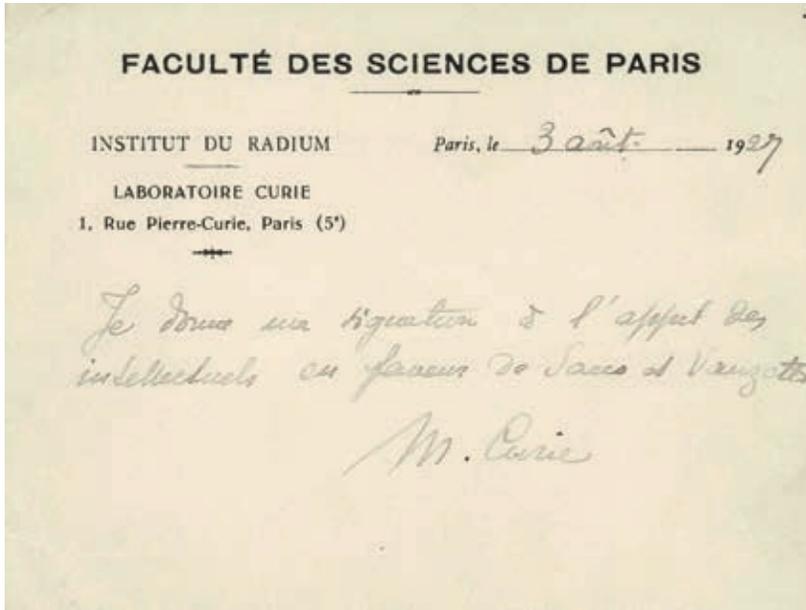
*Je donne ma signature à l'appel des intellectuels
en faveur de Sacco et Vanzetti.
M. Curie.*

Véritable mythe du XXe siècle, Marie Curie a marqué notre Histoire des pas de géants qu'elle fit faire à la Science moderne. Ses découvertes sur la radioactivité et le polonium lui valurent le prix Nobel de Physique en 1903, puis de Chimie en 1911. Si Marie Curie demeure dans les mémoires, c'est aussi parce que, derrière l'émérite savante, se tient une femme d'engagement dont les actions et prises de positions sont des modèles de droiture et de courage.

Marie Curie ne sortait que rarement de sa réserve et sa pudeur l'empêchait de donner hors du cercle familial son opinion sur la chose publique. Sa voix toute fois se fit entendre en 1921. Marie Curie, à la demande de sa consœur la physicienne et féministe Hertha Ayrton, s'associa à une protestation contre l'incarcération des responsables du mouvement suffragiste à Londres.

En France, elle mena le même combat en faveur du droit de vote des femmes, décidant de démentir publiquement Louis Barthou qui avait prétendu, au Sénat, qu'elle était hostile à ce droit. Elle écrivit à Louis Marin, président du groupe féministe au Sénat, en juillet 1932 : « *J'ai, il est vrai, l'habitude de m'abstenir en ce qui concerne toute discussion politique, aussi bien sur cette question que sur d'autres, qui ne sont pas du domaine scientifique. Cependant, sans me prononcer sur les modalités de l'attribution des droits politiques aux femmes, je pense que le principe est essentiellement juste et qu'il devra être reconnu* »

Une autre exception à cette règle du silence eut lieu en 1927 (objet du document ici présenté). Tandis que sa position contre la peine de mort était connue, Marie Curie ne souhaitait cependant plus s'exprimer sur ce sujet. Toutefois, alertée par sa fille Irène Joliot-Curie, elle accepta d'apporter son soutien aux anarchistes Italiens Nicola Sacco et Bartolomeo Vanzetti injustement condamnés aux États-Unis.



En effet, le 3 juillet 1927, Irène écrivait à sa mère cette lettre, aujourd'hui conservée à la B.N.F (Manuscrits, NAF 28138) : « À propos de journaux, est-ce que l'on ne t'a pas demandé de participer à l'appel des intellectuels français en faveur de Sacco et Vanzetti ? C'est une chose que tu pourrais faire étant donné que l'appel est dirigé contre le fait d'une condamnation à mort qui pèse sur deux hommes depuis 6 ans, sans préjuger de leur innocence ou de leur culpabilité ; comme tu donnes rarement ta signature, et comme tu es membre de la commission de coopération intellectuelle, un mot de toi pourrait avoir une certaine utilité. Si la peine de mort doit être un jour supprimée, c'est après tout quand on saura qu'elle n'a pas l'approbation de tout le monde, et comme tu as une opinion extrêmement ferme à cet égard, je pense qu'il n'y aurait pas de mal à la faire connaître. »

Marie Curie signa ainsi l'appel des intellectuels Français exigeant la révision de la condamnation prononcée contre les deux hommes.

L'appel et les mobilisations internationales restèrent vains ; Sacco et Vanzetti furent exécutés sur la chaise électrique dans la nuit du 22 au 23 août 1927, à la prison de Charlestown, près de Boston.

9.500 €

-42-

Salvador DALÍ

Photographie originale.

Tirage argentique de luxe sur papier baryté.

Magnifique cliché de Robert Descharnes, secrétaire et ami de Dalí, figurant l'artiste dans le jardin de sa maison de Port Lligat devant l'une de ses toiles.

Photographie signée par Descharnes au feutre noir, en marge inférieure.

Format carré 32 x 33 cm.

Tirage réalisé en 2004.

1.500 €



-43-

Salvador DALÍ

Dessin original signé.

Encre de Chine sur papier.
Signé et daté «*Salvador Dalí 1951*».

Études pour les illustrations des pages XIX et XXX de son *Manifeste mystique*.

Splendide dessin surréaliste du peintre catalan laissant figurer deux autels à décors atomiques parfaitement emblématiques de sa période de *Mysticisme corpusculaire*.

En marge gauche, Dalí ajoute avec conviction :

Vive Gala !

Corpuscule et onde de mon Mysticisme !

Durant cette période de mysticisme atomique, Dalí s'inspira de la physique atomique, et des particules élémentaires séparées par le vide se maintiennent en équilibre, tout en formant à échelle macroscopique un ensemble cohérent. L'œuvre phare de cette période est exposée à la Fondation Gala – Salvador Dalí : *Leda atómica*.

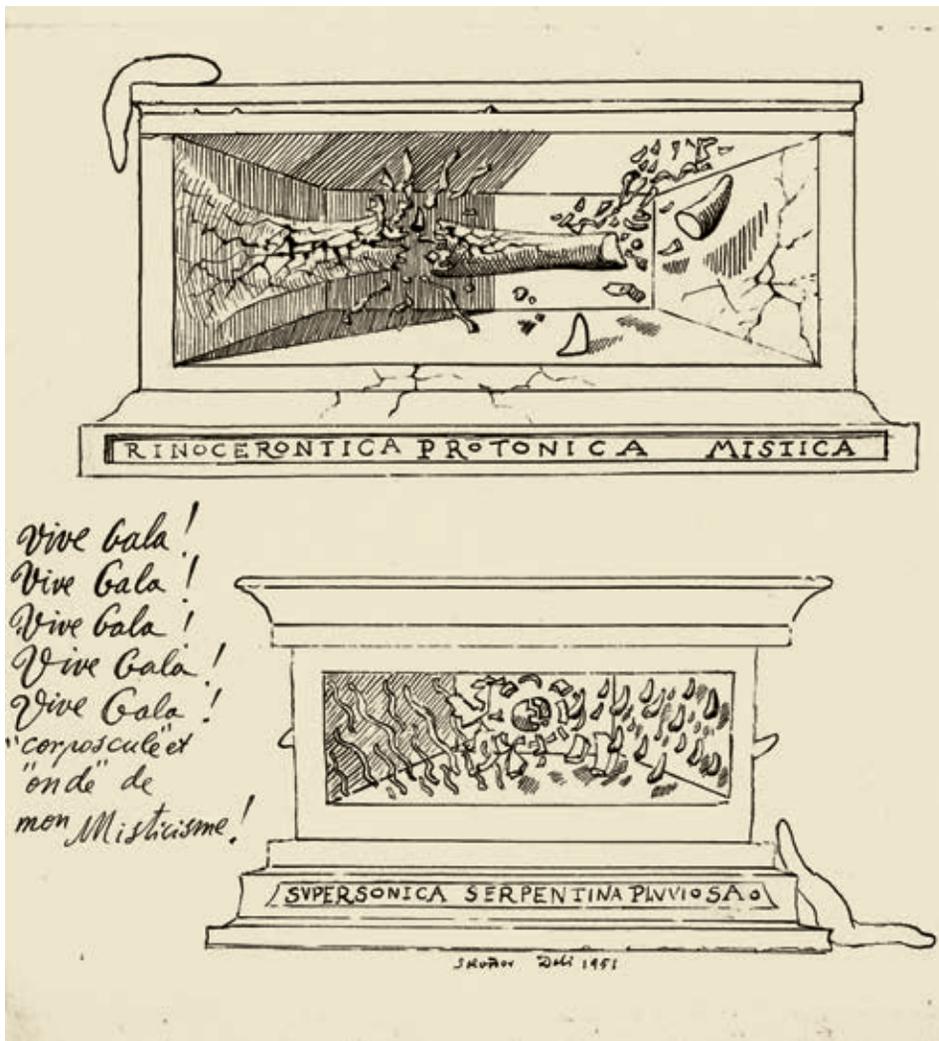
Dans le *Manifeste mystique*, Dalí explique le changement opéré en lui dès la fin des années 40 : « *Les choses les plus subversives qui peuvent arriver à un ex-surréaliste sont deux : première, devenir mystique, et seconde, savoir dessiner : ces deux formes de vigueur viennent de m'arriver ensemble et en même temps à moi* ».

Format : 127 x 135 mm.

Nous joignons un certificat d'authenticité de MM. Nicolas et Olivier Descharnes.

Cette œuvre est enregistrée dans les archives Descharnes sous le référence d6718.

35.000€



-44-

Salvador DALÍ

Photographie originale.

Tirage argentique d'époque figurant Dalí dans sa suite de l'Hôtel Meurice à Paris.
Circa 1970.

Fidèle à ses mises en scène surréalistes, Dalí pose, assis à un bureau, devant sa sculpture objet « *Buste de femme rétrospectif* ». À sa gauche, une sculpture hyperréaliste de l'artiste américain John de Andrea ; à sa droite, le réalisme en chair et en os : un mannequin espagnol prénommé Albina.

Format : 30 x 40 cm.

Photographe : Manuel Litran.

Annotations manuscrites au verso et tampon de collection.

Buste de femme rétrospectif fut d'abord présentée à la galerie Pierre Colle à Paris en juin 1933, puis au Salon des Surindépendants en octobre de la même année sous un second titre : L'abondance. Dalí utilise dans cette œuvre un assemblage symptomatique de sa période surréaliste des années 30 : un encrier avec les personnages de l'Angélus de Millet, une baguette de pain, un zootrope et des épis de maïs, le tout fixé sur un buste en porcelaine sur lequel l'artiste a peint des fourmis. À l'origine, ce buste était probablement une tête porte-perruques.

1.500 €



-45-

Salvador DALÍ

Le Mythe tragique de l'Angélu de Millet. Interprétation paranoïaque-critique.

Édition originale de l'ouvrage publié par Jean Jacques Pauvert, en 1963.

Volume in-4° (21 x 27,50 cm) de 105 pages.

Reliure de l'éditeur en pleine toile crème, dos lisse, étiquette de titre et image encollées sur le premier plat, complet de son fermoir et de son ruban.

Formidable exemplaire enrichi, sur la page de titre, d'un envoi autographe signé de Dali à la romancière Marayat Bibidh, dite Emmanuelle Arsan :

« Pour Madame Marrayat, hommage de Dali 1969 »

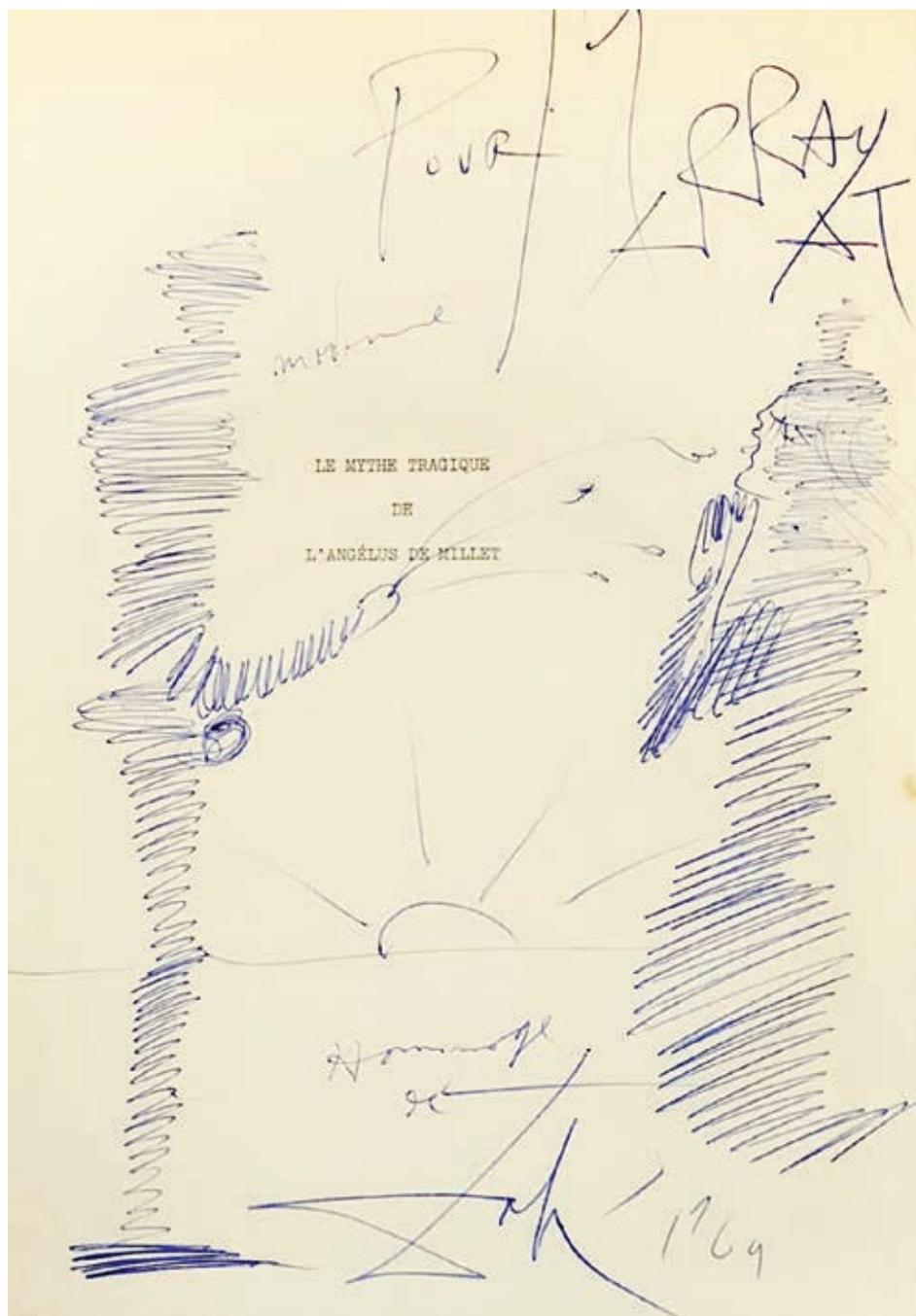
Ledit envoi est agrémenté d'un dessin original pornographique des plus explicites : le maître Dali éjaculant, au soleil couchant, sur Emmanuelle Arsan agenouillée et suppliante.

Provenance : collection Emmanuelle Arsan (enveloppe d'envoi de Dali conservée).

Un certificat d'authenticité des Archives Descharnes pourra être obtenu sur simple demande.

Emmanuelle Arsan (1932.2005) est l'auteur du roman mythique *Emmanuelle*, publié en 1959 chez Éric Losfeld.

15.000 €



-46-

Salvador DALÍ

Manuscrit autographe signé.

Une page in-folio à l'encre bleue.

Sans lieu. 17 décembre 1955 (datation d'une autre main en coin inférieur gauche).

Extraordinaire manuscrit résumant toute la personnalité de Dalí en quelques lignes.

*Depuis ma tendre enfance je joue à vouloir être un génie
et je le suis devenu !
Dalí 1955.*

Dalí répond ici à une enquête menée en 1955 auprès de divers artistes, et affirme son génie face aux deux questions posées :

- 1) *La vie a-t-elle réalisé les promesses de votre enfance ?*
- 2) *Avez-vous réussi votre œuvre ?*

Nous joignons le petit paillon manuscrit de ces deux questions.

Note : Pour une meilleure lecture, nous avons francisé l'écriture phonétique de Dalí ; en voici la version originale, fidèle au texte : « *Depuis ma tendre enfance ge jue a vouloir etre un geni et ge le suis devenu !* »

Splendide et imposante signature de Dalí projetant une myriade d'encre.

7.500 €

Quis MA
TENDRE ENFANCE
GE jue A VOULOIR
ETRE un geni
et

ge le suis

Devenu!

Dali
1955

Espagne -
Salvador Dali -
17/12/55

3 oct.

Ma chère Sophie
Dimanche seulement j'ai
trouvé en rentrant à Paris
votre bonne lettre de mariage,
et j'en suis pas allé (par votre
faute, ou celle de Louise, ou même
la mienne puisque j'étais trop
loin) le voir à temps, assez
pour vous en dire et vous en
féliciter. Presque tous les torts
sont donc de moi.
J'ai trouvé aussi, enfin!,
une lettre de Marguerite de là-bas,

du 18 août, fort longue, fort
bonne humeur, très consolante pour
nous. Les recommandations de
vos amis Paz sembleraient
devoir être aussi utiles et
actives que nous le souhaitions.
Vous leur aurez été d'un fameux
coup d'épaules, ma chère Sophie,
et les pauvres gens le méritaient
bien. Marguerite allait écrire
à ses amis, disait-elle, à vous
d'abord. Et peut-être aurez-vous
reçu quelque chose?

Célestine m'avait écrit en
vue de Montevideo, disant
qu'elle-thoruzel avait été excellente
et que tous allaient bien.
J'aurais très bien pu vous
écrire quelque chose là-dessus
comme sur le mariage de
votre charmante Camille.
Et je n'ai pas fait, parce que
je n'ai pas toujours le temps
de le faire.
Voici l'adresse là-bas :
Calle Callao 2037.

-47-

Edgar DEGAS

Lettre autographe signée à Sophie Niaudet-Berthelot.

Quatre pages in-8°.

Slnd. [Paris] 3 octobre [1889].

« Je ne fais pas toujours ce que je dois. »

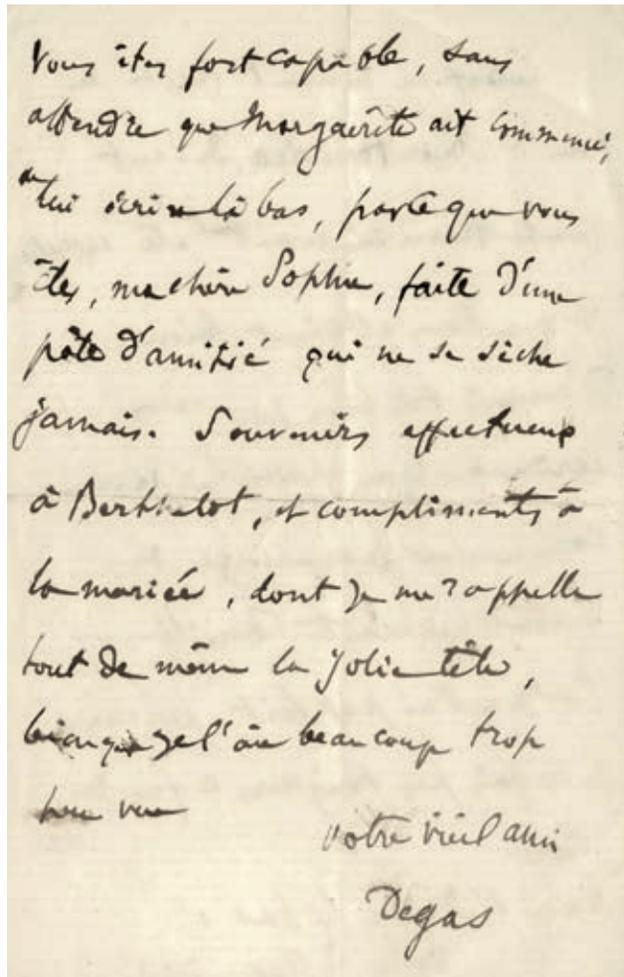
Très belle lettre de Degas, au ton à la fois amical et familial, félicitant son amie du mariage de sa fille et donnant parallèlement des nouvelles de sa sœur Marguerite récemment émigrée en Argentine.

« Ma chère Sophie, dimanche seulement j'ai trouvé en rentrant à Paris votre bonne lettre. Le mariage, si je n'y suis pas allé (par votre faute, ou celle de Louise, ou même la mienne puisque j'étais trop loin) je l'ai vu à temps, assez pour vous en écrire et vous en féliciter. Presque tous les torts sont donc de moi.

J'ai trouvé aussi, enfin!, une lettre de Marguerite de là-bas, du 18 août, fort longue, de fort bonne humeur, très consolante pour nous. Les recommandations de vos amis Paz sembleraient devoir être aussi utiles et actives que nous le souhaitions. Vous leur aurez été d'un fameux coup d'épaules, ma chère Sophie, et les pauvres gens le méritaient bien. Marguerite allait écrire à ses amis, disait-elle, à vous d'abord. Et peut-être aurez-vous reçu quelque chose ?

Célestine [la fille de Marguerite] m'avait écrit en vue de Montevideo, disant que la traversée avait été excellente et que tous allaient bien. J'aurais très bien pu vous écrire quelque chose là-dessus comme sur le mariage de votre charmante Camille. Et je ne l'ai pas fait, parce que je ne fais pas toujours ce que je dois.

Voici l'adresse là-bas ; Calle Callao 2037. Vous êtes fort capable, sans attendre que Marguerite ait commencé, de lui écrire là-bas, parce que vous êtes, ma chère Sophie, faite d'une pâte d'amitié qui ne sèche jamais. Souvenirs affectueux à Berthelot, et compliments à la mariée, dont je me rappelle tout de même la jolie tête, bien que je l'aie beaucoup trop peu vue. Votre vieil ami Degas. »



Vous êtes fort capable, sans
attendre que Marguerite ait commencé,
qui écrit là bas, par ce que vous
êtes, ma chère Sophie, faite d'une
pâte d'amitié qui ne se sèche
jamais. Souvenez affectueux
à Berthelot, et compliments à
la mariée, dont je me rappelle
tout de même la jolie tête,
bien qu'il ait beaucoup trop
beau vu
votre vrai ami
Degas

Sophie Niaudet-Berthelot (1837-1907), nièce de Louis Breguet, épousa Marcellin Berthelot, en 1861. Six enfants naquirent de cette union, dont Camille Berthelot (1864-1928), troisième enfant du couple, dont Degas évoque ici le mariage avec Charles Victor Langlois, célébré au Temple de l'Oratoire, à Paris, le 26 août 1889.

Sophie Niaudet-Berthelot fut la première femme inhumée au Panthéon, où elle repose aux côtés de son époux.

Sœur cadette de Degas, Marguerite (1842-1895) fut l'un des modèles favoris de son frère. Elle épousa en 1865 l'architecte Henri Fèvre (1828-1900) qu'elle suivit à Buenos-Aires en 1889 – quelques semaines avant la présente lettre. Dans une situation financière délicate à la suite de mauvaises affaires, Fèvre espérait un nouveau départ en terre Argentine. Sophie Berthelot semble avoir intercédé en faveur du couple ainsi que le suggère le peintre : « Vous leur aurez été d'un fameux coup d'épaules, ma chère Sophie, et les pauvres gens le méritaient bien. »

Degas ne revit jamais sa sœur, morte en Argentine en 1895 à l'âge de 53 ans.

2.500 €

Edgar DEGAS

Lettre autographe signée à Sophie Niaudet-Berthelot.

Quatre pages in-8° sur papier de deuil.
Slnd. [Automne 1895].

*« Je suis un dur célibataire,
et des pertes d'enfants me troublent singulièrement. »*

Émouvante lettre de Degas se désolant de la mort d'Hélène Berthelot – fille de Sophie et Marcellin Berthelot – disparue à 32 ans. Le peintre en est d'autant plus affecté qu'il vient de perdre sa sœur Marguerite décédée à Buenos-Aires quelques semaines plus tôt.

« J'attendais, chère madame et amie, une convocation à l'enterrement de votre pauvre fille pour vous voir et vous dire combien les gens de là-bas [son beau-frère – veuf – et ses nièces exilés en Argentine] et moi nous prenions part.

J'ai su par les Halévy que vous aviez préféré le secret. Rien de ce qui touche nos vieux amis Berthelot ne peut nous être de peu. Et surtout la mort d'une jeune femme, que ma sœur et mes nièces ont si bien connue. Je suis un dur célibataire, et des pertes d'enfants me troublent singulièrement. Ça doit être affreux.

Depuis la mort de Marguerite, on m'écrit plus souvent de là-bas, et voilà que m'arrive des nouvelles, journaux et lettres, sur le projet de Fèvre au concours pour la salle du Congrès. Le pauvre homme tire ses dernières cartouches avec la même énergie, et une confiance touchante. Il serait bien temps qu'il blessât un peu gravement l'attention de ces Argentins.

Vous savez leur adresse là-bas, Casilla 1582. Un mot de vous les toucherait bien. Mais vous êtes assez bonne et fidèle pour l'avoir déjà fait. Je vous serre bien affectueusement la main ainsi qu'au pauvre Berthelot. Amitiés. Degas. »

Marguerite Degas (1842-1895) fut l'un des modèles favoris de son frère Edgar. Elle épousa en 1865 l'architecte Henri Fèvre (1828-1900) qu'elle suivit à Buenos-Aires en 1889. Dans une situation financière délicate à la suite de mauvaises affaires, Fèvre espérait un nouveau départ en terre Argentine.

Marguerite s'éteignit à Buenos-Aires, le 2 octobre 1895, sans que Degas ne l'eut jamais revue.

2.800 €

J'attendais, chère madame
et amie, une convocation
à l'entrevue de votre
fille, pour vous voir et vous
dire combien les gens de la
bas et moi nous prenons part.
J'ai su par les Halim, que
vous aviez préféré le secret.
Rien de ce qui touche
nos vieux amis Berthelot
ne peut nous être de peu.

Et surtout la mort d'une jeune
femme, que ma sœur et mes
nièces ont si bien connue. Je
suis un dur célibataire, et des
pertes d'enfant, me troublent
d'ingulièrement. Ça doit être
affreux.

Depuis la mort de Marguerite
on m'écrit plus souvent de la bas,
et voilà que m'arrive des nouvelles,
journaux et lettres, sur le projet
de Fière au Concom, pour la

à aller au Congrès. Le premier
homme forte de, d'origine française,
avec la même énergie, et une
confiance touchante. Il serait
bien temps qu'il blessât un
peu gravement l'attention de
ces argentiers.

Vous savez leur adresse la Bas,
Cadilla 1582. Un mot de vous
les toucherait bien. Mais vous êtes

avec bonne et fidèle pour
l'avoir déjà fait.

Je vous envoie bien affectueux
la main ainsi qu'en passe
Berthelot

Amal

Jogas



-49-

Eugène DELACROIX

Photographie au format carte de visite (cdv).

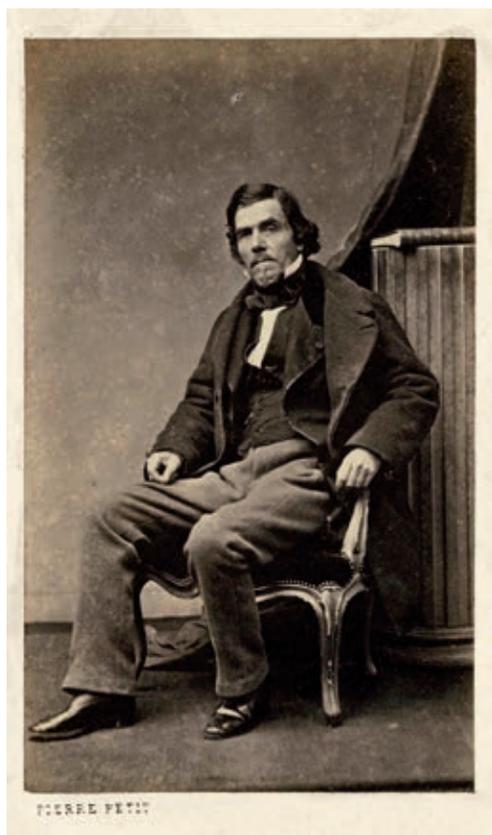
Superbe cliché représentant Delacroix assis.

L'une des plus célèbres et poignantes vues de l'artiste.

Cliché de Pierre Petit.

Format 6 x 10 cm.

850 €



Eugène DELACROIX

Dessin original.

Feuille d'études – *Apollon vainqueur du serpent Python*.

Crayon sur papier – 1850.

Format vertical 27,60 x 45 cm.

Cachet de l'artiste en marge inférieure droite (Lugt-838a).

Provenance : Jacques Fischer, Paris ; Eric Carlson, New York ; collection privée, New York.

Exposition : *Eugène Delacroix, Paintings and Drawings; Peter Paul Rubens, Three Oil Sketches*, Salander-O'Reilly Galleries, New York, November 15-December 30, 1989. Cartel d'exposition.

*« Mon cœur bat plus vite quand je me trouve en présence
de grandes murailles à peindre. »*

E. Delacroix, *Journal*, 30 juin 1854

Notre dessin est préparatoire à l'une des œuvres les plus importantes d'Eugène Delacroix : le plafond de la galerie d'Apollon au palais du Louvre qui venait compléter l'œuvre inachevée de Le Brun. *Apollon vainqueur du serpent Python* sera achevé en 1851 et connaîtra un grand succès, influençant notamment Deças et Redon.

Avec le romantisme, le Grand Décor est remis au goût du jour et Delacroix en chef de file se mesure à cet art réservé aux géants. Son tempérament, son ambition, son envergure le prédisposaient à cet exercice. Delacroix s'empare dès 1833 des chantiers les plus prestigieux, sollicitant jusqu'à sa mort en 1863, les plus belles commandes. Au palais Bourbon (aujourd'hui Assemblée Nationale), au palais du Luxembourg (Sénat), au palais du Louvre, et à l'église Saint-Sulpice notamment, il marque de son empreinte les plus hauts lieux de culte et de pouvoir.

Notre dessin traduit les nouvelles problématiques qu'offrait la fresque au peintre de chevalet. Pour faire grand, il fallait peindre « à grands traits » et par « masses » comme le confesse lui-même Delacroix. L'équilibre général de la composition et la répartition savante des masses importaient plus que le détail.

Ce sont tous ces impératifs que traduit justement notre dessin. Préparatoire au quart inférieur droit du plafond, il permet d'ajuster au mieux la composition. On y lit également cette volonté de fougue qui anime toute la scène, cet assaut des Dieux contre les créatures malsaines, « produits impurs du limon »

Le présent dessin est à rapprocher d'une série de feuilles conservée au musée du Louvre (sous les numéros d'inventaire RF 42657, RF 37303, RF 11964, INV29493...)

Bibliographie : J. Montagu, « *Le Brun et Delacroix dans la Galerie d'Apollon* », *La Revue du Louvre et des musées de France*, n° 12, 1962, p. 233-236.

9.500 €



Eugène DELACROIX

Manuscrit autographe – Salon de la Paix.

Trois pages in-8°. Cachet de collection.

Slnd. [Paris. Printemps 1854].

La Paix, portée sur des nuages, ramène l'abondance et le cortège des muses.

Formidable manuscrit d'Eugène Delacroix expliquant le déroulé iconographique et symbolique d'une œuvre aujourd'hui disparue : le Salon de la Paix de l'Hôtel de Ville de Paris.

Salon de la Paix

La Terre éplorée lève les yeux au ciel pour en obtenir la fin de ses malheurs. Elle est entourée de ruines : près d'elle, un soldat éteint sous son pied une torche. Des amis, des parents, se retrouvent et s'embrassent ; on ramasse en pleurant de tristes victimes.

La Paix, portée sur des nuages, ramène l'abondance et le cortège des muses. Cérès repousse l'affreux Mars et les furies: la discorde s'enfuit en rugissant et se replonge dans les abîmes, pendant que Jupiter, du haut de son trône de nuages, se tourne encore en menaçant vers les divinités malfaisantes ennemies du repos des hommes.

Onze sujets de la vie d'Hercule. On a suivi destructeur des monstres et vengeur des opprimés – on a suivi dans l'ordre des tableaux, plutôt la convenance des lignes et de l'effet que l'ordre chronologique.

1° Hercule exposé après sa naissance est recueilli par Junon et par Minerve. Cette dernière le tient dans ses bras et le présente à Junon qui se dispose à lui donner le sein.

2° Hercule ayant élevé ses fameuses colonnes aux bornes du monde, se repose de ses travaux. Le soleil au terme de sa carrière se replonge dans la mer.

3° Il ramène Alceste des enfers et la rend à Admète son époux.

4° Il tue le Centaure.

5° Il enchaîne Nérée dieu de la mer pour le forcer à lui dévoiler l'avenir.

6° Il s'empare du baudrier d'Hippolyte reine des amazones.

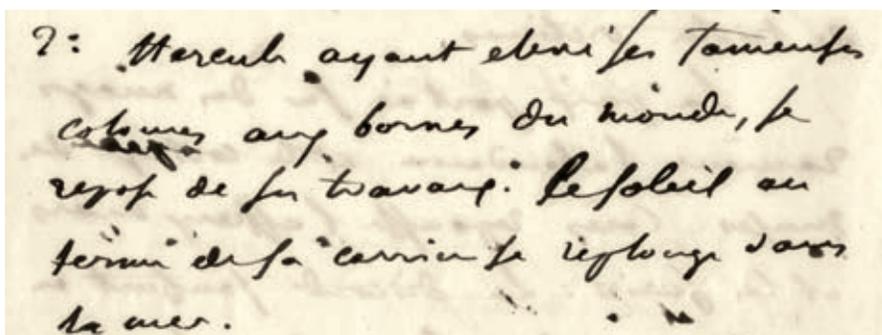
7° Il étouffe Antée. La terre mère de ce titan veut en vain lui porter secours.

8° Il délivre Hésione fille de Laomédon, exposée pour être dévorée par un monstre marin.

9° Il écorche de ses mains le lion de Némée pour en prendre la peau.

10° Hercule jeune encore entre le vice et la volupté.

11° Il rapporte sur ses épaules et vivant le sanglier d'Érymanthe qu'il avait pris à la course. »



? : Mercur, ayant élevé ses fameuses
colonnes aux bornes du monde, se
repose de ses travaux. Le soleil au
terme de sa carrière se replonge dans
la mer.

Salon de la Paix p.

La terre efforée leve les yeux au ciel
 pour en obtenir la fin de ses malheurs.
 Elle est entourée de veines : près d'elle
 un soldat étend son pied sur une
 torche : des aigles, des parents se retournent
 et s'embrassent, on ramasse en pleurant
 de tristes victimes.

La paix portée sur des nuages
 ramène l'abondance et le cortège des
 muses. Ceres regagne l'affraye Mars
 et les furies : La discorde jette au
 rugissant et se replonge dans les abîmes,
 pendant que Jupiter du haut de son
 trône de nuage se tourne encore au
 menaçant vers la divinité maléficiente
 ennemie de rayons de hommes.

ou sujet de la v. d'Heracles
 suivi de traites de monstres et de
 des ennemis. de apaiser sans l'ordre
 des tables, partit le loupman de la guerre.

Ce manuscrit d'Eugène Delacroix est riche de précieux enseignements quant à la conception du décor du Salon de la Paix, commandé au peintre en décembre 1851, pour l'Hôtel de Ville de Paris. Exécutées entre 1852 et 1854, les peintures de l'artiste furent détruites par les incendies de la Commune le 24 mai 1871. Nous n'en connaissons aujourd'hui que quelques esquisses et descriptions de l'époque, telles que celle délivrée, par le créateur lui-même, dans le présent manuscrit.

Il est intéressant de noter que ce texte – avec de très nombreuses variantes – fut publié par Gustave Planche au sein de *la Revue des Deux Mondes* (15 avril 1854 – pp. 305-321). Critique d'art favorable de longue date au romantisme et à Delacroix en particulier, Planche commentait régulièrement les œuvres du peintre, commandes publiques et envois au Salon.

Il est ainsi très vraisemblable que ces notes manuscrites de Delacroix lui aient été destinées, pour le guider dans la rédaction de son article et l'éclairer sur la volonté symbolique de l'artiste.

La correspondance entre Delacroix et Planche est tout à fait avérée. On retrouve ce texte, remanié, dans *Notice sur l'Hôtel de Ville de Paris* de A. Ferrier, paru en 1855 (p. 80-81).

On notera enfin l'amusant lapsus de Delacroix pour qui *Hercule hésite entre le Vice et la Volupté*, et non comme le veut l'Histoire, entre le vice et la vertu.

7.500 €

Eugène DELACROIX

Lettre autographe signée au peintre Louis Godefroy Jadin.

Deux pages in-8°. Adresse autographe et oblitérations postales sur le 4^e feuillet.
Paris. 19 août [1838].

« *Dauzats m'avait promis de me faire voir les bayadères.* »

Passionné d'Orient et d'exotisme, Delacroix souhaite absolument découvrir les bayadères indiennes venues se produire en spectacle à Paris.

« *Mon cher Jadin, Dauzats m'avait promis de me faire voir les bayadères [danseuses sacrées indiennes] avant mon départ. J'ignore son adresse mais comme si vous me l'écrivez il se perdra du temps avant que moi aussi j'aie pu lui écrire, seriez-vous assez bon pour lui écrire vous-même de ma part pour le lui rappeler. Je pars mercredi sans faute. Il n'y a donc pas de temps à perdre. Je crains de rester absent trop longtemps pour les retrouver à mon retour et je tiens excessivement à les voir. J'attends donc de ses nouvelles me fiant à ce qu'il m'a fait espérer. (...) Mais mercredi, le terme est court. Adieu et mille amitiés. Eug. Delacroix.* »

Dès 1838, la coutume de faire venir des troupes de danseuses indiennes pour les amateurs d'art exotique se répand en Europe. Théophile Gautier couvrira d'ailleurs le reportage de l'arrivée en France d'une troupe de danseuses et musiciens de Pondichéry. Cette même troupe se produira dix-huit mois en France, dont trois semaines à Paris, durant l'été 1838, au Théâtre des Variétés : « *ces éblouissantes bayadères dont le corps annonce une force et une pureté de sang inconnues dans notre civilisations* » font sensation dans la capitale.

Adrien Dauzats (1804.1868), peintre orientaliste bordelais et fidèle ami de Delacroix, fut l'un de ses exécuteurs testamentaires. C'est ce même Dauzats qui convia Delacroix à participer au Salon des Amis des Arts de Bordeaux, de 1851 à 1862.

Bibliographie :

- . *Les étapes de la présence indienne en France.* C. Servan-Schreiber / V. Vuddamalay. 2007.
- . *Delacroix. Journal 1822.1863.* Ed. Plon 1996.

1.500 €

11
Mon cher Jadin, Daurat
m'avait promis de me faire voir le
Dagadere avant mon départ. J'ignore
son adresse mais comme, si vous me
l'écrivez, il se perdra du temps, avant que
vous ayez pu lui écrire, seriez
vous après son jour lui écrire vous
même de ma part pour le lui remettre.
Je pars Mercredi soir prochain. Il y
a deux jours de temps à perdre. Je crains
de rester absent très longtemps pour
les retrouver à leur retour et j'écris
expressément à leur voir. J'attends donc
de ses nouvelles, me fiant à ce qu'il m'a
fait espérer. Je vous aurais bien de
l'obligation aussi de ce que vous

Sonia DELAUNAY

Œuvre originale signée.

Aquarelle, gouache et encre sur papier fort.
Signé au pinceau de ses initiales en marge inférieure droite.

Magnifique œuvre aux couleurs fauves, de grand format.
Dimensions : 29 x 35 cm.

Au dos :
Essais de couleurs sur papier contrecollé verticalement.
Étiquette des Textiles Robert Perrier.
Double cachet de la collection Sonia Delaunay / Robert Perrier.

*« Elle ne copie pas l'ancien, elle invente, dans l'atmosphère, dans la lumière du pays...
C'est bien le rythme de la vie moderne, son prisme, son illumination,
les couleurs de son fleuve. » **

L'origine bien documentée de cette œuvre de Sonia Delaunay mêlant aquarelle et gouache est des plus intéressante et provient en effet du fonds Robert Perrier. Grand collectionneur, soyeux lyonnais, Perrier a fourni en tissu toutes les grandes maisons de Haute-Couture françaises d'avant et d'après-guerre : Jeanne Lanvin, Elsa Schiaparelli, Madeleine Vionnet, Gabrielle Chanel, Christian Dior...

Perrier reste également dans les mémoires pour avoir créé et animé, à Montmartre, le salon artistique le plus important de la Rive Droite, des années folles aux années 1960. Au 26 rue Norvins, passèrent et se rencontrèrent les artistes, musiciens et écrivains qui firent la renommée de Montmartre. Plus largement, ce salon appelé le *R-26* a réuni tout ce que le second quart du XX^e siècle a connu d'esprits féconds et résolument modernes : Joséphine Baker et Django Reinhardt, Louis-Ferdinand Céline, Gen Paul et Marcel Aymé, Tristan Tzara et Le Corbusier... et bien sûr Robert et Sonia Delaunay.

Les œuvres de Sonia Delaunay conservées dans le fonds Robert Perrier ont souvent été mal présentées depuis leur redécouverte, réduites à de simples projets de tissus, des fragments d'essais réalisés sur commande, sans valeur esthétique propre.

Il faut absolument relire les propos de Sonia Delaunay pour comprendre sa démarche et l'importance de notre aquarelle. « *En 1923, j'ai été interpellée par une maison de Lyon intéressée par des dessins de tissus [Robert Perrier]. J'ai réalisé 50 dessins : rapports de couleur avec des formes géométriques pures, rythmées. Pour moi ils furent et restent des gammes de couleurs ; au fond, la base du concept essentiel de notre peinture (celle de Robert et la mienne). [...] Mes recherches étaient purement picturales et furent une découverte plastique qui a ensuite servi à l'un et à l'autre pour notre peinture.* »⁽¹⁾

Ainsi, il convient de recevoir cette œuvre, non comme un simple projet de tissus, mais comme une création libre, un travail alchimique des couleurs, une étape fondamentale pour Sonia Delaunay dans la mise au point de sa théorie picturale : la simultanéité.



Forte des expériences du pointillisme et du fauvisme, ayant assimilé les lois du contraste simultané des couleurs et les leçons chromatiques des premiers mouvements d'avant-garde, Sonia Delaunay développe son propre langage. Elle le résume en ces termes : « *La vraie peinture nouvelle commencera quand on comprendra que la couleur a une vie propre, que les infinies combinaisons de la couleur ont leur poésie (...) C'est un langage mystérieux en rapport avec des vibrations, la vie même de la couleur.* »

* Pierre Francastel, *Du cubisme à l'art abstrait, cahiers inédits de Robert Delaunay*, Paris, École pratique des hautes études, 1958, p. 207.

⁽¹⁾ Jacques Damase, *Sonia Delaunay, mode et tissus imprimés*, Paris, 1991, p.5.

15.000 €

-54-

André DERAÏN

Lettre autographe signée au marchand d'art, André Level.

Trois pages in-12°. 9 janvier 1917.

L'artiste fauve préfère attendre la fin de la guerre pour exposer ses œuvres.

« Cher Monsieur Level, J'ai reçu le 2^e livre avec grand plaisir. Je le préfère au 1^{er}. Je suis assez heureux pour le moment et voudrais bien travailler mais c'est bien difficile avec le côté tracasserie égalitaire du (...) militaire qui est bien embêtant quand on a le souci d'autres choses. J'admire mais ne partage pas votre optimisme ; je connais hélas que trop le redoutable matériel dont vous parlez qui n'est pas supérieur à celui qui nous fait du mal, croyez le bien. Peut-être des circonstances extérieures nous aideront elles, mais c'est tout. Pour l'exposition, je n'y tiens pas du tout. Je préfère attendre la fin de la guerre maintenant, pour exposer en conséquence. Je serais bien content si vous gardez les tableaux chez vous.

850 €

C. J. Dandis 177

Cher Monsieur Lenoir

J'ai vu le 2^e livre avec grand
plaisir je le préfère au 1^e
de mes cinq heures
pour le moment et voudrais
bien travailler mais
c'est bien difficile avec le
côté tracassé égalitaire
des études militaires qui
est bien embêtant quand
on a le souci d'autre chose

pour l'exposition je n'y ferois pas
du tout je préfère attendre la
fin de la guerre maintenant tout pour
exposer en conséquence je serais
bien content si vous gardiez les
tableaux chez vous

Bien à vous

A. Desain 82^e g - 8 18^e - B^{ie}
8^e 208

Marceline DESBORDES VALMORE

Lettre autographe signée à l'éditeur François Louis.

Trois pages in-8°. Sans lieu. 25 août 1818.

« *J'ai été très accablée, Monsieur.
Le ciel ne se lasse pas d'éprouver mon cœur.* »

Très émouvante lettre de la poétesse, écrite à l'aube de sa gloire littéraire. Frappée par la mort de sa fille Junie, Marceline Desbordes Valmore envoie ses vers à l'éditeur Louis qui publiera quelques mois plus tard son premier recueil de vers *Élégies, Marie et Romances*.

« *Monsieur. Si le travail auquel je viens de me livrer ne satisfait pas en tout votre attente, vous y verrez du moins une preuve du désir que j'ai de reconnaître vos bons avis. J'ai été très accablée, Monsieur. Le ciel ne se lasse pas d'éprouver mon cœur – je n'ai fait qu'entrevoir un ange... vous devinez, monsieur, que le titre de mère me coûte bien des larmes* [la poétesse venait de perdre sa première fille, Junie, morte en bas âge].

Jugez qu'il m'a été difficile de fixer mes idées troublées sur un travail nécessaire pour vous – je n'arrêterai pas vos idées sur ce qu'il m'a coûté – il est pénible même de vivre quand on est frappé dans l'âme.

Ne pouvant pas beaucoup écrire, mon mari [Prosper Lanchantin, dit Valmore] l'a fait sous ma dictée. Je profite d'une occasion pour vous faire parvenir ces papiers. M^r Dupavillon, l'auteur des petits dessins vous les porte. Si vous choisissez la Nuit d'hiver pour votre almanach de cette année, alors vous en avez le dessin tout fait.

M^r Alibert [le médecin Jean-Louis Alibert, soutien de Marceline] vient de m'écrire, je n'ose vous dire qu'il trouve les vers d'Élégies et de Romances enchanteurs comme il ne les a pas lus il aura cru ce que vous en disiez. Si vous voulez lui soumettre Marie, cela vous regarde, mais il n'aura pas le temps non plus, car il faut en convenir, il est trop occupé.

J'ai une grâce à vous demander, c'est de vouloir bien remettre à M^r William cinquante francs dont il a, me dit-il, besoin en ce moment. Vous le voyez peut-être souvent. Si vous voulez m'indiquer l'adresse de votre correspondant à Bruxelles, j'y ferai remettre cette somme, car je sens que j'en use trop librement avec vous. La difficulté d'envoyer de l'argent à Paris me donne cette hardiesse. Je n'ai pas un moment à moi pour écrire à M^r William. Daignez m'acquitter auprès de lui en lui souhaitant toute sorte de bonheur.

J'attends à mon tour une réponse, et vous prie de me croire, Monsieur, votre plus dévouée M^{me} Desb. Valmore.

La troisième page de la lettre est passionnante : elle témoigne en effet de toute la méticulosité de Desbordes Valmore, de sa précision, de ses choix du juste mot, du parfait vers. Elle revient ainsi, auprès de l'éditeur, sur l'agencement parfait de trois de ses poèmes : *La Nuit d'hiver, L'Orpheline et Clémentine à Marie*.

le 25 août 1818

Monsieur, si de travail auquel je vais de meilleure
ne satisfait pas en tout votre attend, vous y serez
donna un peu de loisir que j'ai de reconnaître
vos bons avis -
j'ai été très reconnaissant, Monsieur, le ciel ne se lève
pas d'ignorer mon cœur - je n'ai fait
qu'attendre un ange - vous devinez,
Monsieur que le titre de l'écrit me coûte
bien des larmes -
Je ne juge qu'il m'a été difficile de faire mes
idées tomber sur un travail nécessaire
pour vous - je n'aurais pas vos idées
sur ce qu'il m'a coûté - il est possible
même de vivre, quand on est si occupé
dans l'âme -
ne pouvant pas beaucoup écrire, une note
est jetée sous ma plume, je profite d'une
occasion pour vous faire parvenir ces
papiers. M. Duponillon, l'auteur de
la lettre, vous les porte. Si vous
désirez la nuit d'écouter pour votre
almanach de cette année, alors venez
en avec le dessin tout fait.
M. Alibert vient de m'écrire, je n'ai
vous dire qu'il trouve les vers élégants et

Je suis toute convaincue pour Louise Lavalère. Je conserverai aux trois couplets l'humble violette – mais gardez cette romance pour votre chansonnier – je l'arrangerai suivant votre conseil et en sa place, je vous en envoie une autre pour le recueil la Nuit d'hiver :

naïvement je vais ... elle ne dit pas qu'elle est naïve, elle dit qu'elle va parler franchement sans déguisement, sans contrainte, naïvement. Elle se croit abandonnée de tout dans le monde, et le monde est pour elle sa petite chambre déserte.

Nous voilà seules dans l'univers. Elle le croit – le monde est un désert pour les malheureux.

C'est l'hiver qui l'accable – l'hiver n'accable pas, c'est la chaleur – le froid opprime – il me semble.

Je te quitte à regret – elle ne la quitte pas, c'est la poésie qui s'envole par la fenêtre, comme elle est entrée. J'aime donc mieux : je ne puis l'arrêter. On devine bien que la poésie était exilée par l'amour.

L'orpheline : Nuire est mauvais, j'en conviens. Je vais l'ôter (...) J'aimerais mieux laisser pour avenir dans le vague ; Pauline en serait plus intéressante, vous verrez.

Prière à Marie. Mettez si vous l'aimez mieux :

Clémentine à genoux

Dans sa mélancolie

Et pour titre Clémentine à Marie.

Je viens d'envoyer l'Orpheline. Vous y verrez deux vers changés, et douze retranchés.

Soyez mon frère et sauvez votre sœur !

Lise si l'on vous suit.

Pour une lecture plus aisée nous avons corrigé et francisé les lignes de M. Desbordes Valmore.

1.900 €

Charles DICKENS

Lettre autographe signée à Philoclès Regnier.

Quatre pages in-12° en français.
Broadstairs. Kent. 25 août 1848.
Lettre inédite.

Il n'y a personne qui comprend le génie de Molière aussi bien que vous.

Le père d'Oliver Twist s'adresse en français à l'un des premiers moliéristes de son temps afin d'aider un peintre de ses amis à composer un tableau restituant la mort de Molière. Donnant ensuite de ses nouvelles, il s'inquiète, pour clore sa lettre, des révolutions européennes : *les révolutions ne sont pas généralement favorables aux beaux-arts...*

« Mon cher Regnier, Un de mes amis – peintre célèbre – va faire un tableau de la mort de Molière, à propos de quoi, il a l'idée de représenter tout le corps dramatique qui remplit les rôles diverses [sic] au théâtre, la dernière soirée de la vie publique de cet homme extraordinaire.

On trouvera son lit dans le tableau, entouré de tout le monde du théâtre, costume comme à la représentation. Eh bien mon cher. Il n'y a personne qui comprend le génie de Molière aussi bien que vous, et il n'y a personne, je crois, qui connaît mieux toutes les autorités du sujet.

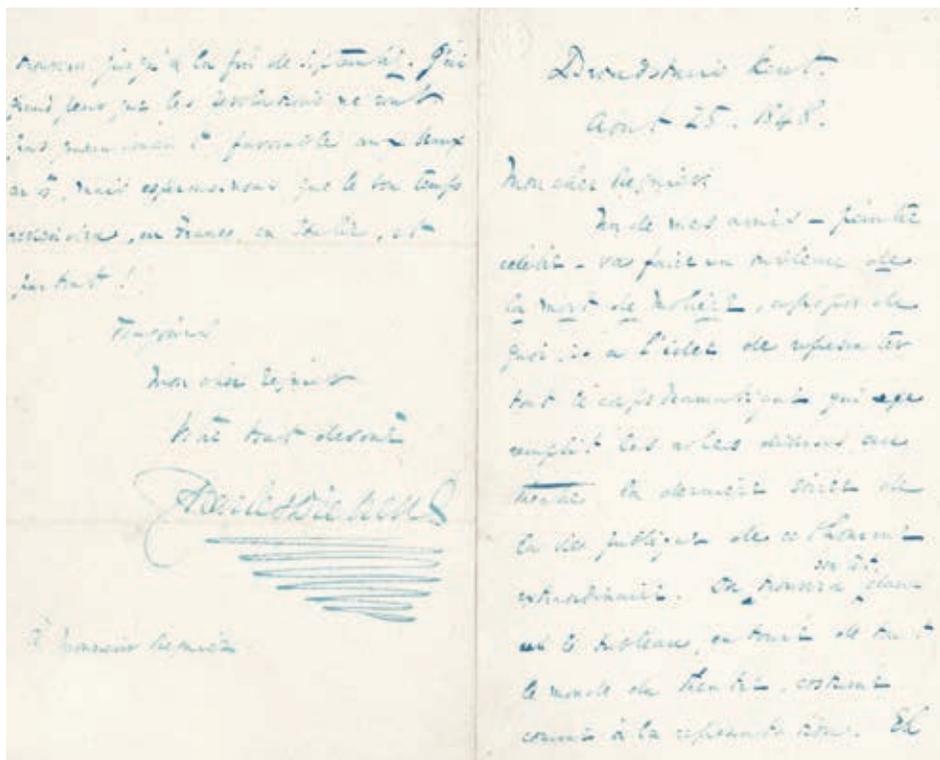
Ayez la bonté de me dire est-ce qu'il y en a aucunes – ou des livres ou des portraits – que l'on peut trouver en Angleterre et dans lesquelles on peut confier ? Je parle, vous comprenez, à propos du sujet du tableau de mon ami.

Je me souviens du salon intéressant, au « Français » – mais malheureusement mon ami ne peut y faire le voyage, à présent, et il veut commencer son tableau sans délais. Il peut s'appliquer seulement aux livres françaises [sic], et aux gravures françaises, pour l'information dont il a besoin. Il m'en a parlé, et je pense, nécessairement, à vous, comme le meilleur conseiller possible.

Madame Dickens et sa sœur, envoient [sic] mille amitiés à vous et à Madame Regnier, et sa jolie petite fille.

[William Charles] Macready va retourner, sur-le-champ, aux États-Unies [sic] – lucus a non lucendo – où j'espère qu'il s'enrichera [sic], pour la troisième fois.

Nous restons à présent, à la campagne, où un billet me trouvera jusqu'à la fin de septembre. J'ai grand peur que les révolutions ne sont pas généralement favorable aux beaux-arts, mais espérons-nous que le beau temps reviendra, en France, en Italie, et partout ! Toujours mon cher Regnier votre tout dévoué Charles Dickens. »



Sociétaire de la Comédie Française depuis 1835 (il y était entré quatre ans plus tôt), Philoclès Regnier (1807-1885) fut "l'une des figures les plus attachantes de la troupe au XIX^e siècle, acteur de talent, fin lettré, homme de théâtre dans tous les sens du terme. [...] Cultivé et curieux de l'histoire du théâtre, il consulte les archives de la Comédie-Française, collabore au *Monde dramatique*, financé par son ami Gérard de Nerval, et y publie, pour la première fois, des extraits du Registre de La Grange, enfin retrouvé. Un des tout premiers "moliéristes", il est le principal artisan de l'érection de la fontaine Molière à l'angle de la rue de Richelieu. En 1847, il met en scène le texte original du *Dom Juan* de Molière (où il joue Pierrot), texte auquel la Comédie-Française avait substitué jusqu'alors la version en vers de Thomas Corneille. [...] Il fut un des comédiens français préférés des Anglais et s'est produit régulièrement au théâtre Saint James de Londres" (comedie-francaise.fr)

Il était donc logique que Dickens, qui le connaissait, se soit adressé à Regnier pour lui demander des précisions sur Molière. Mais qui était le peintre de ses amis au nom duquel il a écrit cette lettre ?

Quant à l'acteur William Charles Macready (1793-1873), l'un des plus célèbres acteurs anglais de son temps et un ami intime de Dickens, il était en partance pour une tournée américaine.

2.500 €

Juliette DROUET

Lettre autographe signée à Victor Hugo.

Quatre pages in-8°. Fine restauration au pli central.
[Paris]. 26 avril lundi après-midi 14. ¼ [1847].

« Je ne veux pas, tant que je le pourrai et que je t'appartiendrai être ridicule et sordide extérieurement. »

Charmante lettre autographe de Juliette Drouet à son "Toto" : ayant besoin de deux nouvelles robes – et non "d'une rapetasserie publique ostensible et avariée" – l'actrice sollicite son amant avant de se réjouir de la reprise de *Marion Delorme*.

« Vous avez beau dire et beau faire, mon pauvre Toto, il faudra que vous en passiez par deux robes dont j'ai indispensablement besoin. C'est très sérieusement que je te parle et si tu ne peux pas me les donner je vendrai quelque chose à moi car j'aime mieux cette extrémité au ridicule humiliant d'une rapetasserie publique ostensible et avariée. »

Tu n'as plus maintenant à craindre l'entraînement de ma coquetterie depuis bientôt quinze ans. Je t'ai donné assez de preuve de simplicité et d'économie pour que tu ne me contestes pas les besoins que j'éprouve. Je ne veux pas, tant que je le pourrai et que je t'appartiendrai être ridicule et sordide extérieurement. Au reste, tout ce que je te dis là est surabondant et ton opposition n'est que simulée et pour me taquiner un peu.

Eh bien, je suis assez taquinée comme cela ; et d'ailleurs je suis souffrante. Laissez-moi tranquille et taisez-vous. Et puis vous me devez quarante-huit sous d'ancien sans compter les nouveaux. Payez-moi et je vous tiendrai quitte du reste.

Voime, voime, taisez-vous. Il paraît que, la chaleur aidant, on se décide à donner enfin Marion Delorme au théâtre français. Ce procédé me touche et me transporte d'admiration pour l'administration, les sociétaires, la subvention, le machiniste, le souffleur et le pompier de garde.*

Si j'osais même je l'étendrais jusqu'à toi pour la manière désintéressée, jobarde et pair de France avec laquelle tu te laisses reprendre dans l'aimable saison des fleurs, des villas, des campagnes et des voyages. On n'est pas plus académicien et plus charmant. Viens que je t'embrasse de reconnaissance. Juliette. »

*Expression récurrente que l'on retrouve sous la plume de Juliette Drouet et dans différents contextes : « *Voime, voime* ». Florence Naugrette en donne une explication dans le glossaire consacré à tous les néologismes et autres expressions inconnues utilisées par Juliette Drouet : « Sa récurrence contextuelle laisse à penser qu'elle pourrait signifier "regarde-moi" ("vois me") ou bien "ah oui vraiment". »

1.800 €

et me tant que d'admiration
pour l'administration, les
conduites, la Subvention
le ma cherté, le souffler
à la jouir de garde.
Si j'étais même je l'attendrais
jusqu'à toi pour la minime
disinteresse, j'obande et
j'ai de 6 saires a ne
squelle tu te laisses regard
sans l'innobleaison des fleurs
Des villas, Des com pagnons
et de voyage. on n'est
jamais accablé de ce plus
blasment. rien que je t'embrasse
74

26 avril Lundi 21 mai 18
7
non avec bon voir et bon
gros, mon jeune tete,
il faudra que vous en jette
par deux robes dont j'ai
indispensablement besoin.
C'est très sérieux et que je
te jure et si tu ne jure
pas on les donnera je rendrai
quelque chose à moi car
j'ai une amie elle est extrême
au ridicule humant
Vienne capitale de la République

stabile et a série. la sin
gle maintenant à craindre
l'entraînement de ma coquette
Depuis bientôt quinze ans
je t'ai vu me offrir de pance
de simplicité et d'économie
par que tu as une certaine
certain que d'ignorer. je
ne suis pas, tout que je le
voudrais et que je l'attendrais
être ridicule et bel de
extérieurement. au reste
tout ce que je te dis là est
l'abandon et ton M. M. M.

est que terrible et j'aurais
taquiner un peu. eh, bi
je t'ai offert taquiner sans
alar et d'ailleurs je t'ai
différente. laisse moi
tristesse et taisez vous.
Je suis sur me voyez quarante
huit Soir d'ancien Sa compte
les nouvelles pages. moi et je
vous t'indrai quelle de cette.
comme vous t'indrai vous.
il paraît que, la chaleur d'été
on se décide à donner enfin
Maison de la rue au théâtre
grand. a j'ai de ma tache

Marcel DUCHAMP

Ensemble de deux lettres autographes signées à André Breton.

Quatre pages in-8° au total. Enveloppes autographes timbrées et oblitérées.
New York. 9 novembre 1959 et 20 novembre 1959.

*« Donc je vous envoie, par avion, à la place, 2 petits tabliers (...).
L'un est mâle et l'autre femelle. »*

Formidable et importante réunion de deux lettres de Duchamp à son ami surréaliste, évoquant pour la première fois la réalisation des fameux Ready-mades « *Couple de Tabliers* » qui furent joints à la version luxe du catalogue *Boîte alerte* de l'Exposition Internationale du Surréalisme, organisée en 1959 par André Breton à la Galerie Daniel Cordier, à Paris.

New York. 9 novembre 1959 :

« Cher André, d'abord ma nouvelle adresse [mentionnée en tête de lettre] où nous sommes en plein déménagement. Merci de votre longue lettre très claire et très encourageante – le télégramme : j'espère vous envoyer un texte bientôt que vous pourrez faire imprimer sur les formules de P.T.T. – L'objet dont je vous avais parlé n'est pas une noix comme je croyais me rappeler mais un coquillage double en métal trop lourd pour penser en envoyer 250, et surtout trop cher ; sans mentionner le temps qu'il faudrait pour la fabrication. Donc je vous envoie, par avion, à la place, 2 petits tabliers (destinés à protéger les mains d'une chaleur excessive des pots et casseroles sur le feu). L'un est mâle et l'autre femelle et coûterait trop cher aussi mais pourrait être exécuté à 250 exemplaires à Paris en quelques jours et à moins cher. Si l'idée vous en plaît. Mettez moi encore au courant par quelques mots au moins et à bientôt mon « télégramme ». Affectueusement à tous deux de Teeny et de moi-même. Marcel. »

New York. 20 novembre 1959 :

« Cher André, merci de votre longue lettre de ce matin – je vous ai immédiatement câblé le texte du télégramme dont je joins ici une copie. Pour la signature des 20 tabliers (40 signatures + 20 de plus pour collaborateurs immédiats) le plus simple serait que je signasse sur un petit ruban de soie (satin) qu'on coudrerait à la machine ou à la main. Sauf contre ordre de vous je vais m'occuper de trouver un petit ruban pas large qui pourra être coupé après avoir été signé 60 fois – et vous l'enverrai par avion. Naturellement usez tant que nécessaire du cachet dont vous m'avez envoyé l'empreinte – à bientôt d'autres nouvelles. Affectueusement à tous deux de nous deux. Marcel. »

.../...

gnappe
de soie
conduirait à
à la main
ordre de vous
couper de trouva
chan pas large
être coupé

... une femme
trop cher aussi mais
exécuté à
ies à Paris en
et à moins cher
en plât.

encore au
quelque mots

à bientôt mon télégramme
affectueux à tous ceux
de Teeny et de mes mêmes
marcel

2 3-PM
1915



M. André Breton
42 rue Font.

À l'occasion de l'*Exposition internationale du Surréalisme – EROS* – organisée par André Breton à la galerie Daniel Cordier du 15 décembre 1959 au 15 février 1960, Marcel Duchamp réalise *Couple de tabliers*, également célèbre sous le nom de *Couple de tabliers de blanchisseuse*, paire de Ready-mades destinée aux vingt exemplaires de l'édition de luxe du catalogue-objet de l'exposition, *Boîte-Alerte*.

L'artiste choisit de manière provocante d'ajouter à ces gants de cuisinière trouvés dans un bazar de New York, des attributs masculins et féminins en tissu cousu et fourrure. S'il semble alors pointer d'un œil ironique la réputation sulfureuse traditionnellement associée aux blanchisseuses, Duchamp aborde ici avant tout l'érotisme d'une manière singulière.

Comme en témoigne par sa fonction ménagère *Couple de tabliers*, selon lui, les formes mâle et femelle, se réconcilient dans un espace imaginaire qui les confond – son œuvre – et c'est ce principe fusionnel qui pour Duchamp évoque l'érotisme.

A l'instar de *Masculin/Féminin*, objet présenté par Mimi Parent pour cette même exposition – une chemise et une veste d'homme associées à une cravate faite à partir de sa propre chevelure – la présente œuvre s'inscrit alors comme véritable manifeste de cette dernière grande exposition surréaliste perçue comme ultime acte de transgression contre l'ordre moral, politique et social de l'époque.

Marcel Duchamp, lettre envoyée à André Breton, 20 novembre 1959, New York (M. Duchamp cité in J. Gough-Cooper et J. Caumont, *Ephemerides on and about Marcel Duchamp and Rose Selavy, 1887-1968*, Londres, 1993).

15.000 €





-59-

Raoul DUFY

Dessin original signé – Deauville, cheval en course.

Crayon sur papier. Circa 1934.

Signé en bas à droite *Raoul Dufy*.

Format : 43 x 54,5 cm.

Certificat d'authenticité n°D18-9395 de Madame Fanny Guillon Laffaille.

Ce dessin sera reproduit dans le prochain volume du *Catalogue Raisoné des Dessins de Raoul Dufy* actuellement en préparation par Mme Fanny Guillon-Laffaille.

6.000 €

Émile DURKHEIM

Ensemble de trois lettres et une carte autographes signées à René Berthelot.

Six pages in-8° et une page 1/2 in-12° sur papiers à son adresse.

Enveloppes autographes timbrées et oblitérées.

[Paris et Cabourg] 4 janvier, 30 mars, 10 juillet et 21 août 1916.

« Je sais du moins que mon fils n'a pas souffert. »

Tragique et émouvante correspondance du sociologue français inquiet de la disparition de son fils André Durkheim, et sollicitant l'aide de son ami Berthelot. Ayant appris en février 1916 la mort d'André sur le front bulgare, Durkheim, dévasté de chagrin, lutte avec stoïcisme contre une existence désormais dénuée de tout sens.

I. 4 janvier 1916 : *« Monsieur et cher camarade, (...) Je viens donc vous demander si vous pouvez me venir en aide dans les pénibles circonstances où je suis. Mon fils, André Durkheim, jeune agrégé de philosophie, sorti de l'école juste au moment de la déclaration de guerre, faisait partie de notre corps d'Orient. Le 11 décembre, dans la nuit, alors que son régiment se retirait à travers ces pays difficiles, il a disparu : il s'est égaré dans le brouillard qui était très intense. Son colonel m'écrit qu'il a « dû rester aux mains de l'ennemi », c'est à dire des Bulgares qui pressaient de près son régiment (...) En attendant, voici les indications signalétiques de mon fils : André Durkheim, Sous-Lieutenant au 45^{ème} d'Infanterie, 9^e Cie, corps expéditionnaire d'Orient. Disparu le 11 décembre, dans la nuit. Aucune raison de croire qu'il ait été blessé au moment de sa disparition. (...) »*

II. 30 mars 1916 : *« Mon cher camarade, Un télégramme de M. Filipesco m'avait prévenu dès le 24 février. Une lettre de M. [?] me faisait prévoir que les recherches entreprises par M. [?] aboutiraient au résultat. Depuis ces mois, je n'ai plus d'espoirs d'aucune sorte. Mais votre lettre m'apporte des détails précieux. Je sais du moins que mon fils n'a pas souffert (...) »*

III. 10 juillet 1916 : *« Mon cher camarade, Vous serait-il possible de vous procurer des renseignements sur le Sergent Moïse Merriaux du 45^{ème} d'Infanterie, 9^e Cie, blessé et fait prisonnier le 11 décembre 1911, à la bataille de Smokvica, au cours de la retraite sur Salonique ? Ce sous-officier appartenait à la même compagnie que mon fils. (...) Vous comprendrez aisément que je me fasse un devoir de m'intéresser à quelqu'un qui a connu et aimé mon fils (...) »*

IV. 21 août 1916 : *« Mon cher camarade, (...) Merci à nouveau pour le concours que vous m'avez prêté en ces tristes circonstances (...) Je vous remercie également d'avoir transmis la demande concernant le sergent Merriaux. Son frère qui est toujours sans nouvelles, m'écrit des lettres pitoyables. Ce silence me paraît de bien mauvais augure. (...) »*

.../...

Monsieur de Choiseul,

Brunschwig, qui sort de chez moi, m'a appris
que vous êtes chargé, au ministère des affaires
étrangères, de quelques négociations au
sujet de la guerre de la dernière année, et
je vous prie de vous en occuper, et de venir
me venir en aide dans les pénibles circons-
tances où je suis.

Mon fils, André Lurichon, jeune
agrégé de philosophie, sort de l'école
au moment de la déclaration de guerre,
fait partie des troupes du Corps d'Orléans,
le 11 Décembre, dans la nuit, alors que
les troupes se retirent à travers un
pays difficile, il a disparu; il n'est pas
dans le bataillon qui était devant lui.

Pris sous le feu ennemi, André Durkheim – jeune normalien – fut mortellement blessé à la suite de la retraite de son régiment sur le front slave. Les autorités militaires signalèrent la disparition d'un sous-lieutenant appelé « *Durkhel* » dès le 5 décembre 1915. Puis, d'autres documents indiquèrent ensuite la mort d'un « *Durkhem* » tout en demandant d'avoir davantage de renseignements sur le défunt. Ces mêmes documents furent ensuite corrigés avec les bonnes informations : « *Durkheim mort le 18 décembre 1915 à la suite de ses blessures* ».

Après la mort de son fils, Émile Durkheim s'isole peu à peu, touché par le deuil et le désespoir. Incapable de consoler sa douleur, Durkheim s'éteint, à cinquante-neuf ans, à Fontainebleau le 15 novembre 1917. « *Il meurt de la mort de son fils* » dira-t-on alors.

Bibliographie :

- . *Cinq deuils de guerre, 1914-1918*. S. Audouin-Rouzeau. Agnès Viénot Editions
- . *Revue de Métaphysique et de Morale* T. 26, No. 2 (Mars-Avril 1919), pp. 181-198.
- . *E. Durkheim, Lettres à Marcel Mauss*. P. Besnard et M. Fournier – PUF, 1998.

Transcription complète des lettres sur simple demande.

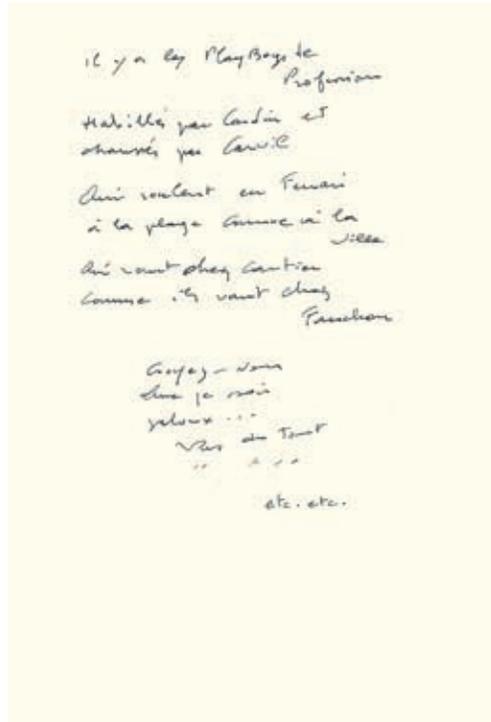
3.500 €

De mon fils :

André Durkheim, Sous-Lieutenant
au 9^e Régiment d'Artillerie, 9^e C^o, Corps
expéditif d'Orient. Disparu le
14 Décembre, dans le nuit. Aucune nouvelle
de son vivant qu'il ait eu lieu ou moyen
de sa disparition.

Je vous remercie par avance, mon
cher camarade, et je vous prie de croire
à mon plus dévoué salut.

E. Durkheim



-61-

Jacques DUTRONC

Manuscrit autographe.

Une page in-8° à l'encre noire.

Slnd (2018).

Dutronc livre ici quelques paroles de sa chanson mythique *Les Playboys*.

*Il y a les Play boys de profession
Habillés par Cardin et chaussés par Carvil
Qui roulent en Ferrari
A la plage comme à la ville
Qui vont les Cartier
comme ils vont chez Fauchon
Croyez-vous que je
Jaloux...
Pas du tout ...
Etc. Etc.*

Les Playboys est le deuxième EP du chanteur français, sorti en 1966. Les paroles sont l'œuvre de son complice Jacques Lanzmann.

1.500 €

-62-

Shepard FAIREY

Œuvre originale. Patti Smith – 2012.

Technique mixte. Sérigraphie, pochoir, peinture aérosol et collage sur bois.
Hand Painted Multiple (HPM) sur une édition de 6.

Annoté et numéroté en marge inférieure gauche 5/6 HPM.
Signé et daté en marge inférieure droite.
Numérotation et date au verso.

Format : 45,50 x 61 cm

En 2010, Shepard Fairey réalisa une œuvre de grande dimension sur le mur du lobby du Contemporary Art Center (CAC) de Cincinnati, en hommage à l'icône Patti Smith. Deux années plus tard, cette très courte série de 6 numéros fut lancée.

15.000 €





-63-

Léonard Tsuguharu FOUJITA

Dessin original signé - Arlequins.

Encre noire et stylo bleu sur papier.

Signé en marge inférieure.

Format 7 x 9 cm.

Provenance : Vente Cornette de Saint Cyr, Succession Kimiyo Foujita, 2013.

2.500 €

Paris 11-11-59

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu
votre si aimable lettre
qui m'a fait le grand plaisir
et je vous attends avec
le joie pour parler de votre
cher oncle que j'admire
toujours ainsi qu'à votre
chère tante M^{me} Berthelot.
Voulez vous assez aimable de
me téléphoner tel DAN.65.91.
en général je suis chez moi
après le dîner,
je suis votre entièrement
disposition
mes hommages très respectueux

Foujita

atelier 2^{me} étage N° 24 - et 25.

-64-

Léonard Tsuguharu FOUJITA

Lettre autographe signée à Daniel Langlois-Berthelot.

Une page in-8°. Enveloppe autographe.
Paris. 11 novembre 1959.

« Cher Monsieur, J'ai bien reçu votre si aimable lettre qui m'a fait le grand plaisir et je vous attends avec le joie pour parler de votre cher oncle que j'admire toujours ainsi qu'à votre chère tante Mme Berthelot. Voulez-vous assez aimable de me téléphoner tel DAN.65.91. En général je suis chez moi après le dîner. Je suis votre entièrement disposition. Mes hommages plus respectueux. Foujita. Atelier 2eme étage N° 24 et 25. »

350 €

Alain FOURNIER – Jacques RIVIÈRE

Lettre autographe signée à Jean Gustave Tronche.

Quatre pages in-12°. (La Chapelle d'Angillon. Août 1910).

« Vous savez que je fais un courrier littéraire qui me vaut la considération de tous les marchands de littérature. »

Très belle lettre co-écrite par les deux hommes (deux pages oblongues de la main de Fournier, signées *Henri*, et deux pages verticales de la main de Rivière) informant leur correspondant de leurs travaux littéraires en cours.

Jacques Rivière :

Mon cher ami, J'avais gardé une NRF pour vous et je pensais vous la donner à votre retour. C'est celle que je vous ai envoyée hier. Aussi faudra-t-il que vous utilisiez vos timbres à nous écrire. Je vous ai envoyé aussi un Art et Décoration pour vous distraire un peu. On a pas tous les jours l'occasion de rire. Je n'ai que celui-là pour vous et pour André. Vous vous arrangerez avec lui. D'ailleurs, ce n'est intéressant que pour quelqu'un qui a besoin de divertissement. Je suis dans un état d'abominable fatigue cérébrale. Je suis incapable de rien faire. Je passe des journées entières à me désoler sur mes papiers avec une grande courbature en travers du front. J'ai plusieurs choses en train, et je ne peux pas écrire une ligne. J'ai reçu il y a quelques temps une lettre tordante de Bourdelle, où il parle de mes écrits comme étant de la « besogne bien foutue », et de moi comme un « bougre » à qui il voudrait montrer ce qu'il fait. Il me demande d'écrire sur lui à propos de son exposition l'an prochain. J'ai accepté. Ce sera sans doute dans Art et Décoration. Besnard aussi m'a écrit pour me remercier. Il était très enthousiasmé et me demandait d'aller le voir. Enfin Willy dans la lettre de l'Ouvreuse a parlé de mon Debussy. Je vous quitte mon cher ami, en vous priant de nous rappeler au souvenir de Madame Tronche et de votre sœur, et de croire à notre bonne amitié.

Alain Fournier :

Mon cher ami, Bien que je sois assez content d'avoir à faire cet article Bourdelle, je regrette pour vous que vous n'ayez pas trouvé le temps de l'achever. Je suis vis-à-vis de Paris-Journal en grande hésitation et répugnance. On m'a payé 26 f. 50 cet immense recueil d'interviews sur Puvis de Chavannes ! Et j'ai des envies folles de crever le grand Chichet à qui je suis d'ailleurs très sympathique et qui m'appelle mon petit. Vous savez que je fais un courrier littéraire qui me rapporte deux sous la ligne et me vaut la considération de tous les marchands de littérature et la haine de l'Intransigeant. Je ne sais pas si j'aurai le courage de continuer ou si je me réfugierai en Angleterre pour faire en paix ce que je crois avoir à faire. Non seulement on a nommé Jacques dans la lettre de l'Ouvreuse mais on cité plusieurs lignes de son articles « intelligent et voluptueux, deux qualités rarement réunies ». J'ai donné à Rouché Les Dames du village en remplacement de la trop cléricale Madeleine. A la Nouvelle Revue Française, des notes curieuses sur Roosevelt à la Sorbonne, mais pas encore officiellement acceptées. Jacques donne un Gauguin, auprès duquel le Cézanne paraîtra morne. Je suis bien dégoûté de n'avoir rien de plus à vous dire ce matin. Vous ne pourriez pas me chercher, au cours de vos tournées, loin de tous les lieux habités, un cultivateur qui aurait une fille à marier ? Henri. »

Mon cher ami, Bien que je sois assez castré d'avoir à faire cet
article Lourdelle, je regrette pour vous que vous n'ayez pas trouvé le
temps de l'achever.

Je suis vis-à-vis de Paris - Journal en grande hâte et
et repugnance. On m'a payé 26.50 cent immensément
d'interviews sur Paris de charmes! Et j'ai des écrits, folles de
créer le grand Chiebat à qui je suis d'ailleurs très sympathique
et que m'appelle mon petit.

Vous savez que je fais un courrier littéraire qui ne rapporte
deux sous la ligne et me vaut la courtoisie de tous les
"marchands de littérature" et la haine de l'imbaugeant

Je ne sais pas si j'aurai le courage de continuer ou si
je ne repartirai en Angleterre pour faire en paix ce que j'aurais
à faire.

Monie est ma Providence dans la boîte; mais il n'y a pas le
maître.

Non seulement on a révisé l'article dans la lettre de Lourdelle
mais on a écrit plusieurs lignes de sa suite "mélange et voluptueux" de
qualité rarement remués."

Plus mes papiers avec une grande
conscience en faveur du front.
J'ai plusieurs choses en train.
Je ne peux pas écrire une ligne
si je ne suis pas à Paris. Je suis
dans une lettre fort courte de
Lourdelle, me je parle de mes
écrits comme étant de la "bonne
vieille France" et de moi comme
un "bon poète" et qui se produit
comme à quel fait. Il me
demande d'écrire deux ou trois
lignes de son expositif. Je
prouverai. J'ai accepté. Je
dans d'abord dans l'Art et l'Économie
de Bernard aussi, et à tout
que renvoie. Refait-ils, en leur
vins et une demande d'Art et
le sera.
Enfin, Wally dans la lettre
de Lourdelle à l'égard de mon
Deussy.
Je vous quitte, mon cher ami,
en vous priant de nous rappeler
en souvenir de Madame Tronche
et de votre amour et de votre
note bonne amitié. J. P. V. 1912

Jean-Gustave Tronche (1884-1974), administrateur de la NRF de 1912 à 1922, puis éditeur indépendant, s'est trouvé au centre de la vie littéraire de la première moitié du XX^e siècle. Il a entretenu des relations professionnelles et amicales avec Aragon, Fournier, Gide, Martin-du-Gard, Paulhan, Rivière, entre autres.

2.800 €

Lucian FREUD

Lettre autographe signée à Ann Fleming.

Une page ¼ in-8° sur papier à en-tête de l'*Hôtel La Louisiane*, à Paris.
(Paris – 1953).

"Life is cruel, my dear!"

Rare lettre du jeune Freud préparant son nouveau mariage et évoquant avec humour le père de James Bond, époux de sa correspondante, Ian Fleming.

"Darling Ann, In spite of Doc. Leadinghams warning "Life is cruel, my dear!" we are very well. Caroline is coming to London for two days on the 18th, so could you please make a date for her with lead-face for the 19th? I think a Paris wedding would perhaps be best as one needs no documents except my divorce papers, but where-ever it takes place do please be my best man! The main advantage of being married here is that it can be done at dusk so that one can emerge, spliced, into the Paris night. I am becoming rather like Ian in so much so that a number of subjects can not safely be mentioned in my presence. I hope Raymond is nightly leaping his five barred gate. Please write. Best love. L."

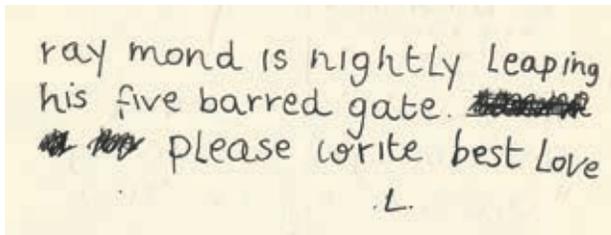
Divorcé de Kitty Garman en 1952, Freud s'installe à Paris et planifie son mariage avec sa deuxième épouse, Lady Caroline Blackwood (le mariage eut finalement lieu à Londres le 9 décembre 1953) dont il divorcera également en 1958.

Installé dans la chambre 38 de l'*Hôtel La Louisiane*, Freud y réalisa, en 1954, l'un de ses plus troublants et fascinants tableaux *Hotel Bedroom*, figurant son épouse Caroline allongée au regard perdu et lui-même, en arrière-plan, l'œil fixe et sombre.

Cette œuvre majeure, aujourd'hui conservée à la *Tate Modern* de Londres, fut présentée au pavillon britannique de la biennale de Venise de 1954, aux côtés d'œuvres de Francis Bacon et Ben Nicholson.

Ann Fleming (1913.1981), mondaine britannique et épouse du père de James Bond, Ian Fleming, fut une amie proche de Lucian Freud. Ils se rencontrèrent à la fin des années 40 par l'intermédiaire de Cyril Connolly. Freud réalisa son portrait en 1950.

7.500 €



HOTEL LA LOUISIANE *A

60, RUE DE SEINE, PARIS-6^e

TÉL. : DANTON 97-08

ET ODÉON 10-86

Darling Ann, in spite of
Doc. Leadinghams warning
"Life is cruel, my dear!"
we are very well Caroline is
coming to London for two days
on the 18th so could you please
make a date for her with Lead-
face for the 19th? I think a
Paris wedding would perhaps
be best as one needs no
documents except my divorce papers
but where-ever it takes place
do please be my best man!
the main advantage of being
married here is that it can
be done at dusk so that one
can emerge, spliced, into
the Paris night. I am becoming
rather like Ian in so much ~~so~~
that a number of subjects
can not safely be mentioned
in my presence. I hope

-67-

Serge GAINSBURG

Photographie originale.

Tirage argentique d'époque (1965) figurant Gainsbourg
manipulant ses enregistreurs musicaux.

Format carré : 17,50 x 24 cm.

Annotations manuscrites au dos et tampon Sodep Presse.

Traces de colles au dos du cliché.

850 €



-68-

Serge GAINSBOURG

Manuscrit musical autographe - *Je vous aime*.

Une page in-folio (230 x 305 mm) sur papier à portées pré-imprimées.
SlnD [Paris. 1980].

Papa nono
Dieu fumeur de Havanes
Je vous salue Marie - reggae
La Fautive
Je pense queue
Mermoz
La p'tite Agathe - ou rock

En 1980, au plus profond de son désespoir, délaissé par Jane Birkin, Serge Gainsbourg accepte la proposition de son ami Claude Berri d'interpréter le rôle de Simon dans son film *Je vous aime*, auprès de Catherine Deneuve, Alain Souchon, Jean-Louis Trintignant et Gérard Depardieu. Ce film intimiste donne l'occasion à Gainsbourg d'approfondir ses liens amicaux avec Catherine Deneuve : « *J'étais mal. Catherine, elle ne m'a pas seulement aidé à sortir d'une mauvaise passe : peut-être est-ce grâce à elle que je ne me suis pas flingué.* » Quelques mois plus tard, il lui écrira l'unique album interprétée par Deneuve, *Souviens-toi de m'oublier*.

Gainsbourg réalise également la bande originale du film. Celle-ci s'articule autour des sept chansons, ici listées, (interprétées par Deneuve, Depardieu, et Gainsbourg) déclinées également en versions instrumentales. L'album est enregistré en mai 1980 au studio Ferber et met en exergue l'une des chansons de Gainsbourg les plus appréciées du grand public, *Dieu est un fumeur de Havanes*.

Bibliographie :

- . *Le Gainsbook, en studio avec Serge Gainsbourg*. S. Merlet. Ed. Seghers.
- . *Gainsbourg*. G. Verlant. Ed. Albin Michel.

12.000 €

A handwritten musical score on aged, yellowed paper. The score is written on five-line staves. The lyrics are written in a cursive hand below the staves. Chords are written in a similar hand, often above or below the notes. The lyrics include: "A | E | A7 |", "A | / | E | A E", "dieu fumeur de havanes", "vous saluez marie", "refuge", "baptiste", "se queene", and "in boat". Chords include A, E, A7, F6sus, Am, Bb, and C. There are some corrections and markings, such as a circled '5' and a large scribble over a chord. The paper shows signs of age, including creases and discoloration.

Serge GAINSBORG

Manuscrit autographe - Variations sur le même t'aime.

Deux pages in-4° sur papier filigrané.
SInd [Paris. Avril 1990].

Important manuscrit, en premier jet, de la chanson titre de l'album Vanessa Paradis, *Variations sur le même t'aime*, enregistré de février à avril 1990 dans les Studios Guillaume Tell à Paris.

Variations sur le même t'aime

*Variations sur le même
Sur le même je t'aime
Toujours le même thème
I love you, oui je t'aime
Contre ça don't know what to do
Of course I love you*

*C'est le même tes problème
Qu'on se pose à soi-même
Où l'on passe aux extrêmes
Il y a de quoi devenir fou
But still I love you*

*On pourrait en faire des variations à l'infini
Toute la nuit De jour, de nuit
Toujours On se pose les mêmes questions
De quoi en perdre la raison
Entre l'amour et la haine
Je te hais, je t'aime*

*Moi j'arrive en ennème
Position c'est c'qui m'gène
Qui sera la prochaine
Dont tu tomb'ras amoureux fou
No I don't know who*

*Variations à l'infini
Est-ce aujourd'hui
Que tu m'diras oui ou non
De quoi en perdre la raison
Peut-être n'est-ce pas la peine
De se fair' toute une mise en scène*

*Variations à l'infini
Est-ce hier, demain, aujourd'hui
De quoi perdre la raison
Sur le thème je t'aime variations*

.../...

variations ~~~~~ }

A3 OK
moi j'arrive en dernière
position c'est ce qui m'gene
qui sera la prochaine
dont tu tombera amoureux for
no I don't know who

B3 OK
variations a l'infini
est ce aujourd'hui
que tu m'as dit oui ou non
de quoi on perd la raison
peut être n'est ce pas la peine
de se faire tout un 'muse en scene

B4
variations a l'infini
est ce hier demain aujourd'hui
de quoi perdre la raison
sur le chemin j'ai des variations
shunt

L'album sort le 28 mai 1990 et reçoit un succès formidable. 400 000 exemplaires sont vendus et le disque certifié disque d'or et disque de platine. Les singles *Tandem*, *Dis-lui toi que je t'aime* et *L'Amour en soi* deviennent également d'immenses succès.

Cet album est le dernier sur lequel Serge Gainsbourg a travaillé. Il meurt 9 mois après la parution de cet opus.

Pour rendre hommage à Gainsbourg, lors des 10 ans de sa mort, l'album est réédité et se vend à nouveau à 400 000 exemplaires.

25.000 €

6 variations sur le thème (l'air)

A1 ~~sur le thème~~ ~~je l'aime~~
toujours le même thème

OK I love you oui je l'aime
of course I love you
I do

A2 c'est le même ~~le~~ problème
qu'on se pose à soi-même
ou l'on passe aux extrêmes
OK il y a de quoi devenir fou
but still I love you

B1 on pourrait en faire des variations
à l'infini
toute la nuit ~~de~~ jour de nuit
OK ~~quant on se pose~~ ~~les~~ mêmes questions
~~longues~~ pose
de quoi en perdre la raison
7 entre l'amour et la haine
5 ~~la~~ ~~est~~ je le hais je l'aime

-70-

Émile GALLÉ

Lettre autographe signée de son monogramme à Henri Guérard.

Une page in-8° sur papier à en-tête de sa Cristallerie d'art.
Usine-Garenne (Nancy), 19 août 1889.

Très belle lettre du Maître verrier faisant publier ses œuvres dans la Gazette des Beaux-Arts.

« Cher Monsieur Guérard, Mais c'est vous qui êtes le plus obligeant comme vous êtes le plus habile des artistes ! La lettre de M. de Lostalot m'apprend, avec la vôtre, ce que j'ignorais, la situation de M. de Lostalot comme Directeur artistique à la Gazette. Je suis désolé et énervé de cette petite affaire à cause de vous. Les journaux font en ce moment un tel tapage de mon œuvre modeste qu'il faut donner quelque chose de caractéristique comme reproduction. Voici ma lettre à M. de Lostalot (duplicata). J'avise mon représentant d'avoir à vous donner quelques photographies de pièces à fleurs. Vous trouverez je l'espère un type qui vous plaira. Nous soumettons une planche à M. de Lostalot. Si nous échouons ce sera pour quelqu'un d'autre. On vous passera les objets si vous voulez et je crois cela très utile au succès. Seulement, n'êtes-vous pas absent pour longtemps, that is the question ? L'épreuve que je vous ai envoyée était pour vous montrer la teinte puisque vous m'aviez demandé mon goût (...) Si vous avez encore besoin du dessin pour le bonhomme je vous l'enverrai de suite (main, bras, cuisse et profil de tête). Sympathiquement, cordialement, et admirativement. EG. »

1.400 €

E. MILE G. FILLÉ, m. VITREY.
Cristallerie d'Art

Uaine-Garonne 27. le 19 A^{vt} - 1889.



Mon Monsieur Gérard.

Mais c'est vous qui êtes le plus obligé comme vous êtes le plus patibé de artistes ! La lettre de M^r. de Lortalot m'a appris, avec la vôtre, ce que j'ignorais, la situation de M^r. de Lortalot comme A^t-art^o à la Gazette. Je suis désolé et étonné de cette affaire. Les journaux font en ce moment un tel usage de mon œuvre modeste qu'il faut donner quelque chose de caractéristique comme reproduction. Voici ma lettre à M^r. de Lortalot (duplicate). J'ai vu mon représentant s'avisé à vous envoyer quelque photographie de pièces à fleurs. Souffrez j'espère un type qui vous plaira.

Mais ~~je~~ soumettrons une planche à M^r. de Lortalot. Si nous échouons ce sera pour quelqu'un d'autre.

L'on vous paiera ce qu'il faut si vous voulez, je crois, aller faire un regard seulement si vous voulez, about pour longtemps, that is the question?

L'éditeur de l'ouvrage.

L'ouvrage qui figure au catalogue est de M^r. Gérard. Il est en vente chez M^r. de Lortalot, 10 et 12, rue Richer, Paris. Il est en vente chez M^r. de Lortalot, 10 et 12, rue Richer, Paris. Il est en vente chez M^r. de Lortalot, 10 et 12, rue Richer, Paris.

Mohandas Karamchand, le Mahatma GANDHI

Lettre autographe signée à son ami Hermann Kallenbach.

Trois pages in-8° en anglais, au verso d'un papier à en-tête de Johannesburg.
Ahmedabad. 20 mai [1916].

“No man can beforehand stipulate about his future conduct.”

Le père de la nation indienne conte à son fidèle ami la vie quotidienne de son ashram.

«From M.K. Gandhi. My dear friend, your letters have become most irregular & so I imagine have mine become. Sometimes I get two at a time. I hope the parcels have been safely delivered to you. They contain your clothing biscuits & cut brushing sticks. I wish your opinion on the biscuits. They were turned not alright so far as I could judge.

You will be pained to hear that Maganbhai is leaving the Ashram. Next to Maganlal he was the strongest man. Indeed, Mrs Gandhi thought that Maganbhai was the stronger of the two. Maganbhai is leaving as he frankly tells me that he can no longer observe the right rule of the Ashram. He wants to go out into the world and have a taste of it. His remaining in the Ashram can now make of him only a hypocrite. He will be leaving in a day or two. So it may come so (?) what I said might and I may be left all by myself. Just now Maganlal seems to be strong like a lion. But so did Maganbhai. No man can beforehand stipulate about his future conduct. Peter thought he would not wince but even so great as he did though with him the shock was momentary.

Harilal's wife is again with me. She is leaving in a few days to join her husband at Calcutta. I described to you Navansang & Bela's small girl. They are now quite alright. The handlooms are making very good progress. I hope to send you some new cloth. With love from us all. Yours ever old friend. »

Transcription française :

« De M.K. Gandhi. Mon cher ami, vos lettres sont devenues très irrégulières & j'imagine que les miennes le sont aussi. Parfois, j'en reçois deux à la fois. J'espère que les colis vous ont bien été livrés. Ils contiennent vos biscuits, vêtements et brosses à cheveux. J'aimerais avoir votre avis sur les biscuits. Pour autant que je puisse en juger, ils n'étaient pas très bons.

Vous serez peiné d'apprendre que Maganbhai quitte l'ashram. Après Maganlal, c'était l'homme le plus fort. En effet, Mme Gandhi pensait que Maganbhai était le plus fort des deux. Maganbhai part car il me dit franchement qu'il ne peut plus observer les règles de l'ashram. Il veut découvrir le monde et en découvrir la saveur. En restant dans l'ashram, il ne peut plus être qu'un hypocrite. Il va partir dans un jour ou deux. Il se peut donc que ce que j'ai dit se produise et que je me retrouve tout seul. En ce moment Maganlal semble être fort comme un lion. Mais c'était le cas de Maganbhai aussi. Aucun homme ne peut stipuler à l'avance sa conduite future. Peter pensait qu'il ne grimacerait pas, mais même s'il a grimacé, le choc a été momentané.

.../...

La femme de Harilal est à nouveau avec moi. Elle part dans quelques jours pour rejoindre son mari à Calcutta. Je vous ai parlé de la petite fille de Navansang et de Bela. Ils vont maintenant très bien. Les métiers à main font de très bons progrès. J'espère pouvoir vous envoyer de nouveaux tissus. Avec notre amour à tous. A toi, toujours, ton vieil ami. »

Le document, ici présenté, permet d'évoquer le lien fort et trouble entre « La Grande Âme » et Hermann Kallenbach, architecte juif-allemand. Les deux hommes se rencontrent en Afrique du Sud en 1904.

Après de longues discussions sur la religion, sur le concept de Satyagraha (non-violence et désobéissance civile) les deux hommes se lient d'une amitié complète. Leurs liens sont considérés aujourd'hui par les biographes et exégètes de Gandhi comme une homosexualité platonique.

Selon Gandhi lui-même, les deux hommes se considéraient comme « âmes sœurs » ; ils vécurent ensemble, près de Johannesburg, au sein de la Satyagraha House dessinée par Kallenbach et baptisée « le Kraal ». Ils y partagent alors une vie d'ascèse, puis s'installent à la « Ferme Tolstoï », isolée à 35 km de la ville, qui deviendra le camp de base de la communauté Satyagrahi, jusqu'à l'aboutissement victorieux de leur lutte en 1913.

Un an plus tard, Gandhi quitte le pays pour rejoindre à jamais l'Inde. Les deux amis ne se reverront pas mais entretiendront une correspondance soutenue et régulière.

Dans cette lettre Gandhi fait part à son protecteur de ses difficultés à préserver l'ashram. Il évoque le départ de son fidèle Maganbhai dans des propos empreints de justice et du refus catégorique du mensonge qui caractérisent sa doctrine. Il le compare à Maganlal Khushalchand Gandhi (1883–1928) son suiveur le plus fidèle. Maganlal était un cousin de Gandhi.

En juillet 2012, le gouvernement indien a fait l'acquisition de quelques mille lettres reçues par Hermann Kallenbach de la part de Gandhi. Cette lettre est donc l'une des rares reliques de cette correspondance encore en mains privées.

25.000 €

Mohandas Karamchand, le Mahatma GANDHI

Lettre autographe signée « Bapu » à Shanta S. Patel.

Trois pages in-4° en anglais. Travancore. 17 janvier 1937.

Gandhi, intime et bienveillant, délivre ses conseils à sa protégée Shanta S. Patel.

« My dear Shanta, I always think of you & want to write to you but never get the time. I have get some tonight by accident. We are on a little launch which is taking hours instead of half an hour to reach our destination. Not knowing this I took no handmade paper with me. Hence this note machine made paper.

Bharatan must have told you all about our conversation. You should forget him. He is already engaged & is about to be married. I am sorry but you will, I have no doubt, appreciate the situation.

If you can work on at Maganwardi with complete self-possession, it is well. But if you find it difficult, we must think on the possibilities. I expect to reach there 24th or 25th.

I hope you are throngly restored. I had sent a wire inquiring about your health. I hope Fischer continues to like his work & to keep his health. I see from the papers that you are having very hot weather. Here we are walking. There is no winter in the south of India. Travancore. Love. Bapu. 17 1 37

Transcription française :

« Ma chère Shanta, je pense toujours à toi et je veux t'écrire mais je n'en trouve jamais le temps. Par chance j'en ai ce soir. Nous sommes sur une petite embarcation qui prend des heures au lieu d'une demi-heure pour atteindre notre destination. Ne sachant pas cela, je n'ai pas pris de papier fait main. D'où cette note sur un papier machine.

Bharatan doit t'avoir tout dit au sujet de notre conversation. Tu devrais l'oublier. Il est déjà fiancé et sur le point de se marier. Je suis désolé mais tu sauras t'adapter, je n'en doute pas, à la situation.

Si tu peux continuer à travailler à Maganwardi en toute sérénité, c'est bien. Mais si tu trouves cela difficile, nous devons réfléchir aux autres possibilités. Je pense arriver là-bas le 24 ou le 25.

J'espère que tu es parfaitement bien rétablie. J'avais envoyé un télégramme pour m'enquérir de ta santé. J'espère que Fischer continue à aimer son travail et à conserver sa bonne santé. Je vois dans les journaux que vous avez un temps très chaud. Ici, nous marchons. Il n'y a pas d'hiver dans le sud de l'Inde. Travancore. Bapu. 17 1 37. »

.../...

Le destinataire de cette lettre est Shanta S. Patel, fille de Shankarbhai Patel. Sa famille fut très proche de celle de Gandhi qui se comporta en protecteur de Shanta, comme en témoigne ce courrier et le reste de leur correspondance (qui débute vers 1930).

Les lettres de Gandhi à Shanta forment une correspondance de préceptes et de conseils d'existence, balayant tous les aspects de la vie de la jeune fille, allant de la morale à l'alimentation. Le ton paternel de Gandhi confirme le rôle de père de substitution qu'il semble avoir joué auprès de Shanta, qu'il appelle parfois sa « Dear daughter ».

Gandhi lui demande ici de renoncer à un homme déjà engagé et sur le point de se marier. Ces conseils de père s'accompagnent d'une invitation à rester travailler à Maganwardi, nom du « quartier général » de Gandhi établi à Wardha, au centre de l'Inde. C'est là que s'installa le Mahatma Gandhi en 1936 après un dernier séjour en prison. Il y passa douze ans, jusqu'à sa mort en 1948.

Le nom de Shanta réapparaît sous la plume de Gandhi quelques mois plus tard, le 4 août 1937, quand il écrit « Est-ce que je vous ai dit que Shanta n'est pas allée en Angleterre ? [...] Elle est très heureuse avec Mahadev et très utile pour lui » Gandhi apparemment lui a trouvé un mari et une situation, avec Mahadev Desia, son secrétaire personnel.

Le voyage de Gandhi à Travancore en janvier 1937 reste hautement symbolique de l'action du Mahatma en Inde, et un épisode important de sa vie. En effet, quelques années plus tôt, en 1925, Gandhi s'était vu refuser l'accès au sanctuaire du temple de Travancore, n'ayant été autorisé qu'à en faire le tour. « On ne m'a pas autorisé à aller au sanctuaire intérieur parce que j'étais allé en Angleterre », se plaignit Gandhi dans un article de son journal *Navjivan* intitulé « Darshan of Kanyakumari » (29 mars 1925).

En effet, aller à l'étranger était considéré comme un tabou par les hindous de l'époque et ceux qui violaient cette croyance se voyaient refuser l'entrée des temples. Ces personnes ne pouvaient entrer dans les sanctuaires qu'après avoir accompli des rituels de purification.

En 1933, Le roi de Travancore Sree Chithira Thirunal Balarama Varma mit fin à ces restrictions imposées pour cause des voyages à l'étranger ou autres prétendues impuretés. En janvier 1937, le roi invite Gandhi en tant qu'invité spécial pour la cérémonie historique aux temples de Travancore qui ouvrait enfin ses portes à tous les hindous, y compris ceux des castes inférieures.

Enfin le nom de Fischer qui est mentionné désigne peut-être le journaliste Louis Fischer qui avait été invité par Gandhi à passer une semaine auprès de lui et qui demeure l'un de ses plus fameux biographes.

20.000 €

5

my dear Santa

I always think of you
 + want to write to you
 but never get the time.
 I have got some tonight
 by accident. we are on
 a little launch which
 is taking hours instead
 of half an hour to reach
 our destination. not
 knowing this I took no
 part made paper with
 me. Hence this note on
 machine made paper.

Rharatan must
 have told you all about
 our conversation. you

should forget him: he
 is already engaged or
 is about to be married.
 I am sorry but you
 will share no doubt
 appreciate the situation.
 If you can work on it
 independent with com-
 plete self-possession
 it is well. But if you
 find it difficult to we
 must think of the
 possibility. I respect
 your independence with
 25th

I hope you are
 well. I am sending

3

more inquiring about
 your health.
 I hope you are combining
 to like his work to
 keep me healthy.

I see from the paper
 that you are taking
 very fine weather. we
 are now making. there is
 no winter in the South
 of India
 I am sure
 17. 1. 57

Yours truly
 R. P. S.

Romain GARY

Lettre autographe signée à Maurice Nadeau.

Deux pages in-8°. Mouillure marginale en bas de page.
Sans lieu. 25 septembre [1945].

« *Je crois que Albert Camus pourrait vous expliquer ma situation un peu compliquée.* »

Superbe lettre de Gary, récemment entré en littérature, et désarçonné par toutes les sollicitations dues au succès de son premier roman, *Éducation Européenne*.

L'écrivain, heureux de la critique de Nadeau dans *Combat*, souhaite confier des extraits de son deuxième roman *Tulipe* à son correspondant, sans se souvenir des engagements réellement pris avec Jean-Paul Sartre pour *Les Temps Modernes*.

Déconcerté, Gary suggère à Nadeau de se rapprocher d'Albert Camus, rédacteur en chef à *Combat*.

« *Cher Monsieur, Je m'excuse du retard considérable que j'ai mis à répondre à votre lettre et à vous remercier aussi de l'article si généreux que vous avez bien voulu consacrer à « Éducation Européenne » dans Combat.*

Je pense que la façon la plus sûre, la seule façon de vous remercier, est de justifier, par mon nouveau livre, la confiance que vous semblez mettre en moi. Ce livre est sur le point d'être terminé, mais je ne puis, pour le moment, vous donner un extrait à publier, pour la raison suivante : j'ai plus ou moins promis ce manuscrit à une revue dont le titre m'échappe – je crois que c'est « Les Temps Nouveaux » ou « Les Temps Modernes » ou quelque chose comme ça – dont le directeur futur, Mr Sartre, m'a assez longuement parlé à mon avant-dernier passage à Paris.

Si cette revue ne se matérialise pas ou s'il apparaît contrairement à ce qu'il me paraît, que je n'ai fait aucune promesse à personne et en particulier pas à Mr. Sartre, je serais très heureux de vous remettre mon nouveau livre pour que vous puissiez y choisir un bon morceau.

Je m'excuse d'entrer dans ces détails idiots, mais la vérité est que je ne sais plus très bien ce que j'ai promis et ce que je n'ai pas promis et à qui. Je crois que Albert Camus pourrait vous expliquer ma situation un peu compliquée ; je sais que vous le connaissez. Je m'excuse d'ailleurs de vous importuner avec ces détails ridicules.

En attendant, je ne puis que répéter encore une fois ceci : je ferai de mon mieux pour justifier la confiance que vous avez mise en moi. Romain Gary. »

Les Temps Modernes « revue politique, littéraire et philosophique » fut fondée par J.P. Sartre et Simone de Beauvoir en 1945. Le Comité directeur d'origine comprenait, outre Sartre et Beauvoir, Raymond Aron, Michel Leiris, Maurice Merleau Ponty, Albert Ollivier, Jean Paulhan.

7.500 €

Budus, Mr. Sardre, m'a assez longue-
ment parlé à mon égard. Dernier pas-
sage à Paris. Si cette revue ne se
matérialise pas ou s'il apparaît,
concrètement à ce qu'il me paraît,
que je n'ai fait aucune promesse à
personne et en particulier à Mr. Sardre,
je serais très heureux de vous en
mettre mon nouveau livre pour que
vous jurez y avoir un bon mor-
ceau. Je m'excuse d'entrer dans ces dé-
tails idiots, mais la vérité est que je
ne suis plus très bien et que j'ai
promis et ce que je n'ai pas pro-
mis et à qui. Je vois que ~~le~~ Albert
Lermus pourrait vous expliquer ma
situation un peu compliquée; je vois
que vous le connaissez. Je m'excuse d'ail-
leurs de vous importuner avec ces détails
ridicules.

En attendant, je ne puis
que répéter encore une fois ceci: je serais
de mon mieux pour justifier la confiance
que vous avez mise en moi.

Romain Rolland

7 Jan.

Très chère Christel,
Here I am, Romain. I got your letter all right, and it really was something good and nice to have. I was looking the other day through some pictures, old ones, which I found in France, and you were there, at your fairest – and Sylvia, looking at me, decided with some sort of triumph (I don't know why): "aha, so you didn't forget Christel, after all!" Of course I didn't.
I wonder how you liked "Éducation Européenne." I sent you a copy in French, some time ago. It is now being translated in Swedish. (it

-74-

Romain GARY

Lettre autographe signée à Christel Söderlund.

Trois pages in-4° en anglais.

7 janvier [1946].

"I wish I could see you again, if only for a day."

Très belle lettre de l'écrivain français, nostalgique de ses amours évanouies.

"Très chère Christel, Here I am, Romain. I got your letter all right, and it really was something good and nice to have. I was looking the other day through some pictures, old ones, which I found in France, and you were there, at your fairest – and Sylvia, looking at me, decided with some sort of triumph (I don't know why): "aha, so you didn't forget Christel, after all!" Of course, I didn't.

I wonder how you liked "Education Européenne". I sent you a copy in French, some time ago. It is now being translated in Swedish. (It is being translated in all European languages.)

I have been demobilized three weeks ago and, in a few days, I am going to Sofia, in Bulgaria as a 1st secretary to the French Legation there. I'll probably stay over there a year or so, with my wife [Lesley Blanch, première épouse de Gary], who is joining me in April. She is a very good wife and a very good journalist... My new book [son roman Tulipe] is being published in April.

I wish I could see you again, if only for a day. I hope – in fact, I know – that you are happy, and that Ullo is now a big and healthy boy. Keep contact with me, my dear Christel, if you can, from time to time. One day, we shall meet again. Love from Romain Gary."

Transcription française :

« Très chère Christel, Me voici. Romain. J'ai bien reçu ta lettre, et c'était vraiment quelque chose de bien et d'agréable à avoir. Je regardais l'autre jour des photos, des vieilles photos, que j'ai trouvées en France, et tu étais là, dans toute sa splendeur – et Sylvia, me regardant, me lança avec une sorte de triomphe (je ne sais pourquoi) : « Aha, alors tu n'as jamais oublié Christel ! » Bien sûr que non, je ne l'ai pas oubliée.

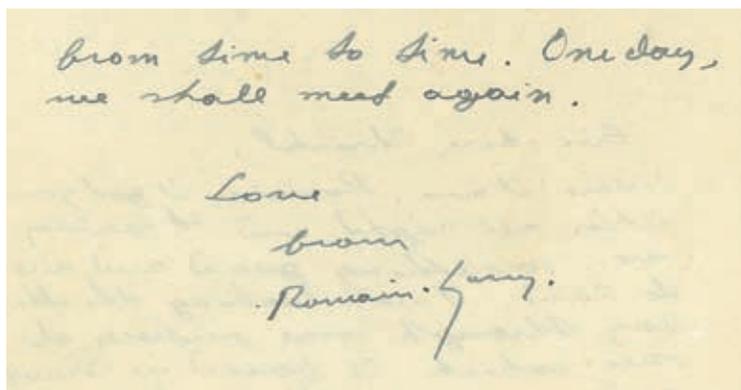
Je me demande si tu as aimé «Éducation Européenne». Je t'ai envoyé un exemplaire en français, il y a quelque temps. Il est en cours de traduction en suédois. (Il est en cours de traduction dans toutes les langues européennes.)

J'ai été démobilisé il y a trois semaines et, dans quelques jours, je pars pour Sofia, en Bulgarie, comme 1er secrétaire de la Légation de France là-bas. Je vais probablement rester là-bas un an environ, avec ma femme [Lesley Blanch, première épouse de Gary], qui me rejoint en avril. C'est une très bonne épouse et une très bonne journaliste... Mon nouveau livre [son roman Tulipe] sort en avril.

J'aimerais pouvoir te revoir, ne serait-ce que pour une journée. J'espère – en fait, je le sais – que tu es heureuse et qu'Ullo est maintenant devenu un grand garçon en bonne santé. Garde contact avec moi, ma chère Christel, si tu le peux, de temps en temps. Un jour, nous nous reverrons. Amour de Romain Gary. »

Romain Gary rencontra Christel Söderlund-Kryland, jeune journaliste suédoise de 21 ans, à Nice en juillet 1937. Leur passion fut dévorante et brève. Après quelques mois de vie commune, Christel (qui inspirera à Gary le personnage de Brigitte dans *La Promesse de l'aube*), déjà mariée, retourna en son pays natal, en juin 1939, reprendre la vie commune avec son époux. Gary n'oublia jamais cette passion.

6.500 €



from time to time. One day,
we shall meet again.
Love
from
Romain Gary.

Paul GAUGUIN

Lettre autographe signée (deux fois) à Daniel de Monfreid.

Une page ½ in-4°.
[Hiva-Oa] Avril 1903.

« *Il sera dit toute ma vie que je suis condamné à tomber me relever retomber etc.* »

Une des toutes dernières lettres de Gauguin, poignante, quelques jours avant sa mort.

Il s'agit de la dernière lettre adressée à son ami Daniel de Monfreid ; Gauguin était alors déjà alité et condamné pour calomnie : il meurt le 8 mai 1903 à l'âge de 54 ans, complètement démoralisé, avant même d'avoir pu se défendre contre cette accusation. Il est très probable que Gauguin fut déjà mort lorsque Monfreid reçut cette lettre.

« *Mon cher Daniel, Je vous envoie 3 tableaux que vous recevrez – je les envoie directement à Mr Fayet pour ne pas avoir à être trimbalés – probablement après cette lettre. Voulez-vous dire à Mr Fayet qu'il s'agit là de me sauver. Si les tableaux ne lui conviennent pas qu'il en prenne d'autres chez vous ou qu'il me prête 1500 F avec toutes les garanties qu'il voudra. – Voici pourquoi : je viens d'être victime d'un traquenard épouvantable.*

Après des faits aux Marquises scandaleux j'avais écrit à l'Administrateur pour lui demander de faire une enquête à ce sujet. Je n'avais pas pensé que les gendarmes sont tous de connivence, que l'Administrateur est du parti du gouverneur etc... toujours est-il que le lieutenant a demandé les poursuites et qu'un juge bandit aux ordres du gouverneur et du petit procureur que j'avais malmené m'a condamné, loi Juillet 81 sur la presse pour une lettre particulière, à 3 mois de prison et 1000 F d'amende. Il me faut aller en appel à Tahiti.

Voyage séjour et surtout frais d'avocat !! combien cela va me coûter ? C'est ma ruine et la destruction complète de ma santé. Il sera dit toute ma vie que je suis condamné à tomber me relever retomber etc... Toute mon ancienne énergie s'en va chaque jour. Faites donc au plus vite et dites bien à Mr Fayet que je lui en aurai une reconnaissance éternelle. Toujours tout à vous de cœur. Paul Gauguin.

Voilà le courrier, rien de vous encore – Volland depuis 3 courriers ne m'écrit pas et ne m'envoie aucun argent actuellement il est mon débiteur de 1500 F plus un solde pour les tableaux que je lui ai envoyés. De ce fait je suis débiteur de 1400 F à la Sté commerciale juste au moment où j'ai encore à lui demander argent pour aller à Papeete etc... J'ai bien peur que la Société me refuse et alors je serai terriblement dans le lac. S'il est mort ou a fait faillite j'ai espoir que vous en auriez été informé. Toutes ces préoccupations me tuent. P. Gauguin. »

.../...

† Je les envoie directement à Mr Fayet
pour ne pas avoir à être inquiété.

Avril 1785

Mon cher Daniel

Je vous envoie 3 tableaux que vous recevrez probablement après cette lettre. Ne soyez pas
dire à Mr Fayet qu'il s'agit là de me sauver. Si les tableaux ne lui conviennent
pas qu'il en procure d'autres chez vous ou qu'il me prête 1500^{fr} avec toutes
les garanties qu'il voudra. Pitié pour moi. Je suis d'être victime
d'un traquenard ignominieux. Après des faits très remarquables scandaleux
j'avais écrit à l'administrateur pour lui demander de faire une enquête à
ce sujet. Je n'avais pas prévu que les gendarmes sont tous de connivence,
que l'administrateur est du parti du gouverneur. Je... toujours est-il que
le lieutenant a demandé les poursuites et qu'un juge Saadit sur ordres
du gouverneur et du petit procureur que j'avais malmené m'a condamné
le 1^{er} juillet 81 sur la presse pour une lettre particulière. à 3 mois
de prison et 1000^{fr} d'amende. L'on fait aller en appel à Cahors
voyage séjour et surtout frais d'ascab! Combien cela va me coûter?
C'est ma ruine et la destruction complète de ma santé.

Il sera dit toute ma vie que je suis condamné à tomber me relevant
retomber de... Toute mon ancienne énergie s'en va chaque jour.

Faites donc au plus vite et dites bien à Mr Fayet que
je lui en ai une reconnaissance éternelle.

Adieu tout vous de tout

Paul Gauzein

C L Page.

Cette lettre de Paul Gauguin, rédigée seulement quelques jours avant sa mort, est adressée à Georges-Daniel de Monfreid (1856-1929), ami fidèle, peintre et sculpteur, correspondant et représentant de Gauguin en France durant ses séjours à Tahiti et aux îles Marquises. Monfreid défend ses intérêts auprès d'Ambroise Vollard (1866-1939) marchand d'art, galeriste, éditeur et écrivain.

L'éloignement de Gauguin, alors installé aux Marquises depuis 1901, rend difficiles les échanges épistolaires, certaines lettres arrivant parfois avec plusieurs mois de retard. Gauguin est en difficulté. Il dit envoyer trois tableaux à l'attention de Gustave Fayet (1865-1925) peintre et collectionneur : **"Voulez-vous dire à Mr Fayet qu'il s'agit là de me sauver. Si les tableaux ne lui conviennent pas qu'il en prenne d'autres chez vous ou qu'il me prête 1500 F avec toutes les garanties qu'il voudra"**. Le ton est désespéré alors que, déjà pris en étau entre une maladie cardiaque, la syphilis qui ravage son corps et ses jambes couvertes d'eczéma, Gauguin vit misérablement dans sa maison du Jour.

Gauguin est accablé. Son désespoir naturel est ici accentué par la récente condamnation (par le gendarme Guichenay), qui le frappe. En effet, un mois avant l'écriture de cette lettre, le 31 mars 1903, il est condamné ainsi qu'il l'explique dans la lettre : **"Je viens d'être victime d'un traquenard épouvantable (...) Un juge bandit aux ordres du gouverneur et du petit procureur que j'avais malmené m'a condamné loi Juillet 81 sur la presse pour une lettre particulière, à 3 mois de prison et 1000 francs d'amende"**.

Gauguin a toujours été particulièrement critique vis à vis de la colonisation des Marquises et s'est régulièrement porté défenseur des habitants pour lesquels le système administratif est complètement incompréhensible. Le 10 mars, à l'occasion de la visite exceptionnelle de deux inspecteurs des colonies en tournée officielle, Gauguin rédige un rapport à leur attention, mentionnant les impôts injustifiés, les amendes exagérées, le trafic de contrebande, l'école catholique etc... Il ajoute : **"La justice pour des raisons d'économie nous est envoyée tous les dix-huit mois environ. Le juge arrive donc pressé de juger (...) il s'installe à la gendarmerie, y prend ses repas, ne voyant personne autre que le brigadier qui lui présente le dossiers avec ses appréciations"**.

Dans la présente lettre il va même plus loin : **"Après des faits aux Marquises scandaleux j'avais écrit à l'Administrateur pour lui demander de faire une enquête à ce sujet. Je n'avais pas pensé que les gendarmes sont tous de connivence"**. C'est le rapport rédigé par l'un de ces deux inspecteurs, André Salles, de retour de sa tournée officielle, qui nuit particulièrement à Gauguin : **"Le peintre Gauguin s'est attaché à attaquer dans l'esprit des indigènes toute autorité établie, les engageant à ne pas payer l'impôt et à ne plus envoyer leurs enfants à l'école"**. À la suite de cela, le gouverneur dénonce Gauguin, le qualifiant de "mauvais français". Gauguin avait porté plainte contre le gendarme Guichenay, de Tahuata. Le gouverneur se saisit donc de ce prétexte pour autoriser le commandant de la gendarmerie à poursuivre le peintre en diffamation, **"Il me faut aller en appel à Tahiti. Voyage séjour et surtout frais d'avocat !! Combien cela va me coûter ? C'est ma ruine et la destruction complète de ma santé"**.

Santé défaillante et justice contraire accablent Gauguin contraint de se résoudre à la fatalité : **"Il sera dit toute ma vie que je suis condamné à tomber me relever retomber etc..."** ou bien **"J'ai bien peur que la Société me refuse et alors je serai terriblement dans le lac"** (allusion possible au terrible cyclone du 7 janvier 1903 qui inonde sa case jusqu'au premier étage : "Le torrent balaye aussi le pont construit par Gauguin sur la Makemake. Il se trouve donc complètement isolé au milieu d'un lac").

Voilà le courrier lui de vous aussi. Volland depuis 3 courriers ne m'a écrit pas et ne m'a envoyé aucun argent. Actuellement il est mon débiteur de 1500⁺ plus un solde pour les tabacs que je lui ai envoyés. De ce fait je suis débiteur de 1400⁺ à la 1^{re} commerciale juste au moment où j'ai encore à lui demandé argent pour aller à Papeete etc. J'ai bien peur que la Société vous refuse et alors je suis terriblement dans le lac. S'il est mort ou a fait faillite j'ai espoir que vous en auriez été informé. Enfin ces préoccupations me tuent.

P. Gauguin

“Toutes ces préoccupations me tuent” conclut l'artiste. En effet, il meurt quelques jours plus tard, le 8 mai 1953 à 54 ans. En apprenant la mort de Gauguin, Volland écrit sans attendre à Monfreid, dans une lettre datée du 29 août : “Une très triste nouvelle. On m'annonce à l'instant la mort de Gauguin. Avez-vous entendu dire quelque chose de semblable. La nouvelle me vient de Mr Ary Leblond qui l'a eue du ministère des Colonies. Cela ne fera que me hâter de vous envoyer copie du compte de Gauguin”.

Daniel de Monfreid, destinataire de notre lettre, est quant à lui officiellement averti six jours avant Volland par F. V. Picquenot, administrateur aux îles Marquises le 23 août, soit près de quatre mois après la disparition de Gauguin. Mette Gauguin, la femme du peintre n'est alors toujours pas au fait de la mort de son mari presque cinq mois après sa mort, c'est Monfreid qui l'en informera ; celle-ci le pria de continuer de s'occuper des affaires de son défunt époux : “Je sais que depuis des années déjà vous vous occupez des affaires de Paul et je vous serais très reconnaissante, si pour l'amour de celui qui n'est plus vous voulez bien continuer”.

Bibliographie :

- . *Gauguin à Tahiti et aux îles Marquises*, Bengt Danielsson, Éditions du Pacifique.
- . *Gauguin*. David Haziot, Ed. Fayard. 2017.
- . *Lettres de Gauguin à Georges-Daniel de Monfreid* (Crès, 1918), LXXXIII.

45.000 €

Alberto GIACOMETTI

Ensemble de onze lettres autographes signées à l'artiste Constant Rey-Millet.

Soit un total de 45 pages in-8° ou in-4°, et 9 enveloppes.

Du 2 janvier 1947 au 4 août 1958.

Correspondance inédite.

*« J'ose à peine vous dire que dès le jour de mon retour, j'ai tout recommencé ;
4 figures dont une grandeur nature et 3 bustes. »*

Extraordinaire ensemble manuscrit, totalement inédit à la bibliographie du sculpteur, couvrant douze années d'amitié entre les deux hommes.

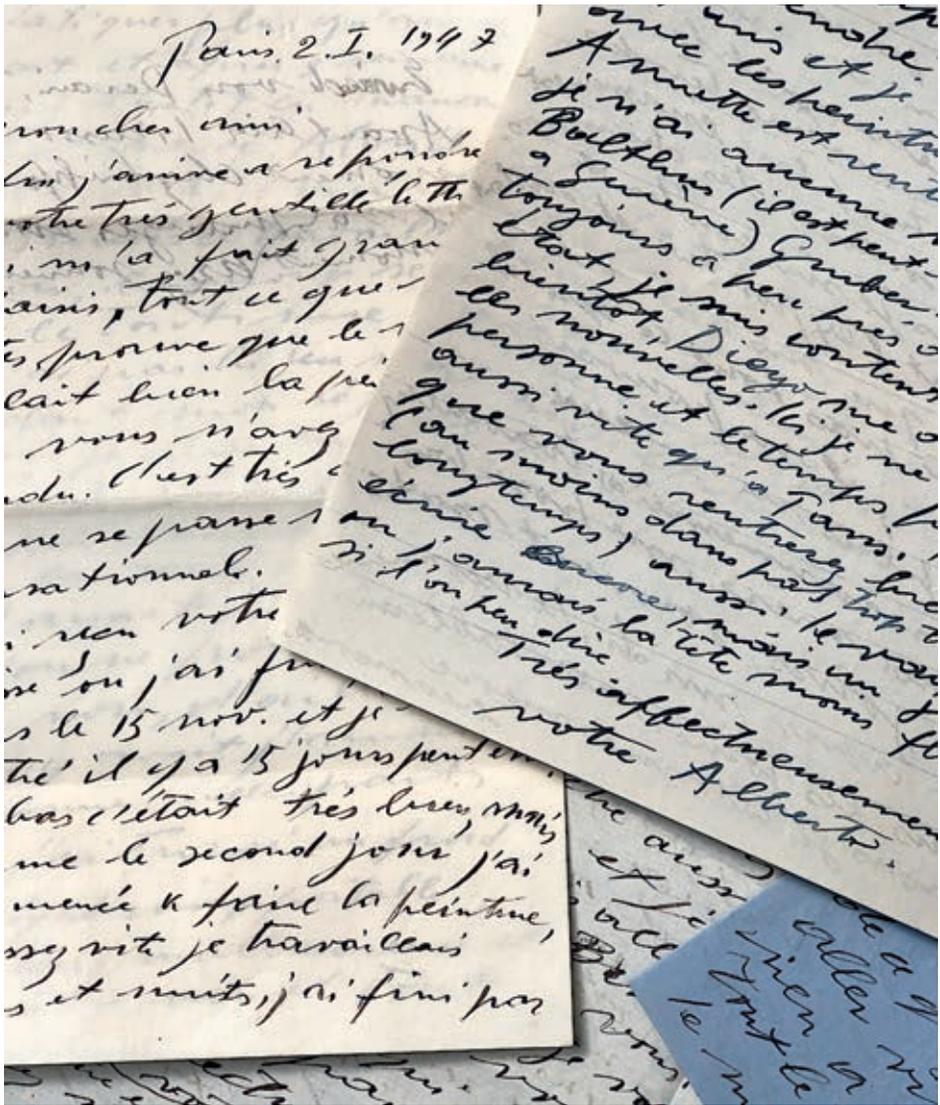
Ces onze lettres, rédigées d'une écriture dense, offrent une fascinante plongée dans l'univers artistique et intime de Giacometti. Celui-ci y évoque ses amis Picasso, Balthus, Derain, Sartre, Beauvoir, Gruber ... ; sa mère, son épouse Annette et son frère Diego ; ses galeristes Pierre Matisse et Aimé Maeght ; ses expositions à New York et Bâle, et en filigrane, toujours, sa quête créatrice infinie : dessins, lithographies, peintures et sculptures ; l'œuvre d'une vie.

Au fil de ces pages, et durant ces douze années de correspondance – certainement les plus denses de la carrière artistique de Giacometti – l'on découvre un homme passionné, en quête d'absolu, humble et persévérant, entièrement dévoué à son Œuvre, à la peinture et à la sculpture, s'éreintant nuits et jours à créer le Beau.

La correspondance débute le 2 janvier 1947 tandis que Giacometti travaille à son œuvre mythique *L'Homme qui marche* : « ... *J'étais malheureux pendant des jours et je ne suis pas encore dans un bon état. Cahier d'Art est sorti avec 16 pages à moi, 8 sculptures, et 8 dessins. J'ose à peine vous dire que dès le jour de mon retour, j'ai tout recommencé ; 4 figures dont une grandeur nature et 3 bustes. Mais j'ai fait en 5 jours le travail que je faisais avant en 6 mois et c'est là que je voulais arriver d'abord ; de manière que ça va tout de même un peu mieux et je vais, je crois, vite les finir mais très envie de faire la peinture et j'y travaille un peu tous les jours. Je commence à voir comment m'y prendre...* »

Il informe son ami de la vie artistico-parisienne : « *Je n'ai pas vu l'exposition Balthus mais ça n'a pas très bien marché, ce que je craignais. Très peu de critiques, plutôt mauvaises et très très peu de vente et pas beaucoup de personnes qui l'aiment (sa peinture) ... Il n'a qu'à s'occuper un peu plus, il me semble, de peinture et moins de sujet fillettes (...)* Avant-hier Picasso un moment chez Lipp où il va manger en ce moment assez souvent. »

Le 4 février 1948, Giacometti conte à son ami le succès de son exposition à New York, chez Pierre Matisse : « *J'ai enfin reçu des nouvelles de l'exposition, elle est ouverte depuis le 19. Matisse dit qu'elle est très belle bien et il m'a envoyé un très beau catalogue avec beaucoup de reproductions, le texte de Sartre, un petit texte-lettre de moi et des dessins. Il me dit que la critique a été idiote surtout indisposée par la présence de Sartre (il a fait un long texte que j'aime beaucoup et Matisse l'aime aussi), tant pis pour la critique. Il dit aussi que le public ne sait pas*



encore quoi penser de mes choses, ce qui me semble très compréhensible.» et continue d'évoquer son travail infini mêlant peintures et sculptures : « J'ai recommencé à travailler. Ma mère me pose tous les jours, souvent matin et après-midi. Je recommence tous les jours mes tableaux mais je tâtonne encore beaucoup. Je voudrais continuer ce travail pendant des mois mais en même temps je suis impatient de reprendre mes sculptures à Paris et je vais continuer avec les peintures aussi... »

Le 14 février 1950, il n'est plus question d'art, mais d'amitié, de soutien. En effet, Constant Rey-Millet vient d'apprendre être frappé de la maladie de Parkinson (qui l'emportera au début de l'année 1959) : « ... Je n'oserais pas vous dire d'avoir du courage et de supporter tous ces régimes et privations parce que du courage vous en avez (...) Je suis malheureux que vous soyez malade et de la vie dure que vous devez faire mon très cher Rey-Millet et de la patience que vous devez avoir et je ne serai content que le jour que je vous reverrai ici... »

.../...

Dans une longue lettre du 28 février 1950, tourmenté par son œuvre et sa quête de création – « *J'ai commencé trop de choses et je n'arrive plus à trouver un moment de répit surtout parce que je suis toujours à côté de ce que je veux* » – Giacometti prépare son exposition à la Kunsthalle de Bâle : « ... *Nous irons chez ma mère un peu, cela au mois de mai, en passant par Bâle où je vais exposer en même temps que Masson une dizaine de sculptures.* » et évoque ses amis Sartre, Beauvoir, Braque, Zervos, Maeght, et Balthus : « *Balthus souvent absent, à la recherche de maisons et que je vois assez rarement, fait les décors pour *Così Fan Tutte* (...) Nous voyons assez régulièrement *Leiris* et *Sartre* qui part dans quelques jours avec *S. (Simone) de B. (Beauvoir) pour Tombouctou.* » Il confesse par ailleurs, dans cette phrase anthologique, faire des efforts sur sa consommation d'alcool : « ... *Depuis 2 mois je ne bois plus une goutte d'alcool et très peu de vin...* »*

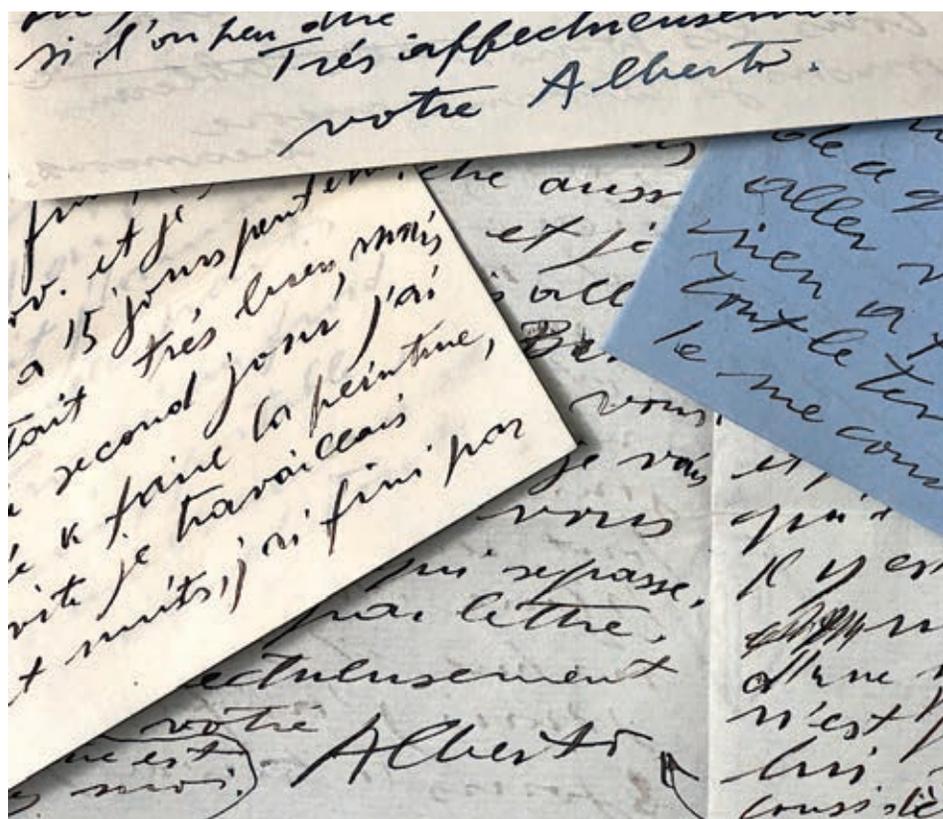
L'été suivant, en août 1951, Giacometti est sollicité par son ami pour la réalisation d'une lithographie à faire paraître dans un ouvrage initié par Rey-Millet : « *Tout de suite à propos de la litho : je la fais avec plaisir et vous n'avez pas à être confus de votre « insistance », comme vous dites, mais pas du tout. Mais quoi faire ? Je voudrais que vous me donniez un sujet, ou une idée de sujets possibles, ...* ». Il le tient informé de ses créations en cours : « *Je travaille beaucoup et depuis cet après-midi je crois que j'ai fait des progrès dans le dessin en peinture et cela parce que je fais de nouveau poser *Annette* depuis 3 jours.* »

Quelques semaines plus tard, le 2 octobre, Giacometti annonce à Rey-Millet avoir réalisé les œuvres demandées : « *J'ai apporté 3 lithographies chez Murlot pour en tirer des épreuves.* » et rapporte des nouvelles des escapades amoureuses de Picasso et de la peinture de son ami Balthus. « *Rien de neuf dans cette ville. Vous savez que Picasso, semble-t-il parti avec jeune fille (très jolie) pour Afrique du Nord et semble-t-il fini époque tranquille, terroir, travail. Très, aujourd'hui, belle journée. Balthus a commencé 2 grandes peintures. Ne les ai pas encore vues.* »

Rey-Millet ayant reçu les lithographies promises, le sculpteur, depuis Stampa, se réjouit de leur goût commun sur l'épreuve figurant l'écrivain Suisse Charles Ferdinand Ramuz : « *Je suis très content de ce que vous dites des litho et c'est la même que je préfère et j'en fais tirer quelques exemplaires, aussi j'ai commandé l'autre pour le livre et je pense qu'elle est déjà tirée. Quelqu'un chez Murlot et qui connaissait Ramuz trouvait la nôtre ressemblante.* », et bien sûr, comme en chaque lettre, il évoque son travail : « *J'ai commencé à peindre un peu (...) Je vais peut-être me promener encore un peu ou dessiner *Annette* qui travaille là à côté.* »

Après un mois et demi de vacances, de retour à Paris en décembre 1951, Giacometti est épuisé (!) et confesse à son ami être complètement déboussolé : « *J'étais tout éparpillé sur les routes, dans d'autres paysages et autres milieux presque simultanément. Je voyais la route à Stampa, la mer et l'arbre devant notre maison, et puis j'étais en autocar vers Sisteron et je prenais un café à St Rémy (...) je ne savais plus qui j'étais.* », mais il faut travailler, créer, œuvrer encore et toujours : « *Après une semaine j'ai à peine commencé à travailler un peu. Mais vidé complètement mon atelier, je ne pouvais plus rien voir de ce que j'y avais laissé. Vu Balthus qui a beaucoup progressé avec son grand tableau, il va, je crois, très bien s'en sortir. Tzara toujours par là...* »

Près de sept années s'écoulent jusqu'à la lettre suivante, datée du 27 février 1958. Rey-Millet vient d'exposer ses œuvres à la galerie de l'Élysée provoquant l'enthousiasme de Giacometti : « *J'ai vu tous les dessins chez Maguy galerie de l'Élysée. Rien depuis longtemps ne m'a fait un tel plaisir, ils sont merveilleux, merveilleux, (...) Plusieurs seront chez moi et l'hommage à Mozart pour *Annette* et le dessin au crayon avec les arbres et le toit au fond légèrement coloré comme le pré.* »



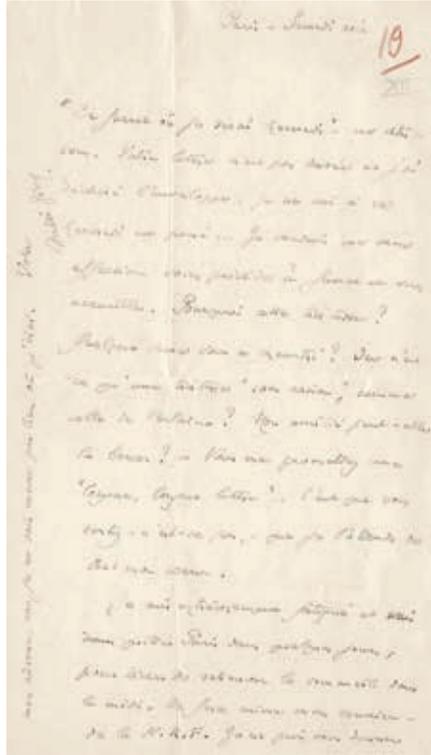
Durant l'été 1958, depuis Stampa, Giacometti confie sa fatigue et son désarroi : « J'étais tellement fatigué que je n'étais plus capable de faire quoi que ce soit, sinon de rester couché et de lire plus ou moins « Les Misérables » (...) Après tous les derniers mois à Paris où j'ai travaillé tout le temps sans arriver à faire ce que je voulais et dormant toujours trop peu, une fois ici je suis tombé complètement à plat. J'avais commencé un paysage avec les arbres que je vois de la maison mais découragé ou plutôt trouvant absurde de s'imaginer pouvoir se retrouver dans leur indicible complication, il faudrait commencer par essayer d'en faire un seul isolé. »

La dernière lettre, datée du 4 août 1958, est teintée de toute l'amitié que Giacometti porte à Rey-Millet. Il sait ce dernier souffrant et affaibli par la maladie de Parkinson, et lui témoigne son affection et sa joie à la réception de ses dessins : « Je ne peux que vous redire, cher Constant, l'immense joie que j'ai éprouvée quand j'ai vu pour la première fois les dessins ici (...) Mais j'étais surtout heureux d'être chez vous, assis à côté de vous, mais la joie des dessins est inséparable de cela, de vous retrouver vous comme vous étiez toujours. »

Rey-Millet meurt quelques mois plus tard, le 26 janvier 1959, sur sa terre natale de La Tour en Faucigny.

Transcription complète des lettres sur simple demande.

95.000 €



-77-

André GIDE

Lettre autographe signée à Marcel Jouhandeau.

Une page in-12°. Enveloppe autographe timbrée et oblitérée.
Paris, samedi soir (17 juillet 1926).

« De Guéret où je serai mercredi » – me dites-vous. Votre lettre n'est pas datée et j'ai déchiré l'enveloppe. Je ne sais si ce mercredi est passé... **je voudrais que mon affection vous précède à Guéret et vous accueille. Pourquoi cette tristesse ? Quelque chose vous a meurtri ? Ou n'est-ce qu'une tristesse « sans raison », comme celle de Verlaine ? Mon amitié peut-elle la bercer ? Vous me promettez une « longue, longue lettre » – c'est que vous sentez – n'est-ce pas, – que je l'attends de tout mon cœur. Je suis extrêmement fatigué et vais quitter Paris dans quelques jours, pour tâcher de retrouver le sommeil dans le midi. On fera suivre mon courrier de la N.R.F. Je ne puis vous donner mon adresse, car je ne sais encore pas bien où j'irai. Votre André Gide. »**

Marcel Jouhandeau – Correspondance avec André Gide, Éditions Marcel Sautier, 1958 – Lettre 11, page 20.

650 €



-78-

Keith HARING

Photographie originale.

Tirage argentique d'époque réalisé, le 2 mai 1986, par le photographe Dennis Bradbury.

Haring pose, transistor à la main, accoudé à l'une de ses deux sculptures installées au Heritage Park de Stamford (Connecticut).

Format : 19,50 x 25,50 cm. Étiquette du Whitney Museum de Stamford et annotations manuscrites au dos.

Lors de l'inauguration l'artiste encouragea le public à interagir avec ses œuvres : *« Je veux que les gens escaladent et montent sur ces œuvres, qu'ils se les approprient. »*

850 €

José-Maria de HEREDIA

Lettre autographe signée à Philippe Berthelot.

Trois pages in-8° à l'encre violette.

SIn d [1894].

« Je suis né le 22 nov. 1842 sur une Cafeyère appelée la Fortuna dans les montagnes de la Sierra Maestra. »

Le poète livre son autobiographie, en quelques lignes, des montagne de Cuba au cénacle parisien.

« Mon cher Philippe, Je suis né le 22 nov. 1842 sur une Cafeyère appelée la Fortuna (et non à la F. Cafeyère) dans les montagnes de la Sierra Maestra qui dominent la belle rade où est bâtie la ville de Santiago de Cuba. La famille de ma mère était originaire de Normandie ; mon trisaïeul maternel était président à mortier au parlement de Normandie et se nommait Girard d'Ouille. Mon père était né à Santo-Domingo et descendait d'un des premiers conquérants de l'Amérique, l'Adelantado don Pedro de Her. qui fonda Carthagène des Indes en 1532.

Je suis venu en France à l'âge de 8 ans. J'ai fait toutes mes étude au collège (collège de bons prêtres, excellents humanistes) de Saint-Vincent à Senlis (Oise). J'ai été reçu bachelier ès lettres à Paris à l'âge de 16 ans. Je suis retourné à Cuba et comme je ne savais plus un mot d'espagnol, j'ai été passer un an à l'Université de la Havane. Rentré en France en 1859, j'ai fait mes trois années de l'École des Chartes. Mes premiers vers ont paru à l'ancienne Revue de Paris, puis à la Revue Française, à la Renaissance, à la Revue des lettres et des arts, dans la République des lettres, dans les dîners parnasse, au Temps, à la Nouvelle Revue, à la Revue des deux mondes. De 1877 à 1887, j'ai publié les 4 vol. de la Véridique Histoire de la conquête de la nouvelle Espagne trad. de l'espagnol de Bernal Diaz del Castillo, avec introduction et notes historiques, scientifiques, ouvrage deux fois couronné par l'Académie Française (prix Langlois).

Enfin en 1893, j'ai publié les Trophées – (12 éditions en un an – la 1ere enlevée en quelques heures). Je vais publier le 29 de ce mois La Nonne Alferéz avec des dessins de Daniel Vierge. Officier légion d'honneur – académie. Voilà, mon cher Philippe, tout ce que j'ai à vous dire. D'ailleurs le supplément de Larousse contient un grand article sur moi. Article de Lemaître – de France dans Le Temps et dans l'Anthologie de Lemerre. Cordialement. J.M. de Heredia. »

1.400 €



Votre mon cher Philippe, tout ce que j'ai à vous dire –
à l'heure, le supplément de Larousse contient un grand
article sur moi. Article de Lemaître – de France dans
Le Temps et dans l'Anthologie de Lemerre.

Cordialement
M. de Heredia

Mutation de café

Mon cher Philippe,

Je suis né le 22 nov. 1842 sur une
Caféière appelée la Fortuna (et non
à C. F. - Caféière) dans les montagnes de
la Sierra Maestra qui dominent la
belle rade où est bâtie la ville de Santiago
de Cuba. La famille de ma mère était
originaire des ~~Normands~~ Normands; mon trisaïeul
maternel était président à mortier au
Parlement de Normandie et se nommait
Girard d'Orville - Mon père était né à
Santo-Domingo et descendait d'un des
premiers Conquistadors ^{de la première} l'Adelantado
don Pedro de Her. qui fonda Carthagène
des Indes, en 1532.

Je suis venu en France à l'âge de 8 ans -
J'ai fait toutes mes études au Collège de
Saint-Vincent à Senlis (oise) - J'ai été
reçu bachelier ès lettres à Paris, à l'âge
de 16 ans, je suis retourné à Cuba et comme
x collègue de bons frères, excellents humanistes.

Georges REMI dit HERGÉ

Lettre signée à un lecteur parisien.

Une page in-4° sur papier à en-tête des Studios Hergé.
Bruxelles. 4 décembre 1970.

Formidable lettre du père de Tintin analysant rétrospectivement, auprès d'un lecteur, certains éléments et personnages de *Vol 714 pour Sydney*.

Évoquant les *mauvais* Allan et Rastapopoulos ainsi que les colères passagères du Professeur Tournesol, Hergé revient également sur l'un des plus célèbres gags de toutes les aventures de Tintin : le gag du sparadrapp.

« Cher Monsieur, J'ai lu avec plaisir votre lettre du 28 novembre. Elle contenait un certain nombre de questions, auxquelles je vais répondre de mon mieux.

1) *Vol 714 pour Sydney*, ne me semble pas avoir été ce que vous appelez une « remise en question de (moi)-même » ; ce fut plutôt, je dirais, un retour à la « bonne vieille aventure de papa ».

2) Le gag du sparadrapp, dans ce même album, s'y trouvait à la fois au titre de « note humoristique » et – vous avez raison – comme un rappel du même gag dans *L'Affaire Tournesol*.

3) Un Tournesol « agressif » ... Pas systématiquement, en tout cas. L'énervement le conduit à la colère, et si cette colère fait alors des victimes autour de lui, soyons sûrs que ce doux et pacifique de nature se reproche par après le mouvement auquel il a cédé !

4) Rastapopoulos, Allan ... oui, j'ai de plus en plus le sentiment que les « mauvais » sont surtout de pauvres types.

5) Que j'ai pensé à Jacques Bergier pour Ezdanitoff n'est pas un secret.

6) Le procédé de Casterman est l'offset.

Avec l'espoir d'avoir été aussi complet que bref, je vous prie, cher Monsieur, de croire à mes sentiments cordialement dévoués. Hergé. »

Vol 714 pour Sydney est le vingt-deuxième album des *Aventures de Tintin*. Initialement publiée du 27 septembre 1966 au 28 novembre 1967 dans le *Journal de Tintin*, l'aventure paraît en album, chez Casterman, en 1968.

1.800 €



AVENUE LOUISE 162 - 1050 BRUXELLES - TEL 49.20.42

Le 4 décembre 1970

Monsieur Bernard TOUSSAINT
rue Budé 18
F - 75 PARIS-4e (FRANCE)

H/b

Cher Monsieur,

J'ai lu avec plaisir votre lettre du 28 novembre. Elle contenait un certain nombre de questions, auxquelles je vais répondre de mon mieux.

1) Vol 714 pour Sydney ne me semble pas avoir été ce que vous appelez une "remise en question de (moi)-même" ; ce fut plutôt, je dirais, un retour à la "bonne vieille aventure de papa".

2) Le gag du sparadrap, dans ce même album, s'y trouvait à la fois au titre de "note humoristique" et -vous avez raison- comme un "rappel" du même gag dans L'Affaire Tournesol.

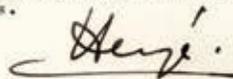
3) Un Tournesol "agressif"... Pas systématiquement, en tous cas. L'énervement le conduit à la colère, et si cette colère fait alors des victimes autour de lui, soyons sûrs que ce doux et pacifique de nature se reproche par après le mouvement auquel il a cédé !

4) Rastapopoulos, Allan... oui, j'ai de plus en plus le sentiment que les "mauvais" sont surtout de pauvres types.

5) Que j'ai pensé à Jacques Bergier pour Ezdanitoff n'est pas un secret.

6) Le procédé de Casterman est l'offset.

Avec l'espoir d'avoir été aussi complet que bref, je vous prie, cher Monsieur, de croire à mes sentiments cordialement dévoués.


Hergé.

C.C.P. 175.74 - SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BANQUE 915.951 - R.C.B. 224.435

-81-

David HOCKNEY

Dessin original signé - *Snail*.

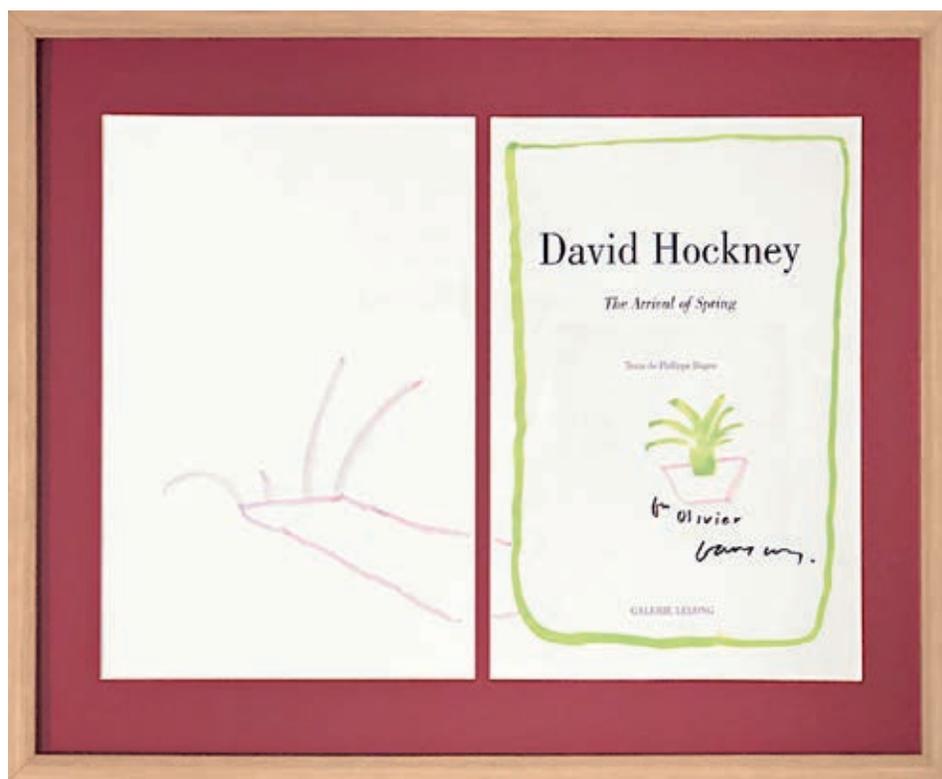
Catalogue d'exposition, Galerie Lelong, 2015.
Deux pages in-folio (210 x 310 mm chaque).

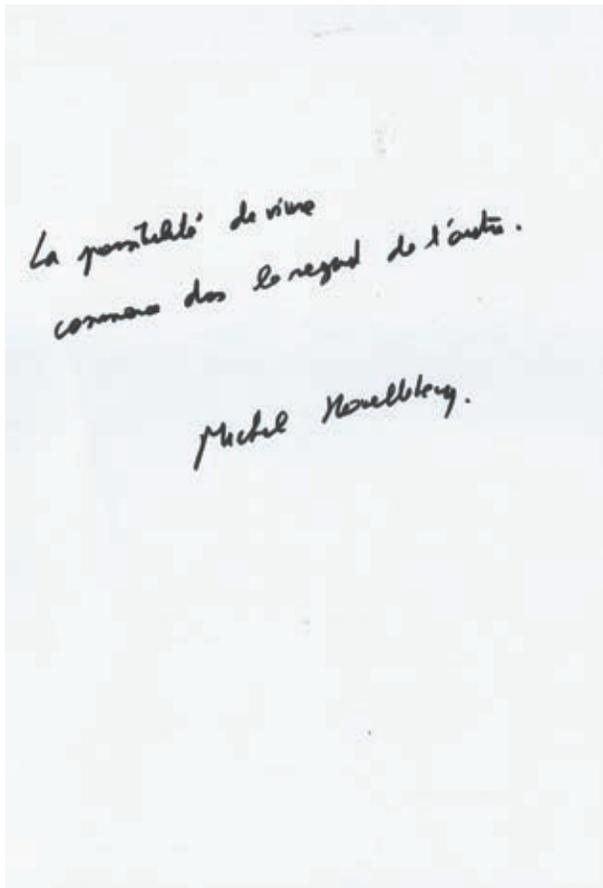
Aquarelle et gouache.

Dessin à double page sur les feuillets de titre du catalogue *The Arrival of Spring* dédié et signé au feutre noir par l'artiste.

Hockney figure un petit palmier en pot, entourant la page de gouache verte. Sur la page de gauche, un escargot aquarellé tire sa coquille figurée sur la page de droite.

15.000 €





-82-

Michel HOUELLEBECQ

Aphorisme autographe signé.

Une page in-8° au feutre noir. Sld.

Houellebecq livre ici l'un de ses plus célèbres aphorismes, issu de son roman *Extension du domaine de la lutte Vivant*, publié en 1994.

La possibilité de vivre commence dans le regard de l'autre.
Michel Houellebecq

2.500 €

Léopoldine HUGO & Victor HUGO

Lettre autographe signée à Louise Bertin.

Quatre pages in-8° rédigées conjointement par Léopoldine et son père Victor Hugo.
[Paris] Mardi 29 octobre 1833.

« *Papa m'a dit de t'écrire parce qu'il avait quelque chose à te dire...* »

Tendre et émouvante lettre de Victor Hugo co-écrite avec sa fille chérie, Léopoldine.

La jeune fille, neuf ans, rédige le premier feuillet d'enfantine manière, puis Victor continue la lettre sur les trois feuillets suivants témoignant du *tourbillon* qu'il endure compte tenu de la prochaine représentation de sa pièce *Marie Tudor*. Terminant cette lettre de manière plus apaisée – *Il me semble que cela me repose de vous écrire. Il me semble que je me rafraîchis l'esprit...* – Victor Hugo promet à Louise Bertin l'un de ses chefs-d'œuvre, *Notre-Dame de Paris*.

Les lettres de Léopoldine Hugo sont de grande rareté. Par évidence, celles rédigées à deux mains, par le père et sa fille, sont des plus précieuses.

« *Ma chère Louise, Tu dois avoir reçu ma première lettre c'est-à-dire la dernière. La représentation de Marie d'Angleterre [Marie Tudor, dont la première eut lieu le 6 novembre au théâtre de la Porte-Saint-Martin] est remise à samedi. Demain nous verrons M. Edouard et M. Armand [Edouard et Armand Bertin, les frères de Louise] à déjeuner. Papa m'a dit de t'écrire parce qu'il avait quelque chose à te dire, ma lettre n'est pas bien longue mais c'est que je n'ai pas beaucoup de choses à te dire. Charles va t'écrire et papa aussi. Bon ma Louise, je t'aime de tout mon cœur. Ton amie Léopoldine Hugo. Réponds-moi un petit mot cela me fera bien plaisir.* »

« *Dans trois jours, mademoiselle, je vais croiser de nouveau le charme de Lucrèce Borgia et du Roi s'amuse. Je suis enfoui dans le troisième dessous du théâtre, perdu dans les répétitions, dans les billets à diffuser, dans les stalles, dans les loges, dans les galeries, dans les billets à répondre, je ne vois plus, je ne vis plus, je ne pense plus, je suis effaré et stupide, non de peur, vous savez que je prends à l'avance mon parti, mais de fatigue.* »

Il me semble que cela me repose de vous écrire. Il me semble que je me rafraîchis l'esprit et l'âme en vous écrivant cette lettre qui ira de mon tourbillon dans votre solitude. Quelque chose de votre calme m'arrive et me rassérène. Nous verrons demain Edouard et Armand, ce sera une grande joie pour moi. En attendant, plaignez-moi, et ne vous pressez pas trop la hâte pour la tribulation qui vous vaudra Notre-Dame de Paris. Vous aurez un beau succès, vous verrez. Je voudrais être aussi sûr du mien que je le suis du vôtre.

Je vous recommande la lettre de Charles [Charles Hugo, le second fils de Victor, né en 1826]. Elle est toute de lui, pensée, style, orthographe, c'est la première fois qu'il écrit quelque chose d'à peu près lisible (...) Croyez que nous sommes ici tous à vous, tous du fond du cœur, et laissez-moi disposer à vos pieds mon amitié respectueuse et dévouée. »

.../...

Poétesse et compositrice, amie proche de Victor Hugo, **Louise Bertin** (1805.1877), est initiée à la musique, dès sa plus tendre enfance, par sa mère pianiste. Son père, Louis François Bertin, directeur du journal des Débats, reconnaît le talent musical de sa fille et l'encourage en lui offrant les leçons des plus grands professeurs.

Souffrant de la poliomyélite, combattant les préjugés misogynes de l'époque, Louise, d'une détermination sans faille, prend le chemin de la composition : Dès ses vingt ans, elle compose deux opéras comiques et un opéra d'après le Faust de Goethe. *Esméralda*, composé en 1836, pour l'Académie royale de musique, d'après *Notre-Dame de Paris*, reste son œuvre la plus marquante ; Victor Hugo, lui-même, en rédigea le feuillet.

Femme d'esprit et de courage, elle fut saluée des plus grands, tel Berlioz admiratif de ses talents et de sa persévérance : « *Mademoiselle Bertin est l'une des têtes de femmes les plus fortes de notre temps.* »

Léopoldine Hugo (1824.1843) est la fille aînée du grand homme. Surnommée *Didine*, elle fut adorée de son père.

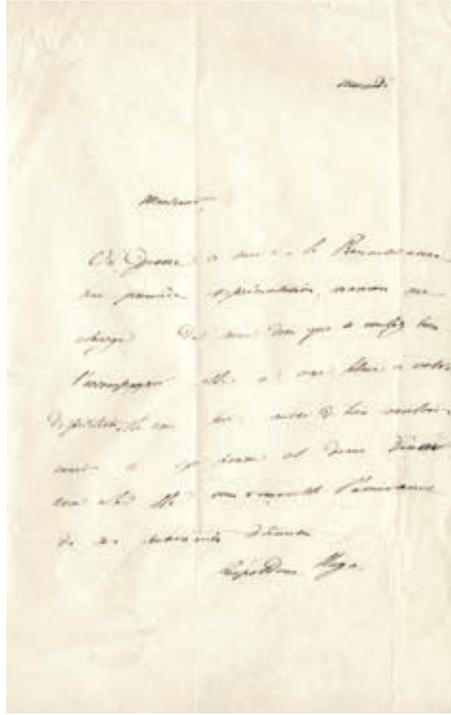
Mariée en février 1843 à Charles Vacquerie, le destin frappe six mois plus tard : le 4 septembre, à Villequier, le couple s'embarque pour une promenade en bateau à voile. Un coup de vent renverse l'embarcation ; Léopoldine, qui ne sait nager, est emportée, tout comme Charles. Elle venait de fêter ses 19 ans.

Hugo, en voyage avec Juliette Drouet, n'apprend le décès de sa fille que le 9 septembre, à Rochefort. Attendant la diligence de La Rochelle dans un café, il parcourt le journal *Le Siècle* du 6 septembre, qui relatait l'événement : « *On m'apporte de la bière et un journal, Le Siècle. J'ai lu. C'est ainsi que j'ai appris que la moitié de ma vie et de mon cœur était morte* »

Dans son journal de Juliette Drouet témoigne de manière poignante de l'événement : « *Sur une espèce de grande place, nous voyons écrit en grosse lettre : Café de l'Europe. Nous y entrons. Le café est désert à cette heure de la journée. Il n'y a qu'un jeune homme, à la première table de droite, qui lit un journal et qui fume, vis à vis la dame de comptoir, à gauche. Nous allons nous placer tout à fait dans le fond, presque sous un petit escalier en colimaçon décoré d'une rampe en calicot rouge. Le garçon apporte une bouteille de bière et se retire. Sous une table, en face de nous, il y a plusieurs journaux. Toto en prend un, au hasard, et moi je prends le Charivari. J'avais eu à peine le temps d'en regarder le titre que mon pauvre bien aimé se penche brusquement sur moi et me dit d'une voix étranglée, en me montrant le journal qu'il tient à la main : « voilà qui est horrible ! » Je lève les yeux sur lui : jamais, tant que je vivrai, je n'oublierai l'expression de désespoir sans nom de sa noble figure. Je venais de le voir souriant et heureux et, en moins d'une seconde, sans transition, je le retrouvai foudroyé. Ses pauvres lèvres étaient blanches ; ses beaux yeux regardaient sans voir. Son visage et ses cheveux étaient mouillés de pleurs. Sa pauvre main était serrée contre son cœur, comme pour l'empêcher de sortir de sa poitrine. Je prends l'affreux journal et je lis... »*

Hugo ne se remet jamais de ce sort tragique et le souvenir de Léopoldine fut chaque jour en son cœur : « *Demain dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne, je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends. J'irai par la forêt, j'irai par la montagne. Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.* »

9.500 €



-84-

Léopoldine HUGO

Lettre autographe signée à Auguste Vacquerie.

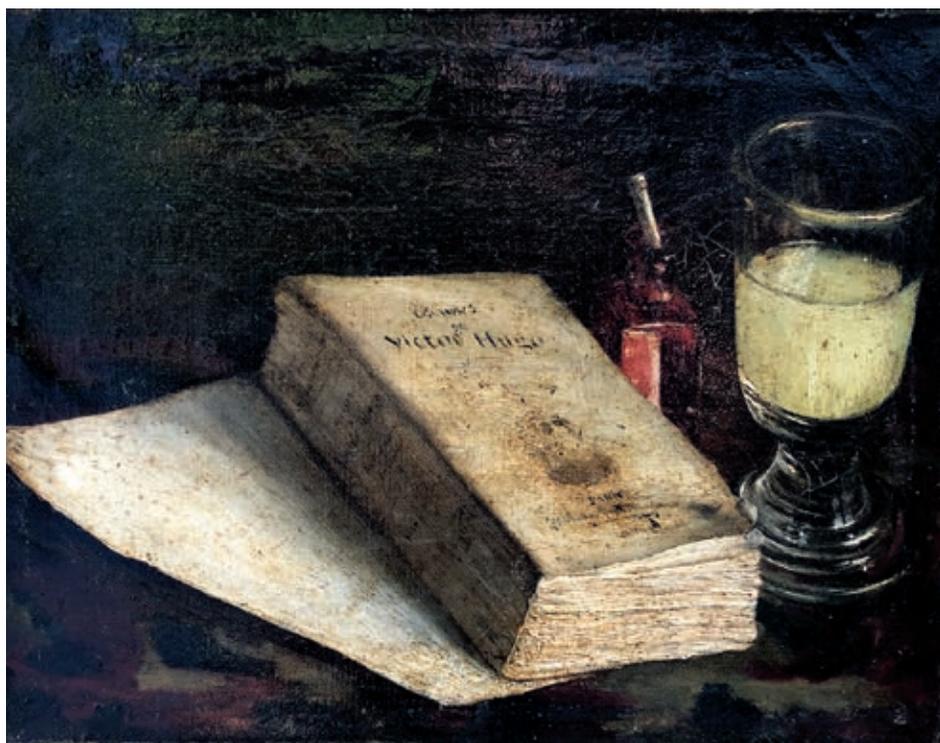
Une page in-8°. Légère trace résiduelle de cachet de collection.
SInd. Mardi [7 mars 1843]. Adresse autographe.

Rare et émouvante lettre de Léopoldine Hugo – l'une des dernières de sa vie – invitant son beau-frère, à la demande de sa mère Adèle Hugo, à la première représentation théâtrale du drame historique de Victor Hugo, *Les Burgraves*.

« Monsieur, On donne ce soir à la Renaissance une première représentation. Maman me charge de vous dire que si vous voulez bien l'accompagner elle a une place à votre disposition. Elle vous prie aussi de bien vouloir venir à six heures et demi dîner. Elle vous renouvelle l'assurance de ses sentiments d'amitiés.
Léopoldine Hugo. »

Léopoldine est la fille aînée du grand homme. Surnommée *Didine*, elle fut adorée de son père. Mariée en février 1843 à Charles Vacquerie, le destin frappe six mois plus tard : le 4 septembre, à Villequier, le couple s'embarque pour une promenade en bateau à voile. Un coup de vent renverse l'embarcation ; Léopoldine, qui ne sait nager, est emportée, tout comme Charles. Elle venait de fêter ses 19 ans.

3.500 €



-85-

[Victor HUGO]

Huile sur toile - Victor Hugo et l'absinthe.

Charmante nature morte, fin XIX^e, figurant un ouvrage – *les œuvres de Victor Hugo* – posé aux côtés d'un verre d'absinthe et d'un encrier.

Format : 24 x 32 cm.

4.500 €

Victor HUGO

Manuscrit poétique autographe - Umbra.

Une page in-folio. S1nd [circa 1860].

Long passage du poème intitulé « Umbra », numéroté XLV dans la troisième partie (consacrée à la pensée) de la suite poétique intitulée « Les Sept cordes », originellement parue en 1888 dans le recueil posthume intitulé « Ombre ».

Magnifique manuscrit, en premier jet, de quatre dizains octosyllabiques répartis sur deux colonnes verticales. Hugo a biffé chacun des dizains indiquant, selon son habitude, qu'il a utilisé ses vers.

que dites-vous à l'âme humaine ? / que bégayez-vous pour mon cœur, / monde, vision, phénomène, / eau lugubre, aquilon moqueur ? / à quoi, sous la neige ou les laves, / pensent les morts, ces vieux esclaves, / Fouettés de tous les fouets de l'air, / ces patients du grand supplice, / vêtus d'ombre, et sous leur cilice / marqués du fer chaud de l'éclair.

quels spectres êtes-vous, comètes ? / aube qui réveille les fleurs, / que tu menaces ou promettes, / dis-moi le secret de tes pleurs. / Qu'est-ce que ton anneau, Saturne ? / est-ce que quelque être nocturne, / quelque immonde archange puni, / quelque Satan dont le front plie, / fait tourner sur cette poulie / la chaîne du puits infini ?

O profondeurs épouvantables, / qu'est-ce donc que vous me voulez ? / que dois-je lire sur vos tables, / cieus, temples, porches étoilés ? / ton flamboiement d'or ...

Le titre du recueil dont ce poème est extrait, *Toute la lyre*, est choisi par Hugo. Il se lit en tête d'une note du 21 mai 1870 où il le remplace alors par un autre : *Toute l'âme*. « *Ce recueil sera une sorte de répertoire de la poésie, de celle du moins qui est en moi. Il aura un nombre indéterminé de volumes. Tout y sera, depuis le distique jusqu'à l'épopée. Je l'achèverai si Dieu le veut. Sinon, mes fils le publieront. Il sera divisé en sections portant des titres distincts (...). Mes fils après ma mort le compléteront avec tous les fragments (...). Ce livre, « Toute l'âme », sera comme un testament.* »

Après la mort de Victor Hugo, ce sont trois de ses amis (le dramaturge Paul Meurice (1818-1905), le poète Auguste Vacquerie (1819-1895) et l'homme politique Ernest Lefèvre (1833-1889), qui sont chargés d'éditer l'intégralité de ses manuscrits non publiés. « *Ce terme aura pour effet de changer en fragments privés de toute destination, le matériau jusqu'alors susceptible de s'intégrer au vécu d'un projet.* »

C'est d'abord Paul Meurice seul qui est responsable du choix des pièces rassemblées sous ce titre en 1888. Les premières éditions sont refondues et augmentées en 1897 pour la collection du « Victor Hugo illustré ».

9.500 €

-87-

Edgar P. JACOBS

Lettre autographe signée à sa coloriste.

Une page in-4°.

Slnd. « Lundi 9 » (début des années 70).

Il faut complètement couvrir le titre « Le Rayon U ».

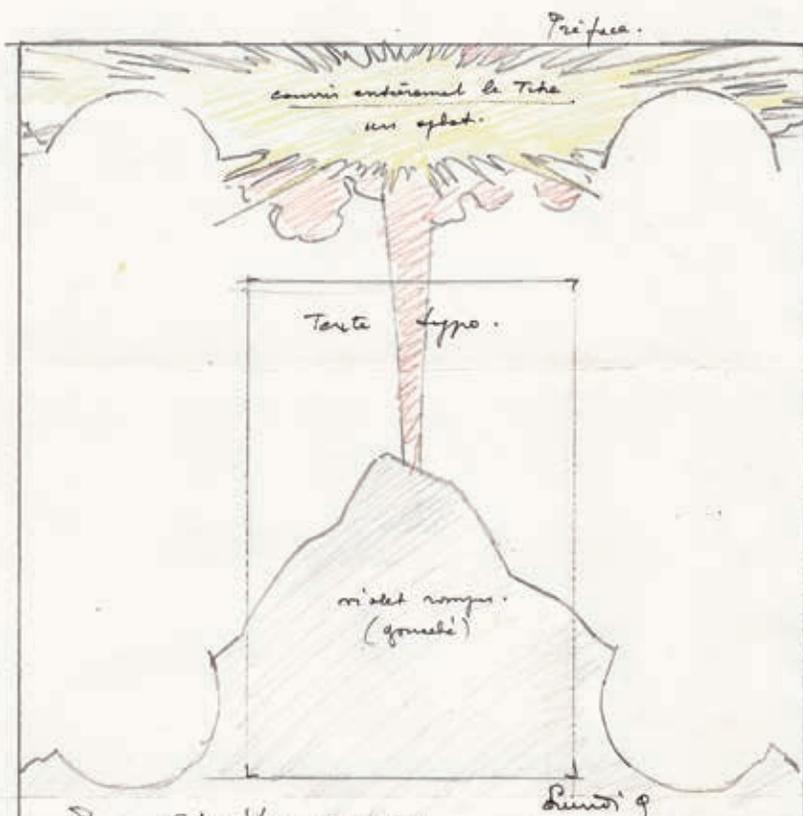
Superbe document du créateur de *Blake et Mortimer*, enrichi d'un dessin original, reprenant la planche en couleurs de la préface de sa première œuvre, *Le Rayon U*, créée en 1943.

« Cher Mademoiselle, Renseignements pris, il faut complètement couvrir le titre « Le Rayon U », soit en le gouachant, soit au besoin en le couvrant d'un papier. Donc au lieu d'un dégradé jaune – un aplat – Pour le volcan, mettez un violet rompu (gouaché) qui permet la lecture d'un texte typo noir. Donc environ la valeur du modèle. En hâte bien cordialement. E.P. Jacobs. »

Le Rayon U est une bande dessinée de Science-fiction créé par Edgar P. Jacobs, d'abord pour *Bravo* en 1943, puis pour l'éditeur RTP en avril 1967.

Jacobs retravaillera les planches, au début des années 70, pour l'hebdomadaire *Tintin*, avant de le terminer en album cartonné, au format normal, chez les éditeurs Lombard et Dargaud en octobre 1974.

3.000 €



Lundi 9

R. Chère Mademoiselle,
Renseignez moi - Il faut complètement couvrir la
tête. " Le Rayon V " soit en le gouachant, soit au
besoin en le couvrant d'un papier. Donc au lieu d'un
dégradié jaune - un aplat. - Pour le Volcan - mettez un
miilet rompu (gouache) qui permet la lecture d'un
texte l'appt. - Donc arrivés le volume du modèle.

En tête bien cordialement.

E. P. Fausto

Jean JAURÈS

Lettre autographe signée à son ami Gustave Rouanet.

Huit pages in-12° sur papier brun.
Nontron le 3 décembre [1898].

« *C'est, comme vous le désiriez, toute l'histoire du siècle depuis 1789 jusqu'à aujourd'hui que sommes invités à raconter.* »

Importante lettre de Jaurès lançant l'aventure éditoriale de *L'Histoire Socialiste* dont il assura la direction.

« *Mon cher ami, Je suis venu passer ici quelques jours en famille. J'enverrai la Revue politique dès demain. Je n'ai pu terminer le 2^{ti} chapitre sur la concurrence. Je vous le promets de la manière la plus formelle pour le numéro suivant. J'ai définitivement conclu avec Rouff. [l'éditeur Jules Rouff]. Le programme primitif a été élargi : c'est, comme vous le désiriez, toute l'histoire du siècle depuis 1789 jusqu'à aujourd'hui que sommes invités à raconter. J'ai la collaboration assurée de tous mes amis, de [Jules] Guesdes, de [Gabriel] Deville, de [Alexandre] Millerand, de [René] Viviani, de [Eugène] Fournière, de [Paul] Brousse, de deux professeurs socialistes de l'école normale Herr et Andler.*

Bien entendu, je compte absolument sur vous. J'ai pensé qu'il vous serait agréable d'étudier la gramatica de la [?] et je vous ai réservé, en collaboration avec Fournière le règne de Louis-Philippe. Il y a eu un grand mouvement d'idées en même temps qu'une grande poussée économique. Je pense que cela vous intéressera. Et comme nous commençons à paraître le 1^{er} novembre prochain, vous aurez pu terminer votre travail sur le socialisme avant que la période de Louis-Philippe vienne à son tour de publication. Ce ne sera guère que dans deux ans. Dès que vous serez rentré à Paris, nous causerons de tout cela ; mais dès maintenant, je compte sur vous. C'est moi qui ouvrirai le feu avec la Constituante et la législative. Guesde aura la Convention ; Deville le Directoire et le babouvisme ; Brousse et Turot le premier Empire ; Viviani la Restauration ; Millerand 1848 ; Herr et Andler le second Empire, puis aidé par Gérauld je prendrai la fin. Bien à vous. Jaurès. »

2.500 €

de Broussy de deux
professeurs, sociétaires de
l'École normale, Herr
et Andler. Bien
entendu, je compte
absolument sur vous.
J'ai pensé qu'il
vous serait agréable
d'aider la formation
de la Langue française,

notamment, le 3^e lu
Mon cher ami,
Je suis venu passer
ici quelques jours en
famille. J'aurai la
tête perdue dès
demain. Je n'ai pu
revenir à l'école depuis
que la Commission: si vous

et la législature. Gardez
aussi la Commission:
Deville, le Directeur et
le balayage - Broussy
et Turlet. Même, le par
vis-à-vis, le Restauration,
Mullerand 1845 -
Herr et Andler le
beau livre par
Andler par Strauss, je
prendrai la fin
qui vous paraît

et je vous ai réservé,
en collaboration avec
Fouquier, le règne de
Laur Schlegel. Il y a
eu un grand mouvement
d'idées en même temps
qu'une grande partie
économique. Je pense
que cela vous intéressera



-89-

Allen JONES

Lettre autographe signée à Gabriele.

Une page in-4° sur papier à son en-tête.
Londres, Sd.

Belle lettre sur un amusant et provocateur papier à lettre, laissant apparaître une femme nue, de dos, clin d'œil à son œuvre pop sur les femmes objets.

« Dear Gabriele, I go to New York on the morning of 26 January until the 31 of January. It seems that we will miss each other this time. Thank you so much for the cuttings and invitation to myself and the family. Let's hope it won't be too long before we meet again. Allen. »

L'œuvre de Jones, souvent provocante, se distingue par la mise en scène de femmes dans des positions sans équivoque. Sa fascination pour l'imagerie érotique, la figure de la femme déclinée sur un mode ambigu, érotique et fantasmé, demeure le sujet récurrent et obsessionnel de son œuvre.

En 1969 il réalise sa très célèbre série de sculptures mannequins représentant des pin-up métamorphosées en meubles : table, porte-manteaux, chaise.

3.500 €

Carl Gustav JUNG

Lettre autographe signée « Dr Jung » au psychanalyste André Tridon.

Deux pages in-8° en anglais, sur papier à son en-tête Dr. med. C.G. Jung.
Küsnacht-Zurich. 5 septembre 1919. Enveloppe.

« Le problème névrotique ne peut être résolu par une réduction de la sexualité. »

Remarquable lettre du psychiatre Suisse se dissociant des théories sexuelles développées par Freud, expliquant son propre entendement de la libido, et précisant ses travaux en cours sur les Types psychologiques et sur la Symbolique.

*« Cher Monsieur, Vous trouverez mes opinions concernant l'École de Freud et d'Adler exprimées dans mon ouvrage *Collected Papers on analytical Psychology* [Essai de Psychologie Analytique] p. 299, 330, 307, 55.*

Je suis sur le point de terminer un livre sur le problème de l'attitude et les types d'attitude [« Types psychologiques », publié initialement en Allemagne en 1921]. Je vous remercie de m'avoir aimablement envoyé un exemplaire de votre livre. Je considère que les travaux actuellement réalisés en Amérique, aussi bien qu'en Europe, comme indiqué ci-dessus, reposent sur une hypothèse trop étroite. Le problème névrotique ne peut être résolu par une réduction de la sexualité. Cela ne peut convenir qu'à un certain type de mentalité.

C'est un argument cinglant contre la Théorie sexuelle [de Sigmund Freud, développée, en 1905, dans son ouvrage « Trois essais sur la théorie sexuelle »], de sorte que le premier élève de Freud, Adler, avait dû inventer une théorie absolument différente, qui convient à beaucoup de gens bien mieux que la vision de Freud, comme les résultats le prouvent.

J'essaie de concilier tous ces points de vue contradictoires à travers une théorie de l'attitude et une appréciation différente du symbolisme. Ce dernier point de vue a également été repris par [Herbert] Silberer, comme vous le savez. Croyez-moi, cher Monsieur, votre très sincèrement, Dr Jung. »

Nous savons que Jung fût l'un des premiers disciples de Sigmund Freud. Néanmoins, dès la rédaction, en 1909, de ses *Métamorphoses et symboles de la libido* (publié en 1912), Jung sut que cette initiative marquerait la rupture de son amitié avec le père de la psychanalyse. En effet, ce dernier, blessé, considéra immédiatement l'œuvre de Jung comme une volonté de « déssexualisation » de la libido et une claire tentative de « tuer le père ».

La dégradation de leur relation débute réellement en 1911, lors du congrès de Weimar, Freud soupçonnant Jung (peu disponible pour l'*Association Psychanalytique Internationale* dont il était alors le Président) de vouloir créer son propre mouvement psychanalytique. La rupture entre les deux hommes s'avère rapidement définitive et est entérinée par les théories de Jung sur l'inconscient collectif et la publication de son ouvrage, en 1912, *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*. Freud dénonce une hérésie, et considère désormais Jung comme un dissident, tel Alfred Adler (fondateur de la Psychologie individuelle, mentionné dans notre lettre) au début du mouvement psychanalytique.

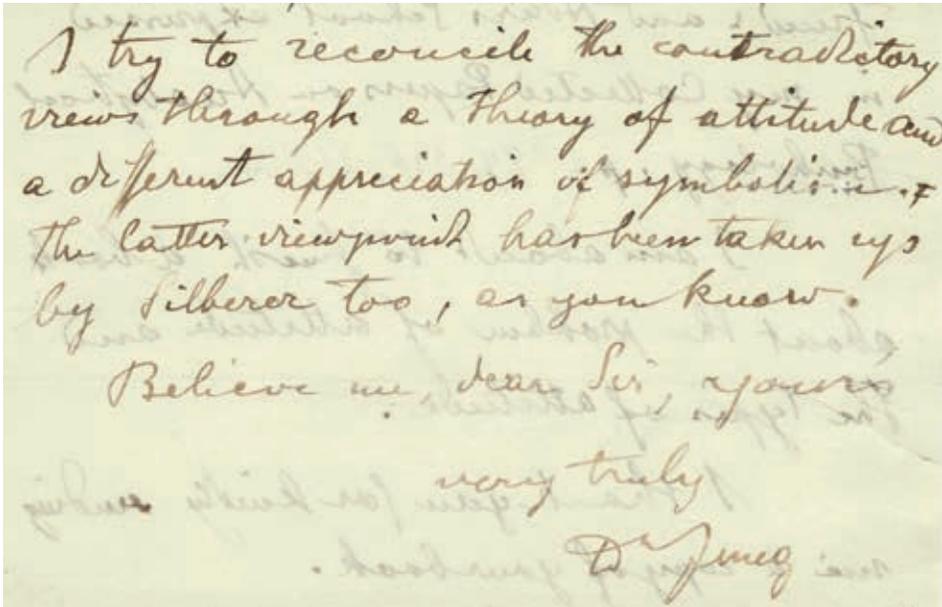
.../...

En août 1913, comme pour officialiser cette rupture, Jung présente succinctement au XVII^e Congrès international de médecine organisé à Londres, sa nouvelle approche qu'il nomme la *Psychologie analytique*, la distinguant de la psychanalyse de Freud. Jung suggère de libérer la théorie psychanalytique de son « *point de vue exclusivement sexuel* ». Cette conférence porte un coup fatal à la relation entre les deux hommes. Freud, dans sa lettre du 27 octobre 1913 – la dernière entre les deux hommes – entérine la rupture : « *Votre allégation, comme quoi, je traiterais mes partisans comme des patients est évidemment fausse (...) Par conséquent, je propose que nous abandonnions nos relations personnelles complètement.* »

Version originale :

"Dear Sir, You find my views concerning Freud's and Adler's School expressed in my Collected Papers on analytical Psychology, p. 299, 336, 367, 55. I am about to finish a book about the problem of attitude and the types of attitude. I thank you for kindly sending me a copy of your book. I consider the work actually done in America as well as in Europe along the lines mentioned above, as based upon too narrow an hypothesis. The neurotic problem cannot be solved through reduction to sexuality. It only suits a certain kind of mentality. It is a striking argument against the Sex-hypothesis, that Freud's first pupil, Adler had to invent an absolutely different theory, that suits many people much better than Freud's view, as the effect shows. I try to reconcile the contradictory views through a theory of attitude and a different appreciation of symbolism. The latter viewpoint has been taken up by Silberer too, as you know. Believe me, dear Sir, yours very truly Dr Jung."

15.000 €



I try to reconcile the contradictory views through a Theory of attitude and a different appreciation of symbolism. The latter viewpoint has been taken up by Silberer too, as you know. Believe me, dear Sir, yours very truly Dr Jung

Dr. med. C. G. Jung LL. D.

228 Seestrasse

Sept 5th 1919.
Küsnacht-Zürich

Dear Sir,

You find my views concerning
Freud's and Adler's School expressed
in my Collected Papers on Analytical
Psychology, p. 294, 336, 367, ss.

I am about to finish a book
about the problem of attitude and
the types of attitude.

I thank you for kindly sending
me a copy of your book.

I consider the work actually done
in America as well as in Europe along
the lines mentioned above, as based
upon too narrow an hypothesis. The
neurotic problem cannot be solved
through reduction to sexuality. It
only suits a certain kind of mentali-
ty. It is a striking argument

Frantisek KUPKA

Lettre autographe signée à son ami critique d'art, Georges Turpin.

Trois pages grand in-8° en français. Enveloppe autographe.
Puteaux (cachet). 22 juillet 1936.

« *La presse en général s'est montrée d'une ignorance en art tout ce qu'il y a de plus navrante.* »

Superbe lettre de Kupka évoquant l'exposition *Cubism and Abstract Art* qui se tint au Museum of Modern Art de New York du 2 mars au 19 avril 1936, durant laquelle il exposa plusieurs œuvres.

« *Bien cher ami, Cette fois-ci je suis obligé de vous demander un grand, bien grand pardon. Depuis l'ouverture de l'exposition au Jeu de Paumes je n'ai pas encore trouvé le moyen de vous remercier de votre 1er article dans « Ville de Paris » et vous que dans tout ce qui a paru dans les papiers imprimés, me concernant, c'est vous qui avez écrit le plus clairement et en homme averti. (Vraiment la presse en général s'est montrée d'une ignorance en art tout ce qu'il y a de plus navrante et en particulier insipide en ce qui concerne toute tentative pour sortir de l'illogique de la peinture traditionnelle).*

A présent, j'ai encore à vous remercier d'un deuxième article publié dans « La Griffes » que vous avez eu l'obligeance de m'envoyer, et qui est également très bien. Pour être reposé, je le suis tout à fait mais j'ai toujours ma jambe à soigner et depuis la fermeture de l'exposition je n'ai pas encore trouvé la possibilité de rester une quinzaine de jours au lit sans bouger, comme le médecin me l'a ordonné. J'ai du faire des courses à Paris, pour lesquelles je ne pouvais pas me faire remplacer, et de ce fait ma jambe est toujours à peu près pareille. Aujourd'hui je vous écris au lit ; oh ! les pattes de mouches !! En plus de tout cela, je suis dans la dèche ; chez nous, nous comptons les sous. J'ai envoyé mon adhésion et cotisation à M. Pierre Massé. Il reste à savoir si je pourrai envoyer quelque chose à l'exposition du « trait », car je n'ai rien de neuf à présenter. Peut-être que d'ici là vous aurez l'occasion de venir à Puteaux et choisir vous-même.

Vous m'avez demandé un catalogue de mon exposition. Le paquet est prêt depuis longtemps. Heureusement que ce n'est pas pressé, du moment qu'il ne s'agit que de le mettre dans votre archive. J'ai aussi un livre du XVIII^e écrit par un Turpin cela vous intéressera. Pour le moment je suis en train de me demander comment j'arriverai à égaliser au moins ma situation vis-à-vis de vous, je vous dois beaucoup. J'espère que le beau temps ne tardera pas à revenir et qu'ainsi vous pourrez profiter de vos vacances et de bien vous reposer, car vous aussi, vous en avez grand besoin ? Dites nos compliments à Mme Turpin, nos meilleurs souvenirs et croyez-moi votre obligé Kupka. »

3.000 €

7 RUB LEMAITRE
PUTEAUX
(Seine).

22 Juillet 36

Bien cher ami

cette fois-ci je suis obligé de Vous
demander un grand, bien grand pardon.
Depuis l'ouverture de l'exposition au
Jeu de Paumes je n'ai pas encore
trouvé le moyen de Vous remercier de
votre 1^{er} article dans "Ville de Paris"
et Vous dire que dans tout ce qui a paru
dans les papiers imprimés, me concernant,
nant, c'est Vous qui avez écrit le plus
clairement et en homme averti.

(Vraiment la presse en général s'est
montrée d'une ignorance en art tout
ce qu'il y a de plus navrante et en
particulier insipide en ce qui concerne
toute tentative pour sortir de l'illogique
de la peinture traditionnelle.)

à présent, ai encore à Vous remercier
d'un deuxième article paru dans la
"Gazette" que Vous avez eu l'obligeance de
m'envoyer, qui est également très bon.

Pour être exact je le suis tout à fait
mais j'ai toujours ma jambe à soigner
et depuis la fermeture de l'exposition
je n'ai pas encore trouvé de possibilité
de tester une quinzaine de jours au lit
sans bouger, comme le médecin m'a
ordonné. C'est de faire des courses à Paris,
pour lesquelles je ne pourrais pas me faire
remplacer et de ce fait, ma jambe est toujours
à peu près paralysée. Au bout de tout ça, Vous
écrit des lettres pleines de monnaie!

En plus de tout cela je suis dans la
dèche, chez nous, nous conceptions les deux
je'ai envoyé mon adhésion et contribution
à M^{lle} René Muhl. Il reste à savoir
si je pourrai envoyer quelque chose à

l'exposition de Tréport, car je n'ai rien
de neuf à présenter. Peut-être que, mais là
Tout au plus l'occasion de venir à Putaux
à choisir Vous-même.

Vous m'avez demandé un catalogue de
mon exposition. Je passais cet été
depuis longtemps. Hélas! malheureusement que ce n'
est pas possible de moment au 1^{er} de août
que de le mettre dans votre journal. Il a
aussy un livre de M^{lle} René Muhl sur l'art
qui Vous intéressera.

Pour le moment je suis en train de me
demander comment j'arriverai à accéder
au moins ma situation vis à vis de Vous
je Vous dirai beaucoup.

Excusez que le beau temps ne tardera pas
à valoir à qu'on s'en va. Mais pourriez profiter
de vos vacances et de bien vous reposer, car
Vous aussi Vous en avez grand besoin.
Pites nos compliments à M^{lle} Tulpin
nos meilleurs souvenirs et croyez moi
Votre oblige

Krupke

-92-

Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, comtesse de LA FAYETTE

Reçu autographe signé "De la Vergne".

Une page in-4°.

Sans lieu, 12 janvier 1682.

Rare et précieux document autographe et signé de Madame de La Fayette.

« Je soussignée fondée de procuration de M^r de la Fayette mon mary confesse avoir receu de Mr de Montolon la somme de trois cents nonante quinze livres pr une année de la rente quil nous sert pr une année de la rente escheue au mois de Juillet dernier dont je le quitte. Fait ce 12^{me} Janvier mil six cents quatre vint deux. De la Vergne. »

Les documents signés de l'auteur de *La Princesse de Clèves* sont de la plus grande rareté.

4.500 €

12. Janvier 1682

Je soussigné fondée de
procuration de M^r de la Fayette
mon mary confesse avoir
reçu de M^r de Montelon
la somme de trois cents
^{vingt six} livres pr une
année de la rente qui
vous doit pr une année de
la rente échue au mois de
Juillet des années dont se le
quitté fait ce 12^{me} Janvier
Mil six^{cent} quatre vingt deux
De la Vierge.



-93-

Karl LAGERFELD

Dessin original.

Feutre et crayon sur papier.

Magnifique étude de robe, pour la Maison Chloé, figurant une femme de plain-pied, portant une longue jupe à dominante rose.

Format : 21 x 30 cm.

3.500 €



-94-

Karl LAGERFELD

Dessin original.

Feutre et crayon sur papier.

Étude de robe de soirée, pour la Maison Chloé. L'artiste imagine un vêtement flottant à motifs floraux.

Format : 21 x 30 cm.

3.500 €

Antoine LAVOISIER

Lettre autographe signée à son cousin Charles-Nicolas Parisis.

Deux pages in-8°. Mouillures et cachet de cire sur le 4^e feuillet.
Sans lieu, 22 mai 1792.

Belle lettre du chimiste Français éteignant avec fermeté un point de discorde avec son cousin sur ses acquisitions de fermier général.

« Il faut Monsieur et cher parent avoir acquis bien des droits sur quelqu'un pour entreprendre de lui donner des leçons ; je commence à être assez vieux pour avoir perdu l'habitude d'en recevoir ; enfin même avec des droits acquis, il y a des ménagements et des égards à observer. C'est à quoi se borneront mes réflexions sur votre dernière lettre. Puisque les offres que je vous ai faites et sur lesquelles nous ne nous sommes pas bien entendus peuvent devenir un objet de difficulté entre nous et comme je serais au désespoir qu'il put en exister, je vous prie de les regarder comme non avenues, ainsi que la lettre que je vous ai écrite à ce sujet.

Je sais apprécier le zèle, l'activité et l'intelligence que vous avez apportés dans les acquisitions que vous avez faites pour moi. Je compte pour beaucoup plus encore les marques d'attachement que vous m'avez données dans cette occasion. Je vous prie de recevoir l'expression de toute ma reconnaissance et d'accepter une somme de six mille livres que je vous ferai tenir à Villers-Cotterêts ou qui seront à votre disposition à Paris à votre choix. J'ai l'honneur d'être, avec un très parfait attachement, Monsieur et cher parent, votre très humble et très obéissant serviteur. Lavoisier. »

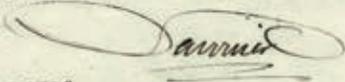
Dans les années 1791-1792, après la Révolution, l'assemblée décide de vendre les biens nationaux à des particuliers afin de renflouer les caisses de l'État. Les ventes se font aux enchères avec paiement éventuel sur douze annuités. Lavoisier s'évertua ainsi à enrichir ses domaines et à faire acquisition de nouvelles terres et fermes. C'est son cousin de Villers-Cotterêts, Charles-Nicolas Parisis – destinataire de la présente lettre – qui fut chargé par Lavoisier de ces achats. Au total, Lavoisier se porta acquéreur de plus de mille hectares de fermes autour du village natal de sa famille.

Dénoncé aux autorités révolutionnaires comme traître à la nation, accusé d'avoir spéculé contre l'intérêt des citoyens Français, il est incarcéré le 28 novembre 1793 à la prison de Port Libre. Condamné à mort, il est guillotiné le 19 floréal an II (8 mai 1794), place de la Révolution.

Le lendemain de l'exécution de Lavoisier, le mathématicien Louis de Lagrange écrit : *« Il ne leur a fallu qu'un moment pour faire tomber cette tête et cent années, peut-être, ne suffiront pas pour en reproduire une semblable »*

Lavoisier. Éric Jacques. Ed. Ellipses. 2019.

2.500 €

regarder comme son ouvrage, ainsi que
la lettre que je vous ay écrite à ce sujet
Je Sçai apprécier le zèle l'activité et
l'intelligence que vous avez apportés dans
les acquisitions que vous avez faites pour
moi. Je compte pour beaucoup plus encore
les marques d'attachement que vous m'avez
données dans cette occasion. Je vous prie
de recevoir l'expression de toute ma
reconnaissance et d'accepter un Roman de
Six mille livres que je vous ferai tenir
à votre Collège ou qu'il sera à votre
disposition à Paris à votre choix
J'ay toujours été avec un très
parfait attachement et toujours et cha
par un très humble et très obéissant
Serviteur

à 22 May 1792.

-96-

Fernand LÉGER

Dessin original signé – Le pont Transbordeur de Marseille.

Magnifique vue – dans le plus pur style des compositions de l'artiste – du célèbre pont marseillais aujourd'hui disparu. A noter que c'est depuis cette même ville de Marseille que Léger – fuyant l'occupation allemande – embarquera pour les États-Unis quelques semaines plus tard.

Encre noire sur papier, datée par Léger *4. VIII. 40* en bas à droite.
Dessin enrichi d'une dédicace autographe signée en marge inférieure gauche :

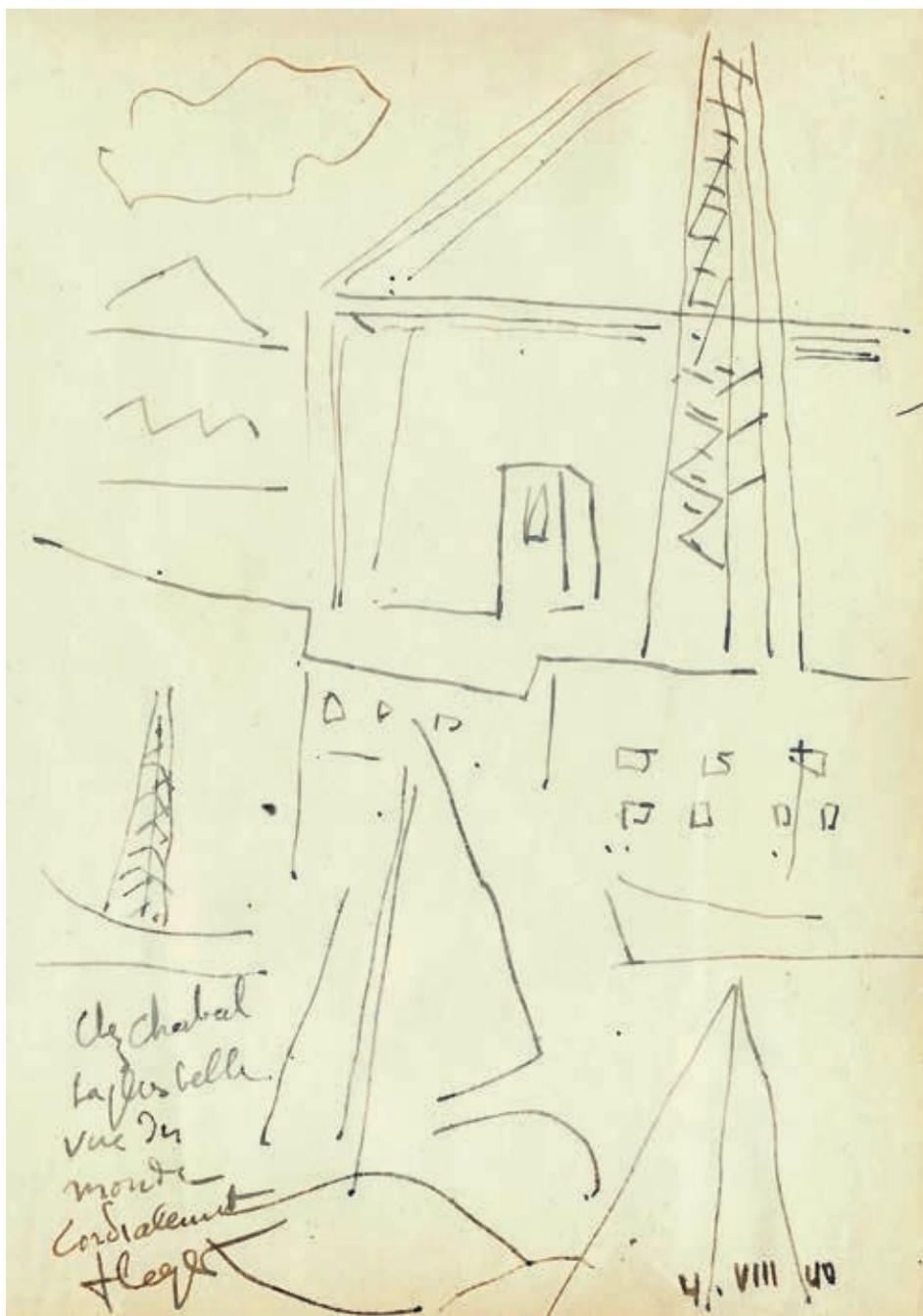
« Chez Chabal la plus belle vue du monde. Cordialement. F. Léger. »

Format vertical : 14,20 x 20 cm.

Légère oxydation sur la marge inférieure.

Nous joignons un certificat du Comité Léger enregistré
sous le référence FL-2021-05-000293.

9.500 €



-97-

Fernand LÉGER

Dessin original signé - Rimbaud, 1948.

Encre noire et gouache sur papier vélin.

Signé et daté en marge inférieure droite : *FL 48*.

Titre en marge inférieure au centre : *RIMBAUD*

Au dos, une inscription manuscrite, datée de 1949, de l'éditeur Louis Grosclaude certifiant l'œuvre (avec son cachet) : *Reçu la présente gouache originale des mains de Fernand Léger à Paris en 1949.*

Format 42,50 x 34,50 cm.

Déchirures en marge gauche restaurées.

Encadrement de bois clair à volutes croisées (69 x 59 cm)

Nous joignons le certificat d'authenticité du Comité Fernand Léger référencé sous le n° FL-2022-07-000373. L'œuvre figurera au catalogue raisonné des œuvres sur papier de l'artiste.

En 1948, l'éditeur suisse Louis Grosclaude entreprend une luxueuse édition du recueil d'Arthur Rimbaud, *Les Illuminations*, et sollicite à cette fin Fernand Léger.

Léger, s'inspirant du célèbre portrait photographique de Rimbaud réalisé par Carjat en octobre 1871, élabore ainsi plusieurs études, à l'encre et à la gouache. D'un style vif, moderne et coloré l'œuvre du peintre fait admirablement écho à la rythmique avant-gardiste et libérée du poète.

L'ouvrage, préfacé par Henry Miller, paraît aux Éditions des Gaules, à Lausanne, en 1949 et présente quinze illustrations lithographiques de Léger, dont un portrait du poète en frontispice.

L'étude de frontispice ici présentée ne sera pas retenue par l'éditeur Grosclaude. Quelques rares projets préparatoires similaires de Léger sont connus ; l'un est d'ailleurs conservé au Musée Rimbaud de Charleville Mézières.

Des études non retenues dont nous avons connaissance, celle-ci est la plus grande et la plus colorée. Elle est également la seule qui associe à l'encre et aux couleurs vertes, bleue et jaune, ce rouge intense typique de la palette du peintre des années 40.

Le visage de Rimbaud véhiculé par le cliché de Carjat et par le pinceau de Léger a acquis valeur d'icône. C'est en effet autour de ces traits adolescents et frondeurs que s'est stigmatisée toute la mythologie rimbaldienne.

65.000 €





-98-

André LHOTE

Ceuvre originale signée – Ville du Nord, Bruges.

Aquarelle sur papier contrecollée sur papier fort.

Signé en bas à gauche : A. LHOTE

Magnifique vue d'un canal brugeois, aux couleurs fauves, réalisée par l'artiste en 1922 ou 1923.

Format : 22,60 x 30 cm.

Nous joignons le certificat d'authenticité de Madame Dominique Bermann Martin enregistré sous la référence Mo20254. Cette aquarelle sera incluse dans le catalogue raisonné de l'œuvre peint d'André Lhote.

9.500 €



Franz LISZT

Lettre autographe signée à son éditeur musical à Paris, Maurice Schlesinger.

Quatre pages grand in-4°. Lettre inédite.
Gênes. 2 juillet 1838.

« Sous le nom collectif de Musée dramatique pour Piano seul par F.L paraîtrait (...) une série de morceaux choisis dans le Répertoire Italien, Allemand et Français, et transcrit, illustré, paraphrasé, varié, arrangé, toiletté, à ma façon. »

Après son éblouissant succès viennois lors des concerts donnés au profit des victimes des inondations de Pest, et à l'aube de sa période de splendeur (*Glanz Periode*), Liszt est, à contre-cœur, de retour en Italie auprès de Marie d'Agoult, supplicieuse.

Évoquant ses condisciples Berlioz, Thalberg, Meyerbeer, Moscheles, le compositeur hongrois, passablement changé, modifié, amélioré, sous plusieurs rapports, se (re)lance dans le travail et de nouveaux projets, proposant à Maurice Schlesinger – éditeur et fondateur de la Gazette Musicale – une chose assez considérable.

Longue et superbe lettre, inédite, témoignant du foisonnement intellectuel et musical en l'esprit de Liszt.

« Il y a bien longtemps, mon cher Maurice, que je ne sais plus rien de vous. Je ne reçois ni ne puis recevoir la Gazette à cause de mes continuels voyages. Je ne sais si ma réponse à [Heinrich] Heine a paru. Il y a une nouvelle lettre du Bachelier toute prête mais avant de vous l'envoyer, je voudrais savoir à quoi m'en tenir sur le sort des précédentes. On m'écrit de Paris qu'on n'a pas été mécontent de la dernière, et que vous en particulier en aviez dit du bien. D'ici à peu vous recevrez les épreuves des Études [deuxième version de ses douze Études d'exécution transcendante] dont j'espère que vous ne serez pas mécontent non plus. En attendant que vous soyez content de moi personnellement (ce qui sera je l'espère aussi, quand nous nous reverrons à Paris, attendu que je suis passablement changé, modifié, amélioré, sous plusieurs rapports), j'aime à savoir que ma littérature et mes notes ne vous ennuiant pas.

A propos de notes, il a été question avec Haslinger et Ricordi d'un projet de publications, que je vous soumetts et que je serais charmé de voir approuvées. Il s'agirait d'une chose assez considérable. Sous le nom collectif de Musée dramatique pour Piano seul par F.L paraîtraient (soit à date fixe soit d'une manière plus régulière, comme vous l'entendriez) une série de morceaux choisis dans le Répertoire Italien, Allemand et Français, et transcrit, illustré, paraphrasé, varié, arrangé, toiletté, à ma façon. Le tout soigneusement doigté et de moyenne difficulté. Je vous vois sourire à ce mot de moyenne difficulté mais vous verrez que quand je voudrai définitivement me remettre à faire du Hünten, du Henry Herz et du Schunke, j'en saurai faire tout aussi bien sinon mieux que qui que ce soit. Si d'ailleurs vous gardiez quelques doutes à ce sujet et que le plan de la publication vous convenait du reste, je me mettrai toujours à l'ouvrage et ferai tirer une trentaine de pages d'épreuves comme spécimen que je vous adresserai (...).

.../...

L'affaire que je vous propose, et qui serait certainement une affaire d'argent et de popularité (deux choses auxquelles je commence à tenir un peu) pourrait marcher parallèlement avec celle-là. Si vous le désiriez même nous pourrions suivre l'ordre nominal de votre publication – quoi que j'aimerais assez commencer par la Norma à cause de l'immense popularité de cet ouvrage en Italie. [Réminiscences de Norma, composé au début des années 30 d'après l'Opéra de Bellini].

Il va sans dire que pour une affaire de ce genre, l'Éditeur est aussi important que l'auteur et l'arrangeur, comme vous voudrez. Vous savez quelle est mon opinion sur vous à cet égard. En vous envoyant les épreuves de mes Études, je vous la prouve tout aussi bien que Meyerbeer l'illustre (au bienveillant souvenir duquel je vous prie de me rappeler) en n'acceptant pas le tiers en sus pour chaque partition que lui offrait [Eugène] Troupenas. Franchement, je serais charmé que vous vous chargiez de cette publication, et même, si vous me refusez, j'y renoncerai complètement, nonobstant les insistances de Ricordi et de Haslinger. Quant aux conditions : Ricordi me paye 5 frs par page et Haslinger 10. Voyez ce que vous pourriez faire.

Où en est l'Opéra de Berlioz ? [L'opéra *Benvenuto Cellini*, dont la première se déroula le 10 septembre 1838] Quand sera-t-il définitivement représenté ? Je voudrais bien être à Paris alors ; mais cela ne me sera guère possible. Je ne repasserai dans votre chère rue de Richelieu que vers le printemps prochain pour aller en Angleterre. Vous y trouverai-je ? Soyez assez gentil, mon cher Maurice, pour me répondre deux lignes que vous adresserez à Ricordi. Je n'ai point reçu les Études de Moscheles [le pianiste bohémien Ignaz Moscheles]. Je vous saurais bien bon gré de me les envoyer sous bande. C'est un tel ouvrage. Le style en est admirable. Si vous voulez que j'en fasse pleinement l'éloge dans la Gazette, je le puis. Je n'en dirais pas autant de la Polonaise de M. [Friedrich] Kalkbrenner (pitoyable ! pitoyable !), ni même des airs variés, fort monotones de l'émule de Thalberg (Dieu merci m'en voilà débarrassé de cette stupide rivalité – grand bien fasse à M. Döhler.) Franchement, c'est bien médiocre !

Si vous faites un album des Pianistes cette année, ne m'oubliez pas. Petit bonhomme vit encore et veut ne pas être mis à l'index. Pardon, mon cher Maurice, de tout ce fatras, que vous lirez ou ne lirez pas ad libitum. Mille amitiés. Tout à vous. F. Liszt.

P.S. Je vous prie de ne pas communiquer cette lettre. Comme je crois mon idée de Musée dramatique excellente, je serais fâché de la voir mise en œuvre par un autre que moi. Que dans tous les cas la chose reste absolument entre nous. Je vous le demande instamment. »

Bibliographie :

- . *La tumultueuse amitié de Franz Liszt et de Maurice Schlesinger*. Jacqueline Bellas.
- . *Franz Liszt*. Biographie. Frédéric Martinez, Gallimard, 2011.

20.000 €

le paraitrait (rit à date fixe et d'une manière
 périodique) une fois l'année (l'été) me sera
 de nouveau dans le Répertoire Italia, Allema,
 et français, et traités, illustrés, paraphrasés,
 variés, arrangés, toilettés à ma façon. Le
 tout sagement corrigé et de manière difficile.
 Je vous en prie à ce mot de difficile.
 ... mais vous savez que quand je voudrai
 définitivement me mettre à faire de l'histoire,
 de Henri VIII et de Schenke j'en saurai
 faire tout aussi bien qu'un micawber qui que
 que le soit. Si d'ailleurs vous jadis quelque
 chose à ce sujet et que le plan de la publication
 vous convenait en sorte que je ne sois toujours
 à l'avance et ferais tirer une centaine de
 pages d'essai comme specimen que je vous
 adresserai. — J'ai en vos mains de la
 Bibliothèque portative de Villeneuve (jean)
 L'œuvre que je vous propose, et qui n'est certes
 ment une affaire d'argent et de popularité
 (deux choses auxquelles je tiens au point)
 pourrait marcher parfaitement sa voie.

et vous savez même vos propres livres
 l'œuvre de la publication — j'en ai plusieurs
 qui ont été publiés par le même à Paris de l'année
 popularité de cet ouvrage en Italie.
 Plus ou moins je ne puis en faire de la même
 l'histoire et aussi important que l'histoire de
 l'histoire — une œuvre. Une autre chose
 et ne s'agit pas de ce qui est et ce qui n'est pas
 l'ouvrage le plus important de son époque
 pour tout ce qui est l'histoire de l'histoire
 (la Bibliothèque portative de Villeneuve) et
 l'œuvre de la publication de l'œuvre de la
 popularité de cet ouvrage en Italie.
 Plus ou moins je ne puis en faire de la même
 l'histoire et aussi important que l'histoire de
 l'histoire — une œuvre. Une autre chose
 et ne s'agit pas de ce qui est et ce qui n'est pas
 l'ouvrage le plus important de son époque
 pour tout ce qui est l'histoire de l'histoire
 (la Bibliothèque portative de Villeneuve) et
 l'œuvre de la publication de l'œuvre de la
 popularité de cet ouvrage en Italie.

l'œuvre de la publication de l'œuvre de la
 popularité de cet ouvrage en Italie.
 Plus ou moins je ne puis en faire de la même
 l'histoire et aussi important que l'histoire de
 l'histoire — une œuvre. Une autre chose
 et ne s'agit pas de ce qui est et ce qui n'est pas
 l'ouvrage le plus important de son époque
 pour tout ce qui est l'histoire de l'histoire
 (la Bibliothèque portative de Villeneuve) et
 l'œuvre de la publication de l'œuvre de la
 popularité de cet ouvrage en Italie.

-100-

Françoise d'Aubigné, marquise de MAINTENON

Lettre autographe signée adressée à « Monsieur l'Évesque et Comte de Noyon ».

Deux pages $\frac{3}{4}$ in-8°. Adresse et cachet de cire aux armes.

A Versailles ce 9 decembre [1703].

« Ces exemples doivent nous faire trembler car on voit en tout que les pauvres sont evangelisés et les riches rejetés »

Belle lettre autographe signée de Mme de Maintenon adressée à Claude-Maur d'Aubigny évoquant la maison de Saint-Cyr.

« Je louë Dieu de tout mon cœur de la benediction quil a donné a vostre parole et de la consolation que vous devés avoir de lestat de grace ou estoit celuy qui est mort si malheureusement. Jen fut frappé dabord et compris vostre peine, mais la circonstance que vous marqués ensuite fait voir que cest un coup de Providence. Jespere fortement quelle vous conduira par tout Monsieur, et je crains plus vostre zele et vostre severité par rapport a vostre santé que tous les maux que vos chanoines pourroient vous faire. Je comprends que la foule du peuple qui suit leur Evesque vous fait grand plaisir. Ces exemples doivent nous faire trembler car on voit en tout que les pauvres sont evangelisés et les riches rejetés.

Jai vu vostre cher nepveu que Mr de Noailles presenta hier au Roy. Il est tout fait et tout sage. Je voudrois de tout mon cœur pouvoir le voir librement mais je ne suis ni a moy ni a mes proches. Notre saint ami est venu a St Cir pour examiner Mlle de Boufflers pour sa profession. Jai senti en luy plus de sainteté que jamais. Sa santé est encore affaiblie et je crains tres fort que nous ne le perdions. Vous et moy en serons plus affligés que personne. Il est bien content de St Cir et vous avez trop de bonté pour cette communauté pour ne vous pas dire que le bien que vous y avez vu augmente tous les jours. La nouvelle superieure fait merveille, cest une grande joie pour moy. Mais comme vous le dittes Monsieur il ni en a point qui ne soit meslée damertume jen ai ma part graces a Dieu. Priés le pour moy et me croyes aussy sincerement que je le suis Monsieur vostre tres humble et tres obeissante servante. Maintenon »

L'abbé Claude-Maur d'Aubigny (1658-1719) fut nommé évêque de Noyon en 1701 et, plus tard, archevêque de Rouen. Il était du nombre des correspondants réguliers de Mme de Maintenon laquelle, dès février 1703, recommanda Louis d'Aubigny, le neveu de l'évêque, afin qu'il trouve une bonne place dans l'armée.

Jeanne-Françoise de Boufflers fera ses vœux solennels le 29 décembre 1703, permettant ainsi de dater la lettre à laquelle manque le millésime : de même, la nouvelle Supérieure de Saint-Cyr, Mme de Fontaines, avait succédé en août 1703 à Mme de Hallé, morte en charge.

(*Lettres de Madame de Maintenon*, édition intégrale et critique par Hans Bots et Eugénie Bots-Estourgie, III, 2011, n° 426.)

1.800 €

Monsieur
Monsieur l'Evêque et Comte
de Rozen à Rozen

Off a Versailles ce 9 Mars
1705

Je loue bien de tout mon cœur de la
Benediction qui a donné a votre parole
et de la consolation que vous devez avoir
de l'estat de grace on estoit celui qui est
mort si malheureusement j'en suis fâché
de bord et compari votre peine mais la
circonstance que vous marquez en suite
fait voir que cest un coup de Providence
je sçay fortement quelle vous conduira
par tout honorable, et i'erois plus
votre zele et votre ferveur par rappen
a votre santé que tous les maux que
vos chanoines pourroient vous faire je
comprend que la foule du peuple qui suit
une Evêque vous fait grand plaisir C'est

exemple devant vous faire trembler
car on voit en tout que les pauvres sont
les angeli et les riches sont les diables
votre char sçavoir que est le plus grande
preuve de charité si est toujours et on
sage se combat de tout son cœur pour
le bien librement ainsi ne sçait on sçavoir
à quel point l'homme sçait ainsi on sçait
à quel point on sçait celle de tout sçavoir
la profession j'ai senti en tout plus de peine
que jamais la santé est encore à présent
et il sçait tout sçavoir que vous ne le sçavez
vous et moy en sçavoir plus à présent que
personne il est bien content de tout

vous avez trop de bien pour vous en sçavoir
pour ne vous pas dire que le bien que vous sçavez
en sçavoir tout le sçavoir sçavoir sçavoir
fait sçavoir C'est sçavoir tout sçavoir
mais sçavoir tout sçavoir sçavoir sçavoir
sçavoir que ne sçait sçavoir sçavoir
de tout sçavoir sçavoir sçavoir sçavoir
et sçavoir sçavoir sçavoir sçavoir
fait sçavoir sçavoir sçavoir sçavoir
sçavoir sçavoir sçavoir sçavoir



-101-

Jacques MAJORELLE

Carte autographe signée à Alfred Lévy.

Une page in-12° au verso d'une vue de l'Oasis de Figuig, au Maroc.
19 janvier (1935 ?) Cachets postaux partiellement effacés.

Rare et belle carte du peintre orientaliste.

« Sous les palmes de cette oasis réputée mais moins belle que celles du sud marocain, j'ai fui mon Marrakech et les emmerdeurs de fin d'année pour faire la grande virée des oasis algériennes. Beni Abbès, Adrar, Début de la piste transaharienne, piste déjà très fréquentée par les gens qui se donnent de l'air. Amitiés. Majorelle. »

Le peintre Alfred Lévy (1872-1965) entra en 1888 dans les ateliers nancéens du père de Jacques, Louis Majorelle et devint par la suite décorateur en chef puis directeur technique et artistique (1926) de la maison Majorelle, dans laquelle il exerça une influence décisive au tournant de l'Art Déco, aux côtés de Pierre Majorelle et de Paul Beucher. Il obtint justement la médaille d'honneur de l'Exposition coloniale en 1931.

850 €

-102-

André MALRAUX

Lettre autographe signée à Franz Hellens.

Une page in-4° sur papier à en-tête des Éditions d'art aux aldes.
[Paris]. 5 avril [1929].

« *J'ai reçu votre manuscrit, je l'ai lu et porté chez Grasset.* »

Malraux organise la publication chez Grasset du roman d'Hellens, *La femme partagée*.

« *Mon cher Hellens, J'ai reçu votre manuscrit, je l'ai lu et porté chez Grasset. Je ne sais quand Daniel Halévy le lira, car Brun, sur ce que je lui en ai dit, a semblé très désireux de le parcourir, et l'a emporté. Je ne crois pas, d'ailleurs, que vous puissiez être fixé le 15 : les différents lecteurs sont en vacances jusqu'au 11. Enfin, nous verrons et je vous tiendrai au courant.*

J'ai beaucoup aimé la ligne des Rivalités amoureuses, souvent très pénétrante et toujours extrêmement pure. Dès que je verrai D.H., je lui parlerai de ce roman. Il n'est pas impossible qu'il s'y intéresse, malgré le grand nombre de pages (évidemment plus grand que celui des Cahiers verts). De cela aussi nous parlerons dans quelques jours, si vous pouvez toujours venir à Paris le 15 et nous pourrons enfin parler en détail de votre livre. A bientôt donc et très cordialement à vous. Malraux »

Hellens fit paraître *La femme partagée*, chez Grasset, à l'automne 1929.

550 €

éditions d'art
aux aldes

direction : 122, boulevard maurat
paris xvii

Le 5 avril

Monsieur de Hellen,

J'ai vu votre manuscrit, je l'ai lu et j'ai été fort étonné. Je me
souviens que Daniel Halévy le tira, sans doute, sans ce que l'on en
a dit, et semble le dévot de la parodie, et la copie de. Et
un mois plus, d'ailleurs, que le premier été 1815. Le différent
de l'un est en substance jusqu'en 14. Enfin, un volume, et je n'
en disais rien avant.

(Je tiens à dire que la légende de Rivarolo est vraie, comme
la présente et toujours extrêmement pure) le tiré en 1815, de
la parodie de ce roman. Il n'est pas impossible qu'il y ait eu
malgré le grand nombre de pages (évidemment plus grand que celui
de l'original) de cela aussi en partie ou dans quelques jours, si
on peut toujours venir à Paris à 15. et en premier en ce point
en détail de cette lettre.

A bientôt donc, et très cordialement à vous

Halévy

adresser tout ce qui concerne la vente des
volumes aux éditions granet, 61, rue des
saints-pères, paris vii

-103-

Thomas MANN

Lettre dactylographiée signée.

Deux pages grand in-4° en allemand. Arosa. 22 mai 1926.
Quelques corrections et quatre lignes autographes signées en fin de lettre.

Mann négocie les termes du contrat prévoyant la traduction de ses livres en français.

« Cher Monsieur, J'hésite à vous renvoyer le contrat signé que vous m'avez aimablement adressé car il y a encore une partie qui m'inquiète et me préoccupe. Je suis sûr que je suis prêt à vous parler des modalités de publication de mes livres, le format à leur donner, le nombre de bande, le nombre de volumes, également sur la commande et la date de publication (...) Cependant, il ne semble pas acceptable, comme cela est prévu au #1, de m'exprimer au sujet des livres qui n'ont pas encore été publiés depuis six ans (...) Je voudrais également m'en tenir à l'hypothèse de base selon laquelle je dois supporter les frais de traduction (...) En pratique cependant, j'hésite à négocier avec les traducteurs la part à leur verser et souhaiterais qu'ils le fassent eux-mêmes, du moins pour le moment. (...) Je vous suis d'avance reconnaissant si vous pouviez me dire vos impressions sur les traductions françaises de M. Delage. »

2.500 €

Dafür will ich mich mit der Klausel 5b. gern einverstanden erklären.

Ich will ferner gern an der grundsätzlichen ~~Annahme~~ Annahme festhalten, dass ich die Kosten der Übersetzung zu tragen habe. Praktisch jedoch würde ich ungern selbst mit den Übersetzern über ihren Anteil verhandeln und ihn an sie auszahlen, sondern möchte Sie bitten, dies Ihrerseits zu übernehmen, wenigstens in dem zunächst vorliegenden Fall von "Tristan" und "Königliche Hoheit", und zwar nach dem Grundsatz, dass dem Übersetzer die Hälfte des jeweilig fälligen Honorars zukommt, welche ihm in meinem Namen von Ihnen direkt auszu zahlen ist.

Die beiden Vertragsexemplare reiche ich noch einmal zurück mit der Bitte, sich meinem Einwand nicht zu verschliessen und den mir anstössigen Abschnitt daraus zu entfernen.

Ich bin 28. des Monats hier, dann an meiner Münchner Adresse zu erreichen.

Mit hochachtungsvoller Begrüssung

Ihr sehr ergebener

Frans J. van

Ich wäre Ihnen dankbar, wenn Sie mir sagen,
welchen Eindruck Sie von der Übersetzung
des Herrn Delage haben, ich weiss von Ihren
französischen literarischen Qualitäten.

-104-

Albert MARQUET

Dessin original signé.

Plume et encre brune sur un papier de carnet à bord dentelé.
Laghouat (Algérie) (1921).

Signé de ses initiales en marge inférieure droite.

Charmante étude d'une scène orientale, figurant plusieurs personnages
déambulant au gré d'une rue dominée de palmiers.

Format 10,30 x 15,2 cm (à vue).

Annotation manuscrite au crayon, au verso, indiquant la localisation de Laghouat.

4.500 €



-105-

Camille MAUCLAIR

Lettre autographe signée.

Deux pages in-12°.
Saint Leu. Sans date (Début 1904)

Camille Mauclair à propos de Camille Claudel, en 1904.

« Mon cher ami, J'irai peut-être vous demander à déjeuner lundi. Comme dit l'autre, attendez-moi sans m'attendre : c'est-à-dire que je compte venir, mais qu'il peut arriver un empêchement de dernière heure. De votre côté, s'il y en a un ne m'écrivez ni ne prenez souci ; si je ne vous trouve pas, je fais d'autres courses et voilà tout. Nullement étonné de l'affaire du *Matin*, mais curieux de savoir le genre de musserie, celle-ci, en soi, n'ayant jamais fait doute en mes prévisions. L'article fera grand plaisir au brave Picard. Avez-vous prié Laurent de faire un dessin hors texte (Doucet me disait vous en avoir parlé, une litho ou je ne sais quoi. On aurait aisément une chose exquise). Vous savez qu'en fait de Miss C. qui a le temps d'attendre et dont rien ne presse, nous sommes convenus de Mlle Claudel, et pour avril ! Autre chose, je sors de l'exposition Pellet absolument enthousiasmé par la génialité de Louis Legrand, et je rêve un article sur lui, que je sens plus que tous les autres. Nous en causerons. Pour l'amour de Dieu laissez dans l'oubli mon ignoble portrait de la brochure Aubry. A vous. Mauclair. »

Camille Mauclair, en 1901 : « [...] On a dit de Mademoiselle Claudel qu'elle avait plus que du talent, une lueur de génialité : c'est probablement vrai, il flotte autour de ses œuvres une sorte d'atmosphère mentale qui y ressemble, et leur aspect abrupt, leur silhouette fruste, imposée là avec une magnifique lourdeur, avec la noble brutalité' du bronze et de la pierre, posant de tout le poids de leurs façonnements aux grands plans, tout y dégage l'esprit de la matière avec cette aisance qui est le propre de l'inspiration planante. C'est de la sculpture héroïque : Mademoiselle Claudel est la femme artiste la plus considérable de l'heure présente. »

Camille Mauclair, « L'Art des Femmes peintres et sculpteurs », *La Revue des Revues*, 3ème trimestre 1901, in Jacques Cassar, *Dossier Camille Claudel*, Op. cit., p. 187.

950 €

curieux de savoir le genre de muflerie,
celle-ci, en soi, n'ayant jamais fait
soute en mes pév'sions.

L'article fera grand plaisir au brave
Picard. Avez-vous prié Laurent de faire
un dessin hors texte (Doucet me disait vous
en avoir parlé, une litho ou je ne sais quoi.
On aurait aisément une chose ex-
quise). Vous savez qu'en fait de miss C.
qui a le temps d'attendre et dont rien ne
presse, nous sommes convenus de Mlle
Clawfel, et pour avril. Autre chose. Je
suis de l'exposition Pellet absolument
enthousiasmé par la genialité de Louis
Legrand, et je rêve un article sur lui, que
je sens plus que tous les autres. Nous en
conserons. Pour l'amour de Dieu laissez
vous l'ombre mon ignoble portrait de
la Grochne Aubry! A vous
Maucloir

lisez la Revue n° du 15, il y a l'article sur le Salon etc.

Guy de MAUPASSANT

Lettre télégramme autographe signée à M. Carré, directeur du Vaudeville.

Une page in-12° sur papier vert à bords dentelés.
Adresse autographe. [Paris. 20 février 1891 – cachet postal].

« *La pièce que je j'ai faite avec M. Normand ne passera pas au Gymnase.* »

Quelques jours avant la première de *Musotte*, Maupassant, blessé, souhaite faire annuler la représentation au Théâtre du Gymnase.

« *Cher Monsieur, à la suite d'une vive discussion que je viens d'avoir avec M. Koning [Victor Koning, directeur du théâtre du Gymnase] au sujet d'un procédé dont j'ai été blessé, la pièce que je j'ai faite avec M. Normand [l'écrivain Jacques Normand] ne passera pas au Gymnase, bien qu'elle soit toute prête à être jouée. Irait-elle au Vaudeville. Croyez à mes sentiments bien dévoués. Guy de Maupassant.* »

Musotte doit son origine à Jacques normand qui adapte, dès 1889, le conte de Maupassant *L'Enfant*.

Au début de l'année 1890, ce dernier écrit à sa mère : « *J'ai promis à Koning, directeur du Gymnase, de refaire la pièce que Normand a tiré de mon conte L'enfant. Koning, qui est le plus adroit des directeurs de Paris, croit à un gros succès de cette pièce pour l'hiver prochain...* »

Quelques mois plus tard, la relation entre Koning, et Maupassant se détériore au fil de divers désaccords. Normand, pris en étau entre ces deux forts caractères doit redoubler de compréhension – « *Je dépensai alors les trésors d'une diplomatie dont je me croyais jusqu'alors incapable.* » – afin de sauvegarder le projet théâtral.

Après plusieurs imbroglios (dont notre lettre témoigne) la pièce est créée au Gymnase le 4 mars 1891 et remporte un fulgurant succès à la grande surprise de Maupassant lui-même.

Bibliographie :

. *Guy de Maupassant*. Marlo Johnston. Fayard.

1.500 €

Cher Monsieur,
à la suite d'une vive
discussion que je viens
d'avoir avec M. Koning
au sujet d'un procédé
dont j'ai été blessé, la
pièce que j'ai faite avec
M. Harmand ne passera
pas au Gymnase, lieu
qu'elle soit toute prête
à être jouée.

Trait-elle au Vaudeville.
Croyez à mes sentiments
bien dévoués.

Emmanuel

24 rue Bocard



Georges MÉLIÈS

Lettre autographe signée à Auguste Drioux.

Quatre pages in-8°. Paris. 24 juin 1929.

« Le stock de souvenir sur le théâtre de Robert Houdin n'est pas prêt d'être épuisé. »

Très belle lettre à propos du numéro spécial de Passez Muscade qui lui est consacré. Méliès évoque également le souvenir de Robert Houdin et de l'illusionniste Jules-Eugène Legris.

« Cher M. Drioux, Je vous retourne l'article sur Zirka composé par M. Clément de Nice. En réalité, il ne m'appartient pas de faire des corrections sur un article écrit par un autre, mais puisque vous me le demandez, je vous fais remarquer une faute d'attention qui se trouve au début de l'article. On ne peut pas dire « l'illusionniste consacre un article sur Zirka ». On consacre un article à quelqu'un ; ou alors il faudrait dire : l'illusionniste écrit un article sur Zirka. Le mieux est de conserver le texte, tel quel, en remplaçant le mot sur par à. Le reste est parfait.

En effet, il y a un peu de tirage pour la vente du n° spécial [de la revue Passez Muscade], mais je m'y attendais, le prix, ainsi que je vous l'ai écrit, dès le début, ayant été trouvé trop excessif. Peu importe, la vente se poursuit petit à petit, et je reçois chaque jour une ou deux demandes. Ce sont surtout nos chambre syndicales qui se sont montrées chiches. L'une a pris 11 exemplaires, l'autre 12, en tout 23. Quant aux demandes isolées, de Province et Belgique, elles atteignent, actuellement, le chiffre 20. Cela fait en tout 43 n° de vendus. C'est peu évidemment mais je trouve prématuré d'annoncer qu'il en reste quelques exemplaires, etc. parce que la réclame à l'étranger n'a pas même pu paraître encore, ces publications étant presque toutes mensuelles ; (aussi bien pour le n° spécial que pour la photo de Robert Houdin) il faut donc attendre le résultat de cette publicité, et il faut bien compter un mois à un mois ½ avant de se résoudre pour employer d'autres moyens pour le solde. D'ailleurs, en octobre, à notre reprise des séances, j'en ferai certainement acheter un certain nombre de n° par ma chambre syndicale, c'est la caisse qui paiera, et se chargera ensuite éventuellement, de vendre ces n° au prix fort aux retardataires. Que voulez-vous, il n'y a rien de votre faute ni de la mienne dans tout cela, et on fera pour le mieux.

Pour vos publications futures de P.M. [Passez Muscade] je suis à votre disposition pour intensifier le nombre de n° si vous le désirez ; le stock de souvenir sur le théâtre de R.H. [Robert Houdin] n'est pas prêt [sic] d'être épuisé. Il y a de quoi faire ! pourvu que je ne casse pas ma pipe avant d'avoir fini la besogne. L'idée d'un numéro de Noël n'est pas mauvaise, mais à condition de ne pas vous mettre dans les gros frais comme pour le n° spécial. L'expérience que nous faisons en ce moment sur l'enthousiasme des adeptes n'est pas très édifiante !!! Alors, soyons prudents.

.../...

Malheureusement moi, je ne puis
y aller que vers le 20 août, jusqu'en
12 ou 14 sept. En attendant, j'urage
tous les jours en voyant le flot immensément
pu de gens qui passent par la gare Mont-
parnasse et ficher le camp en vacances,
les Veinards tandis que je reste collé
sur mon tabouret!

Je vous écris, comme vous le
demandez un article sur Carmel; mais
je ne possède aucune photo de
lui. Peut-être Caroly en a-t-il une?
En tous cas, je ne pourrai pas dire
de lui ce que j'ai dit de Legris, c'était
un homme d'un tout autre genre,
mais il y a des choses intéressantes à
dire sur lui, au point de vue artistique,
car, dans son genre, il fut à peu
près inégalé.

Amusez-vous bien pendant vos
vacances, et dites bien des choses
de ma part à vos amis de Nice,
que, malheureusement, je n'ai pas
le plaisir de connaître.

Cordialement à vous

J. Spiliotis

Paris le 24 juin 1929

Cher M. Drouot

Je vous retourne l'article sur Zirk
Composé par M. Clément de Nice.
En vérité, il ne m'appartient pas
de faire des corrections sur un
article écrit par un autre, mais
puisque sous ma le commandy, je
vous fais remarquer une faute
d'attention qui se trouve au début
de l'article. On ne peut pas dire:
"l'illusionniste Comaera un article
sur Zirk". On Comaera un
article à quelqu'un, ou alors il
faudrait dire: l'illusionniste écrit
un article sur Zirk.
Le même est de changer le
texte, tel quel, en remplaçant
le mot sur par à.
Le reste est parfait.

En effet, il y a un peu de tirage
pour la vente du N° Spécial, mais
je m'y attendais, le prix, ainsi que

Je vous l'ai écrit, dès le début, ayant
été trouvé excessif. Peu importe
la vente se poursuit petit à petit, et
je reçois chaque jour une ou deux
demandes. Ce sont surtout nos chambres
syndicales qui se sont montrées chiches.

L'une a pris 11 exemplaires, l'autre
12, en tout 23. Quant aux demandes
isolées de province et Belgique, elles
atteignent, actuellement, le chiffre 10.
Cela fait en tout: 43 nos en
vendus. C'est peu évidemment,
mais je trouve prématuré d'annoncer
qu'il en reste quelques exemplaires, etc.

Parce que la réclame à l'étranger n'a
pas même pu paraître encore, ces
publications étant presque toutes
mensuelles; aussi bien pour le N°
Spécial que pour la photo de Robert
Houdin il faut donc attendre le début
de cette publicité, et il faut bien
compter un mois à un mois ^{avant de} ~~avant de~~
se résoudre à employer d'autres
moyens pour le soldé. D'ailleurs, en

Octobre, à notre reprise de séances,
j'en fais certainement acheter un
certain nombre de nos par ma Chambre
syndicale, c'est la caisse qui paiera,
et se chargera ensuite d'entièrement
de vendre ces nos au prix fort aux
retardataires. Que voulez-vous, il
n'y a rien de votre faute ni de la mienne.
Dans tout cela, et on fera pour le mieux.

Pour vos publications futures de P.M.
Je suis à votre disposition pour
intensifier le nombre de nos si nous
le désirons; le stock de souvenirs sur
le théâtre R.H. n'est pas prêt d'être
épuisé. Il y a de quoi faire! Annoncez
que je ne casse pas ma pipe, avant
d'avoir terminée la besogne.

L'Appel du numéro de Noël n'est
pas manqué, mais à condition de
ne pas vous mettre dans les gros frais
comme pour le N° Spécial.

L'expérience que nous faisons en
ce moment sur l'enthousiasme des
Adhérents, n'est pas très satisfaisante!!!
Alors, soyons prudents;
Je vous invite à partir à la Mer!
La Mer, c'est ce que j'aime par
dessus tout; surtout les côtes très sauvages.

Je vous envie de partir à la mer ! La mer, c'est ce que j'aime par-dessus tout ; surtout les côtes très sauvages. Malheureusement, moi, je ne puis y aller que vers le 20 août, jusqu'au 12 ou 15 sept. En attendant, j'enrage tous les jours en voyant le flot ininterrompu de gens qui passent par la gare Montparnasse et fichent le camp en vacances, les veinard, tandis que je reste collé sur mon tabouret !

Je vous écrirai, comme vous le demandez, un article sur Carmelli ; mais je ne possède aucune photo de lui. En tous cas, je ne pourrai pas dire de lui ce que j'ai dit de Legris, c'était un homme d'un tout autre genre, mais il y a des choses intéressantes à dire sur lui, au point de vue artistique, car, dans son genre, il fut à peu près inégalé. Amusez-vous bien pendant vos vacances, et dites bien des choses de ma part à vos amis de Nice, que malheureusement, je n'ai pas le plaisir de connaître. Cordialement à vous. G. Méliès. »

Georges Méliès cesse toute activité cinématographique en 1913. Veuf, ruiné par la première guerre mondiale, oublié du monde artistique, il épouse en secondes noces, Jehanne d'Alcy. Celle-ci gère, au sein de la Gare Montparnasse, une petite boutique de jouets et de friandises. Méliès s'occupe dès lors, avec Jehanne, du petit commerce. Durant les longues heures passées à tenir la boutique de jouets, sept jours sur sept, Méliès s'ennuie et souffre de cet univers clos – ainsi qu'il en témoigne dans la présente lettre ; mais il continue à dessiner (se croquant même enchaîné aux murs de la gare).

C'est en cet endroit que Léon Druhot, rédacteur de Ciné-journal, le retrouve. Un matin comme tous les autres, un cafetier passant par-là salue Méliès d'un retentissant « *Bonjour, Monsieur Méliès !* ». Léon Druhot, se trouvant sur place, n'en croit pas ses oreilles, il imaginait Méliès mort depuis longtemps. Il l'interpelle : « *Seriez-vous parent avec Georges Méliès qui faisait du cinéma avant-guerre ?* » – « *Mais c'est moi-même* ».

Grâce à Druhot, Méliès sort de l'oubli. Le cinéaste va alors se battre avec acharnement pour la reconnaissance de son rôle d'inventeur du spectacle cinématographique et de ses découvertes techniques.

Les surréalistes découvrent son œuvre et la profession le reconnaît enfin.

Auguste Drioux (1884.1937), destinataire de cette lettre, fut très jeune un prestidigitateur reconnu. Il fonda, en 1916, le Revue *Passez Muscade*, le bulletin trimestriel des prestidigitateurs. Hors les publications régulières, Drioux publia un numéro spécial en l'honneur de Georges Méliès (1929) dont il est question dans cette lettre.

3.500 €

avec bien fait de vous y décider
Mais nous attendons une
lettre sitôt qu'il vous sera
possible (un mot seulement
pour donner de vos nouvelles)
On ne sent jamais si bien
toute l'affection qu'on porte
à un ami que quand il est
malade c'est ce que nous
arrivons pour vous
Charlotte et moi nous
vous embrassons de tout
cœur je l'embrasse la plus à
ce que pour vous comme
L. Michel
A Dieu, cher Camarade
Achille étant parti
ce matin à l'avant-hier avant
que votre lettre arrive
Nous espérons qu'il
viendrait repasser et

-108-

Louise MICHEL

Lettre autographe signée au camarade Alexandre Roy.

Quatre pages in-8°. Co-écrites avec son amie Charlotte Vauvelle.

Londres, 15 octobre 1897. Enveloppe autographe.

« Cher Camarade Alexandre Roy, Au reçu de votre lettre ce matin, nous avons envoyé une dépêche car il nous semblait qu'une lettre serait trop lente. Nous sommes trop occupées de vous aujourd'hui pour vous parler de l'Iliade et de l'Odyssée que nous avons reçu avant-hier et qui nous a fait grand plaisir. J'aime mieux vous parler de vous. Avec votre courage et l'habileté avec laquelle se font aujourd'hui les opérations je sais que vous avez bien fait de vous y décider mais nous attendons une lettre sitôt qu'il vous sera possible (un mot seulement pour donner de vos nouvelles). On ne sent jamais si bien toute l'affection qu'on porte à un ami que quand il est malade. »

Charlotte joint à ses pensées celles de son frère Achille, parti travailler, et celles de son père.

800 €

-109-

Joan MIRÓ

Lettre autographe signée à André Breton.

Deux pages in-4° sur papier à son adresse de Palma de Majorque.

[Palma de Majorque]. 12 avril 1960.

Enveloppe autographe timbrée et oblitérée.

« *Je suis entièrement plongé dans mon travail.* »

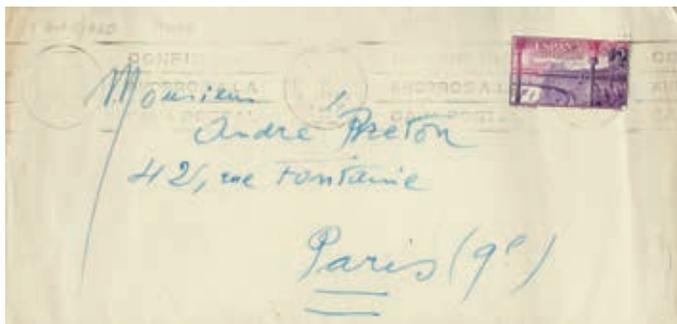
Miró désolé d'apprendre que l'une de ses sculptures « *tronc d'arbre* », appartenant à André Breton, ait été détériorée durant l'exposition EROS.

« *Très cher ami, je suis navré avec ce qui est arrivé avec l'objet – tronc d'arbre – que vous avez prêté pour l'exposition, et que je considère comme un des plus importants que j'ai fait. Cela va sans dire que je ferai de tout mon mieux pour le réparer, de votre côté vous pourriez chercher aux puces quelque équivalent à ce qui manque.*

Je suis entièrement plongé dans mon travail. Il ne me sera pas possible de venir à Paris avant fin mai – début juin. Comme on m'attend toujours pour la signature des lithographies, il serait peut-être bien que vous ayez l'obligeance de prévenir Cordier et Monsieur Fall pour ce retard pour qu'ils sachent à quoi se tenir. Ma femme et moi vous envoyons à Élise et à vous nos plus affectueuses pensées. Croyez, mon cher André, à ma profonde amitié. Miró. »

L'Exposition Internationale du Surréalisme, EROS, organisée par André Breton et Marcel Duchamp se tint à la Galerie Daniel Cordier durant l'hiver 1959-60.

3.500 €



N^o 12/

60.

14

Cher ami, je suis
 ravi avec toi qui est arrivé avec
 l'objet - franc d'achats - me suis avec
 profit pour d'exposition, et fut je con-
 sidère comme un de plus importants
 que j'ai fait.

Cela de vous dire que je ferai de tout
 mon mieux pour le reporter, de votre
 côté pourriez chercher aux puces pour
 équivaler à ce qui manque.

Je suis entièrement plongé dans
 mon travail. Il me sera im-
 possible de venir à Paris avant
 fin mai - de bon gré.

Comme on m'attend toujours pour la
 signature de lithographies, il serait
 peut-être bien que vous ayez l'oblige-
 ance de prévenir Cordier et de lui dire tout
 pour le retard pour qu'il ne soit pas
 retenu.

Ma femme et moi vous envoyons
 à Elise et à vos nos plus affectueux
 saluts.

Croyez, mon cher André, à ma
 parfaite amitié,

Yixé

François MITTERRAND

Lettre autographe signée à Marie-Louise Terrasse, dite Catherine Langeais.

Deux pages in 4°.

[Meuse, près de Stenay]. 22 janvier 1940.

« *Opposons à la guerre notre force et notre patience.* »

« Ma fiancée chérie, ta lettre écrite le 19 et partie le 20 de la gare du Nord vient de me parvenir. Comme j'aime ces lettres, ma joie de chaque jour ! Déjà dans ma lettre de ce matin, je te le dis : rien ne m'est plus doux que de penser, lorsque j'ai froid, que tu es contre moi, et j'accepte avec amour que tu viennes ainsi t'offrir de tout ton être pour m'apporter un peu de ta chaleur, de ta douceur. Je pense aussi au bonheur que nous aurons le jour où tous nos rêves s'évanouiront pour laisser place à la réalité merveilleuse de notre union.

Je suis ennuyé de te savoir fatiguée. Je trouve que tu devrais un peu te reposer. Que tu manques des cours, ça n'a que peu d'importance. Il faut avant tout que tu sois prudente et sortir par un temps pareil n'a effectivement rien de prudent. Moi, si j'ai froid, c'est par nécessité (et je réagis d'ailleurs vigoureusement, en ne restant jamais immobile pendant le jour ; en me couvrant bien la nuit). Mais si tu peux éviter ces sorties : je ne puis supporter de te savoir exposée à quelque fatigue que ce soit. Lorsque tu rentreras le soir et que c'est moi qui t'accueillerai, je te jure qu'à mon tour je te recevrai bien ; je te prendrai dans mes bras, je baiserais ton front, tes yeux, tes lèvres et le bout de tes doigts, je te dirai que je t'aime et je ne perdrai pas une minutes à penser autre chose que toi ! (...)

Que tout le monde te trouve jolie, c'est forcé puisque tu l'es ; et charmante, évidemment, par-dessus le marché ! Mais il est impossible que ce tout le monde goûte autant que moi tout ce que tu es, car moi je t'adore comme on n'aime qu'une déesse. (...) Si je ne craignais que tu ne sois actuellement fatiguée, je crois que pour la première fois depuis longtemps, je serais enfin de fort bonne humeur. J'ai vécu ce 22 janvier tout entier avec toi. J'ai pensé à tes cheveux que j'aime, à ton profil si délicieux, à tes baisers, aux promesses qu'ils contiennent, à tes aveux, à tes silences, à ta merveilleuse présence.

*Je me suis penché sur ton cœur que je voudrais comprendre pour ne jamais le faire souffrir. J'ai goûté le bonheur de cet amour qui allie les exigences de tout l'être et ne se contente pas du médiocre. Avec toi, la vie sera si belle, dans tous les domaines. **Opposons à la guerre notre force et notre patience.** Je vivrai pour toi ; mes ambitions seront pour toi ; nous ne ferons rien à moitié : notre amour, pour moi, c'est la beauté. Chérie, je t'adore et je t'embrasse longuement. Cette nuit passera ; mais elles seront sans fin celles qui nous attendent. Bonsoir, mon Zou. François. (...)* »

Catherine Langeais (1923.1998), de son vrai nom Marie-Louise Terrasse, rencontre le 28 janvier 1938, lors du bal de l'École normale supérieure, François Mitterrand avec qui, bien qu'agée de 15 ans seulement, elle se fiance. Mitterrand écrira plus de 300 lettres à celle qu'il surnommait Zou.

Transcription complète de la lettre sur simple demande.

1.200 €

Amedeo MODIGLIANI

Lettre autographe signée à l'astrologue Conrad Moricand.

Une page in-8° sur papier quadrillé.
(Paris). 8 novembre 1916.

Extraordinaire et émouvante lettre de Modigliani, d'une poésie gracieuse et mélancolique, écrivant pour écrire, devisant sous la Lune.

8 Nov. 1916.
Le 9 la pleine lune.

Chérissime Astrologue

*Je t'écris pour ne rien te dire.
Je continue je continuerais.
J'écris pour écrire.*

*Adieu.
Modigliani.*

Au verso de la lettre, une annotation de la main de Moricand indique l'itinéraire pour se rendre rue de l'Odéon, à la librairie d'Adrienne Monnier, régulier refuge de Modigliani.

Aristocrate bohème et astrologue de Montmartre, Conrad Moricand (1887.1954) tenait table ouverte à son domicile de Pigalle, fréquenté par ses amis peintres et écrivains. Auteur de nombreux traités d'Astrologie et de Sciences occultes, menant une existence de bohème, Moricand se lia d'amitié avec de nombreux artistes parisiens, dont Max Jacob (qui préfaça son ouvrage *Les Interprètes*), Anaïs Nin, Blaise Cendrars, Henry Miller et Modigliani donc. Modigliani réalisa, entre 1916 et 1918, plusieurs esquisses de Moricand ainsi que deux huiles sur toile le figurant en buste.

Cette lettre qui pourrait paraître, de prime abord, comme le fruit d'un délire ou d'une nuit d'ivresse modiglianienne, laisse pourtant deviner un propos symbolique de l'artiste, compte tenu de la spécialité du destinataire, Conrad Moricand.

De nombreux dessins et témoignages confirment l'intérêt très prononcé de Modigliani pour les signes et les sciences occultes. Olivier Renault dans son ouvrage *Ton devoir réel est de sauver ton rêve* (Éditions Mille et une nuits, 2020), précise à ce sujet : « *Modigliani s'est intéressé assez tôt à l'hermétisme et l'alchimie mystique. Selon sa mère, dès l'âge de quinze ans, un ami un peu plus âgé l'initie au spiritisme.* »

La précision de la position lunaire, indiquée en tête de cette lettre, n'est pas sans rappeler une note similaire qu'il inscrivit sur le côté d'un portrait de Max Jacob en 1915 : « *la lune croissante* ».

8 Nov. 1916.
à 9 la pluie lue.
Cherissime Astrologue
Je t'écris pour te rien
te dire.
je continue je continue
2015. j'écris pour écrire
Adieu.
Modigliani.

Outre une fraternité entre les deux artistes, sans doute accentuée par le fait qu'ils soient tous deux nés le même jour (12 juillet), Max Jacob fut un lien essentiel entre Modigliani et Conrad Moricand puisque c'est lui qui préfaça, en 1919, l'ouvrage de l'astrologue, *Les Interprètes*.

Max Jacob, bien sûr, fréquentait également, comme Conrad Moricand (ainsi que le dos de cette lettre le confirme) *la Maison des Amis du Livre*, la librairie ouverte par Adrienne Monnier en 1915, qui deviendra un haut lieu de la sphère littéraire de cette époque.

Modigliani ne sait pourtant pas encore, au moment d'écrire cette lettre, que ce n'est qu'une dizaine de jours plus tard qu'il rencontrera Leopold Zborowski, l'un des plus grands marchands de son époque, qui deviendra l'un de ses fidèles amis, à l'occasion de la première exposition « *Lyre et Palette* », organisée par Émile Lejeune et Blaise Cendrars, du 19 novembre au 5 décembre 1916 à Montparnasse.

35.000 €

-112-

Gustave MOREAU

Lettre autographe signée.

Une page in-12°. (Paris) Sans date.

Infime brunissure en tête.

« *Votre petit tableau de Sapho est complètement terminé.* »

Charmante lettre de Moreau à propos d'une peinture de Sapho.

« Mon cher Tesse, J'apprends avec regret que vous êtes venu deux fois pour me voir pendant mon absence de Paris. Me voici de retour, et je vous écris ces lignes pour vous dire que je serai très heureux de vous voir prochainement un de ces matins. Dimanche si vous le voulez ? Votre petit tableau de Sapho est complètement terminé et je crois que vous en serez content. A bientôt, compliments affectueux et croyez-moi votre tout dévoué Gustave Moreau. »

650 €

Mon cher Tasse,

J'apprends avec regret que vous
êtes venu deux fois pour me voir
pendant mon absence de Paris.
Me voici de retour, & je vous
envoie les lignes pour vous dire que
je vous en remercie de votre visit
et de votre amitié en la matière.
Dimanche si vous le voulez?
Votre Petit Tasse au de Sepho
est complètement terminée, & j'
espère que vous en serez content.
à bientôt, Comptiment affectueux
& Copie moi votre tout
à Paris.
Justare Moreau.

Paul de MUSSET

Lettre autographe signée à Marcellin Pellet.

Quatre pages in-8°. Résidu de cachet de collection.
Paris, 26 janvier 1869.

*« qu'on laisse mon frère tranquille et qu'on ne cherche pas à briser sa statue,
pour en faire un piédestal à d'autres poètes... »*

Le théâtre et la créativité d'Alfred de Musset vaillamment défendus par son frère.

« Monsieur, Je viens de lire votre brochure sur le théâtre d'Alfred de Musset, et je vois avec plaisir que vous êtes parmi les défenseurs d'un poète que deux ou trois coteries cherchent vainement à démolir depuis quelque temps. Je ne réponds jamais aux détracteurs d'une œuvre qui jouit de la faveur du public depuis une trentaine d'années ; j'y perdrais ma peine puisqu'ils y perdent la leur, mais je discute volontiers avec un esprit honnête et un critique de bonne foi, comme vous, c'est pourquoi je vous demande la permission de vous soumettre mes remarques sur votre travail. (...)

Le génie d'Alfred de Musset ne s'est jamais élevé plus haut que dans les scènes du 2^e acte de Carmosine entre Minuccio et Perillo. Je sais bien que cela dérouta fort les critiques, de voir ce génie dont on avait décrété la déchéance se relever tout à coup sur la fin de sa vie ; mais il eût été digne d'un appréciateur délicat comme vous, de signaler cette recrudescence au lieu de fermer les yeux pour ne pas la voir. (...)

Fantasio a réussi, d'ailleurs, et si bien réussi que les artistes brûlent tous du désir de le rejouer, que Delaunay ne cesse d'étudier son rôle pour le jour de la reprise et que la pièce est destinée à s'installer au répertoire courant du théâtre français, à côté de Il ne faut jurer de rien. Quand vous l'y verrez établie, direz-vous encore « Il était si facile de ne pas la monter ? » (...) Mais il s'agit de plaire au public. La pièce m'a plu et maintenant on pourra sans danger se rapprocher peu à peu du texte primitif. Le reste est moins que rien comme l'a dit l'auteur.

Ne vous pressez jamais de déplorer la création d'un bel ouvrage, car c'est une chose trop rare pour qu'on la déplore. Bornez-vous à reprocher au public de faire à une plate copie le même succès qu'au modèle ; sans quoi il faudrait déplorer que Corneille et Racine aient fait Cinna, le Cid et Phèdre, parce que le théâtre a été inondé de tragédies insipides depuis 1630 jusqu'en 1830 où le seruum pecus des imitateurs fut enfin expulsé de la scène Française. Il faudrait déplorer l'arrivée de Molière lui-même, car il a engendré la comédie dite à caractère depuis Destouches jusqu'à Colin d'Harleville. Le Caprice et Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée sont des comédies en un acte tout comme la Gageure imprévue, le Legs, le Roman d'une heure et tant d'autres petits ouvrages éminemment français dont on n'a jamais déploré l'écllosion. (...)

.../...

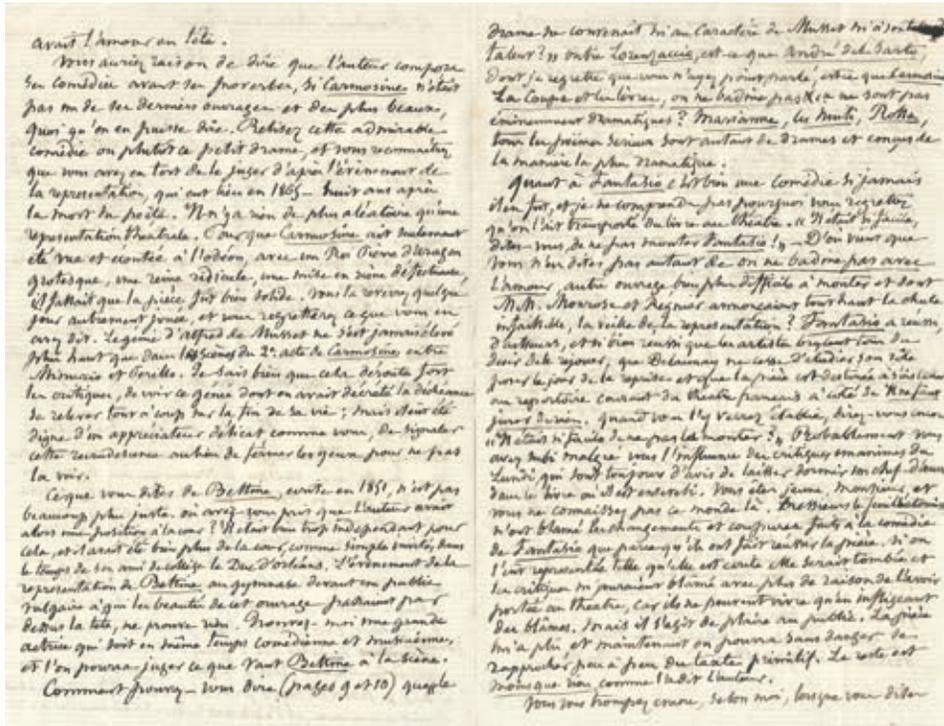
à Monsieur Marcelin Pellet.

Paris le 26 janvier 1869

Monsieur,

Je viens de lire votre brochure sur le Théâtre
d'Alfred de Musset, et je vois avec plaisir que vous
êtes parmi les défenseurs d'un poète que deux ou
trois coteries cherchent vainement à démolir depuis
quelque temps. Je ne réponds jamais aux détracteurs
d'une œuvre qui jouit de la faveur du public depuis
une trentaine d'années; j'y perdrais ma peine
puis qu'ils y perdent la leur; mais je discute
volontiers avec un esprit honnête et un critique de
bonne foi, comme vous, c'est pourquoi je vous demande
la permission de vous soumettre mes remarques
sur votre travail.

En divisant le théâtre de mon frère en
deux genres d'ouvrages, les comédies et les proverbes,
vous mettez avec raison les premières au dessus des
seconds; mais en disant que l'auteur a été Octave
et perdican avant d'être M. de Charigny, vous
n'êtes plus dans le vrai. Il a été Octave et perdican
toute sa vie, et n'a jamais été Charigny. Le Carrière
est de 1837, et dans Carrosine qui est de 1840, on
retrouve dans le personnage de Gerillo la personnalité
de l'auteur, c'est à dire le frère jumeau de perdican, de
~~Fortunio et~~ de Célis des caprices de Marianne, car
Alfred de Musset fait à la fois Octave et Célis, c'est
à dire le mauvais sujet plein d'expérience quand il n'était
qu'un jeune amoureux, et l'adolescent tendre et passionné dès qu'il



Je ne trouve pas mauvais qu'on le porte aux nues, pourvu qu'on laisse mon frère tranquille et qu'on ne cherche pas à briser sa statue, pour en faire un piédestal à d'autres poètes. (...) »

En s'affranchissant des conventions de représentation traditionnelles pour écrire notamment des « spectacles dans un fauteuil », Alfred de Musset révolutionna en son temps l'art du théâtre, permettant des dramaturgies et des espaces scéniques nouveaux.

Son œuvre favorablement accueillie par le public lui valut parfois des commentaires acerbes de la critique. Marcelin Pellet, qui se destinait à une carrière diplomatique, semble avoir été plus mesuré dans sa critique de 1869. Le frère aîné d'Alfred, Paul, qui fut après la mort de son cadet le plus ardent défenseur de sa mémoire et de son œuvre, saisit malgré tout cette occasion pour répondre de manière argumée au critique et l'aiguiller sur plus d'exactitudes.

Plus qu'une réponse, ce texte apparaît comme un brillant exposé, une longue dissertation, un manifeste sur le théâtre de Musset. En revendiquant l'héritage de son frère, en établissant une hiérarchie entre les différents genre du théâtre, en bannissant définitivement la tragédie et le drame en vers, Paul de Musset place son regretté frère au pinacle de la création théâtrale du XIX^e siècle.

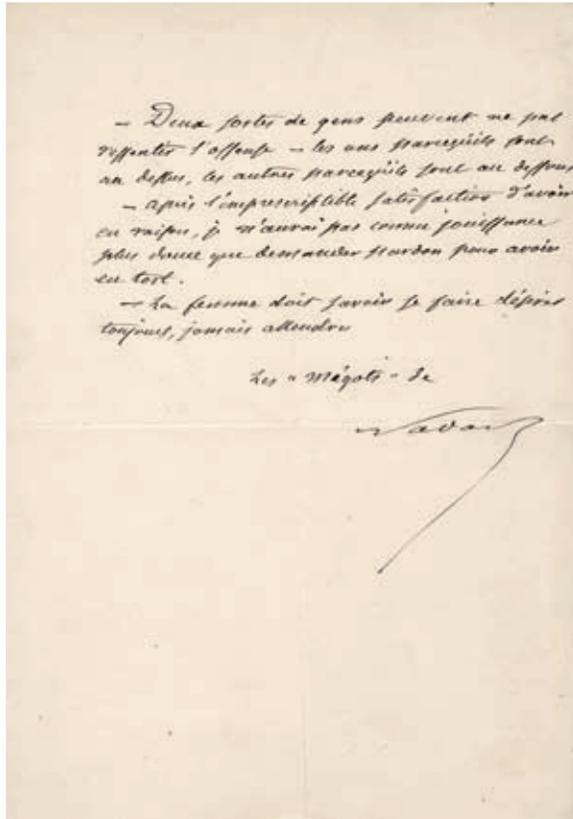
Transcription complète du texte sur simple demande.

1.500 €

que l'on ven admirait les dialogues brillants du Caprice et de
la porta ouverte et il faut peut-être déplorer le succès de ces
deux charmantes œuvres, parce ^{qu'au} depuis leur succès, le théâtre a été
inondé de petits dialogues à leur imitation. - Ne vous pressez jamais
de déplorer la création d'un bel ouvrage, car c'est une chose
trop rare pour qu'on la déplore. Bornez-vous à reprocher au
public de faire à une plate copie le même succès qu'au modèle,
sans quoi il faut rait déplorer que Corneille et Racine aient
fait inna, le Cid et Othello, parce que le théâtre a été inondé de
tragedies insignifiantes depuis 1630 jus qu'à 1830 où le serrem peus des
imitateurs fut enfin expulsé de la scène française. Il faut rait déplorer
l'arrivée de Molière lui-même, car il a engendré la comédie dite à
Caractères depuis Destouches jus qu'à Lotin d'Harloville. Leopold
et M. Jaur qu'une porta soit ouverte ou fermée sont des comédies
en un acte dont la gafeure l'imprévue, le Lege, le Roman
d'une heure et tant d'autres petits ouvrages éminamment français
dont on n'a jamais déploré l'écllosion.

Sur tout les autres points que vous traitez dans
votre brochure, je trouve vos appréciations justes, d'un
excellent esprit et formulées dans un bon style. Elles annoncent
un jugement sain et un cœur droit, c'est pour quoi j'espère que
vous prendrez en bonne part mes observations. Je pourrais
encore me prévaloir de mon âge et de mon expérience pour
vous conseiller de ne pas vous lancer trop avant dans votre
admiration de jeune homme pour le drame en vers qui a
ramené la tragédie en 1830. Il me serait facile de vous démontrer
que sa supériorité lui vient uniquement de ce qu'il en diffère
absolument, quand on l'auro beaucoup joué, le public
verra bientôt qu'il n'est qu'une moins hors nature et qu'une
^{moins en rapport avec la tragédie.} ~~moins en rapport avec~~; mais cela est étranger à notre sujet
et ne me regarde point. C'est l'affaire de ceux qui le promeuvent.
Je ne trouve pas mauvais qu'on le porte aux nues, pourvu
qu'on laisse mon frère tranquille et qu'on ne cherche pas
à briser sa statue pour en faire un piédestal à d'autres
proètes. Vivra bien qui vivra le dernier.

Prenez, Messieurs, l'assurance de mes sentiments
d'estime et de sympathie
Paul de Mubet



-114-

Félix TOURNACHON, dit NADAR

Manuscrit autographe signé.

Une page in-4° – Sln.

Nadar livre quelques pensées à paraître dans son ouvrage, *Les mégots de Nadar*.

- Deux sortes de gens peuvent ne pas ressentir l'offense. Les uns parce qu'ils sont au-dessus, les autres parce qu'ils sont au-dessous.

- après l'imperceptible satisfaction d'avoir eu raison, je n'aurai pas comme jouissance plus douce que demander pardon pour avoir eu tort.

- La femme doit savoir se faire désirer toujours, jamais attendre.

Les « mégots » de Nadar

450 €



-115-

Félix TOURNACHON, dit NADAR

Photographie au format carte de visite (cdv) – *Autoportrait au ballon.*

Tirage albuminé contrecollé sur carton fort.

Rare autoportrait de Nadar, dans sa nacelle.

Au dos : *Photographie du Grand hôtel. Nadar. 35 bd des Capucines.*

Format : 6,50 x 10,30 cm.

1.500 €

NAPOLÉON I^{er}

Lettre autographe signée NP à Fortunée Hamelin.

Une ½ page petit in-8°.
Fontainebleau. 20 mars 1815.

« *Ma plus belle campagne n'aura pas coûté une goutte de sang aux Français.* »

Précieuse lettre de l'Empereur, du plus haut intérêt historique, célébrant son retour au pouvoir après son premier exil de l'Île d'Elbe.

« *Madame, Vous m'apprenez que le Comte de Lille [Louis XVIII] a quitté Paris et moi je vous annonce que je serai ce soir aux Tuileries. Ma plus belle campagne n'aura pas coûté une goutte de sang aux Français. Fontainebleau le 20 mars 1815. NP.* »

Le 20 mars 1815, à dix heures, l'Empereur de retour de son exil de l'Île d'Elbe, arrive à Fontainebleau. Il s'installe au château et apprend la fuite de Louis XVIII de trois sources différentes : – par un courrier de M. de Lavalette ; – par une lettre de Mme Hamelin (à qui la présente lettre fait réponse) ; – et par M. de Ségur.

Mme Hamelin, en effet, contrariée d'apprendre que Lavalette avait dépêché un courrier à Fontainebleau pour informer Napoléon que la voie jusqu'à Paris était libre, et voulant le devancer, envoya un autre courrier qui gagna de vitesse celui de Lavalette.

L'Empereur, sensible à cet empressement d'une femme dévouée et influente, lui répondit aussitôt le billet que nous présentons ici. Cette lettre brève, émouvante, la première rédigée dès son arrivée à Fontainebleau, balaie d'une ligne le reproche tant de fois fait à l'Empereur des victoires trop chèrement payées : *Ma plus belle campagne n'aura pas coûté une goutte de sang aux Français.*

Ce même jour, à 21h heures, l'Empereur entre triomphalement dans la cour des Tuileries, sous les cris déchaînés de *Vive l'Empereur*, marquant ainsi le début de la période dite des *Cent-Jours*. « *L'explosion fut irrésistible. Je crus assister à la résurrection du Christ* » témoigna la baron Thiébault.

Fortunée Hamelin (1776.1851), amie de Joséphine de Beauharnais et créole comme elle, fut un soutien fervent et fidèle de l'Empereur qui, l'appréciant, lui confia de nombreuses missions secrètes. Dès le débarquement de Golfe Juan, Fortunée Hamelin fit placarder sur les murs de Paris des affiches portant les proclamations adressées par l'Empereur à son armée et au peuple français : « *Français, dans mon exil, j'ai entendu vos plaintes et vos vœux : vous réclamez ce gouvernement de votre choix qui seul est légitime. Vous accusiez mon long sommeil ; vous me reprochiez de sacrifier à mon repos les grands intérêts de la patrie. J'ai traversé les mers au milieu des périls de toute espèce ; j'arrive parmi vous pour reprendre mes droits qui sont les vôtres.* »

Provenance :

. Vente Drouot rive Gauche, 21 et 23 mars 1977 (représenté en couverture du catalogue) /
Collection privée.

Madame - vous m'avez écrit
de l'ont de l'été à quitta
pain et moi je vous annonce
que je serai à l'air au l'été.
ma plus belle campagne n'aura
pas coûté une goutte de
sang au français.
Je vous salue le 20 Mars
1815

Bibliographie :

- . *Napoléon Bonaparte, Correspondance Générale*. Éditions Fayard, 2018.
- . *Napoléon* – André Castelot, Ed. Perrin, 2019, pp 554,555.
- . *Mémoires de Fouché et Fleury de Chaboulon*, Tome I.
- . *Une Merveilleuse. Madame Hamelin* – Alfred Marquiset. Ed. H. Champion. 1909.
- . *Les autographes* – A. Nicolas. Maisonneuve & Larose, 1988, page 251.
- . *Napoléon, autographes, manuscrits, signatures*. Albert Ciana.

Note : Une transcription postérieure, au crayon, en bas de lettre, a été effacée, laissant d'infimes traces.

Vendu

Gérard de NERVAL

Lettre autographe signée « Gérard Labrunie » au sculpteur Jean Duseigneur.

Une page in-4°. Adresse autographe et oblitérations postales.

[Aix en Provence. 24 septembre 1834].

« *Je me porte très bien. J'ai vu la mer.* »

Nerval, en partance pour Naples, demande à Duseigneur de liquider en urgence l'inventaire après décès de son grand-père Labrunie.

« *Mon cher Jean, Tout aussitôt cette lettre reçue tu me rendras un grand service : ce sera d'aller vendre la moitié des coupons que tu as entre les mains, à quelque taux qu'ils soient ; ils seront probablement à 17, 18 ou 20 ou 22, n'importe, peut-être plus bas ou plus haut. Tu iras ou tu enverras chez M. Mouille, agent de change rue grange batelière en face la porte latérale de l'Opéra, ou chez tout autre.*

Tu leur laisseras les coupons et le lendemain ils te donneront l'argent. Il y a 16 coupons je crois, cela fera 8. Alors tu iras chez un banquier et tu lui demanderas une lettre de crédit sur Naples pour M. Gérard Labrunie y résidant, à adresser poste restante. Tu emploieras pour cette lettre de crédit 300 f. sur l'argent que tu recevras (et toute la somme si tu reçois moins), le reste (si tu reçois plus) tu l'enverras à M. Gautié pharmacien successeur. Je me trompe. Tu m'enverras tout par la lettre de crédit sur Naples. Je te donne bien de la peine mais c'est une circonstance très importante pour moi vu que je puis me trouver sans argent pour revenir.

Je me porte très bien. J'ai vu la mer. Si tu ne peux faire tout cela, charges-en un de nos amis. Je compte sur toi. Une lettre de crédit par un banquier pour Naples à M. Gérard Labrunie poste restante. Si tout ne va pas comme je crois fais pour le mieux. Ton ami Gérard Labrunie. Bonjour à tous nos amis. »

Jehan Du Seigneur, pseudonyme de Jean Bernard Duseigneur (1808.1866) est un sculpteur romantique français. Il fréquente le Cénacle de Victor Hugo avant d'accueillir chez lui le Petit-Cénacle où se retrouvaient ses amis Nerval et Théophile Gautier.

Duseigneur réalisa, au début des années 1830, plusieurs médaillons en bronze figurant son ami Nerval de profil. L'un de ceux-ci est situé au pied de la Tour du Square St Jacques, non loin du lieu où le poète fut retrouvé pendu.

4.500 €

Mon cher Jean

Tout aussitôt cette lettre reçue tu me rendras un grand service : c'est-à-dire
d'aller vendre la moitié des coupons des rentes que tu as eues
les semaines, à quelque temps qu'ils soient, ils seront probablement à 17
18 ou 20 ou 22, n'importe pourvu qu'ils soient plus bas ou plus haut. Tu
iras ou tu enverras chez M. Moullé agent de change sur grande
bourse au lieu de la poste latérale de l'Opéra ou chez tout autre. Tu
leur laisseras les coupons et le lendemain il te donneront l'argent.
Il y a 16 coupons je crois cela fera 3. Alors tu iras chez
un banquier et tu lui demanderas une lettre de crédit sur Naples
pour M. Gérard Labrunie y résidant, à adresser poste
restante. Tu complèteras pour cette lettre de crédit 300^{fr} sur l'argent
que tu recevras (c'est-à-dire la somme que tu recevras moins) le reste
(si tu en as plus) tu l'enverras à M. Gauthier information
par la lettre de crédit sur Naples. Il te donne bien de la peine
mais c'est une circonstance très importante pour un
vu que je suis un étranger sans argent pour revenir
je ne parle très bien j'ai vu la mer.

Tu es en payant tout cela chargé en
un de vos amis je compte sur toi

Une lettre de crédit par un banquier
sur Naples à M. Gérard Labrunie poste restante
si tout ne va pas comme je crois fais pour le dire

Ton ami

Gérard Labrunie

Bonjour à tous vos amis. Ne perds pas un moment
Amp

Gérard de NERVAL

Lettre autographe signée à Amédée Rome, au ministère de l'Intérieur.

Une page in-8°. Adresse autographe et oblitérations postales.

[Paris] 5 mars [1841].

*« Je suis rue Picpus n°6 (...)
un peu malade mais je sortirai dans cinq à six jours. »*

Interné rue Picpus, quelques jours après sa première grande crise d'hallucinations, Nerval exalté et paranoïaque sollicite l'aide d'Amédée Rome.

« Mon cher Romme [sic], Auriez-vous la bonté d'aller vous-même remettre la lettre ci-incluse à M. Leclerc secrétaire du M[inistre] D[e] l'Intérieur, ou de la donner à un garçon pour qu'elle lui soit remise. S'il n'y était pas et ne devait pas venir de la journée, remettez-la à M. Mallac en le priant de l'ouvrir. Je compte sur vous ; c'est très important. Adieu à bientôt. Gérard.

Écrivez-moi tout de suite après si vous avez remis la lettre et ce qu'on vous a dit. Je suis rue Picpus n°6 chez Mad. de St Marcel, un peu malade mais je sortirai dans cinq à six jours. Ne dites rien de ce que je vous écris. A bientôt. Vous aurez reçu cette lettre vers midi. Écrivez-moi ce qui sera arrivé. Ce 5 mars à 10h du soir.

Au début de l'année 1841, déambulant de nuit dans les rues Paris accompagné de son ami le peintre Paul Chenavard, Nerval est pris d'une première crise de folie. Irrésolu, perdu, il notifie à son ami son désir soudain d'aller en Orient. Chenavard n'y portant attention découvre soudain le poète « en train de se déshabiller semant ses vêtements à droite et à gauche. » Nerval est interné rue de Picpus où il restera jusqu'au 16 mars, avant d'être interné, à Montmartre, dans la clinique du Dr Esprit Blanche, jusqu'à la fin du mois de novembre 1841.

Dans la lettre dont Nerval fait mention, celui-ci s'interroge sur toutes les intrigues, bonnes ou mauvaises, qu'il perçoit autour de lui (*Correspondance Nerval*, page 1371).

Bibliographie :

- . Jean Richer. *Nerval par les témoins de sa vie*. Paris, Minard. 1970. pp141-146.
- . *Nerval. Correspondance*. Page 1371.
- . *Album Nerval*. Pléiade. pp 111-117.
- . *Gérard de Nerval*. Gérard Cogez. Gallimard. 2010.

Provenance :

- . Vente Paris, Sotheby's, 26 novembre 2013, lot 40.

4.500 €

Mon cher Romme,

Avez vous la bonté d'aller vous-même
remettre la lettre ci-incluse à M. Leclerc Secrétaire
au Ch. de l., ou de la donner au garçon pour
qu'elle lui soit remise - s'il n'y était pas et au
devant pas venir de la journée, remettez la à
M. Mallac en le priant d'en occuper. Je compte
sur vous; c'est très important. Adieu à bientôt

le 5 mars.

Spécial

Ecrivez moi tout de suite après si vous
avez remis la lettre et ce qu'on vous a
dit. Je suis rue Richer n. 6 chez M^{lle} V.
M^{lle} Marcal, un peu malade mais je sortirai
dans cinq à dix jours. Ne datez rien de ce
que je vous écris. à bientôt.

Vous aurez reçu cette lettre vers midi
écrivez moi à qui sera arrivé.

le 7 mars à 10 h. du soir.

-119-

Louis PASTEUR

Lettre autographe signée au ministre des Travaux publics, Roger Charles de Larcy.

Une page in-4°.

Paris. 30 décembre 1873.

« *L'Empereur proposa qu'une récompense nationale me fût décernée.* »

Après la chute du second Empire, Pasteur supplie que la récompense nationale promise par Napoléon III lui soit enfin décernée.

« Monsieur le Ministre, J'ai l'honneur de vous adresser, ci-joint, une note sur mes travaux. Voici à quelle occasion je prends cette liberté. Le 19 juillet 1869, au palais de St Cloud, au conseil des Ministres, l'Empereur proposa qu'une récompense nationale me fût décernée en reconnaissance des services que j'avais rendus à la Science et à l'Industrie. La guerre et ses funestes conséquences arrêtaient l'exécution de ce projet. Toutefois, je dois rappeler que j'étais compris sur la liste des sénateurs nommés le 27 juillet 1870. M. Thiers, au moment où il a quitté le pouvoir, était à la veille de réaliser la pensée de l'Empereur. M. de Fourtou, ministre de l'Instruction Publique, a bien voulu m'assurer de l'attention qu'il mettrait à étudier cette affaire. J'ai l'honneur de vous prier, Monsieur le Ministre, de vouloir bien vous y intéresser vous-même et de prendre la peine de lire la note imprimée que je joins à cette lettre. Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'hommage de mon respect. L. Pasteur, membre de l'Académie des Sciences. »

Teintée de courtoisie, l'admiration de Pasteur pour la famille Impériale et particulièrement pour Napoléon III, son protecteur, fut réelle. Parallèlement, l'Empereur nourrissant une incontestable curiosité scientifique, les deux hommes nouèrent des liens, jusqu'à la chute de l'Empire, servant les intérêts de chacun.

Pasteur apprit, en 1869, que Napoléon III venait de le nommer sénateur à vie pour services rendus à la Science. Ce titre flatteur ne vit pas le jour : signé le 27 juillet 1870, le décret prévu pour le 15 août n'eut pas le temps d'être publié au Journal Officiel. La chute du régime affligeant le savant : « *Je suis brisé par la douleur, toutes mes illusions sont évanouies. Malgré les vaines et stupides clameurs de la rue et toutes les lâches défaillances de ces derniers temps, l'Empereur peut attendre avec confiance le jugement de la postérité. Son règne restera comme l'un des plus glorieux de notre histoire.* »

Malgré la disparition politique de Napoléon III, Pasteur reçut, les années suivantes, de nombreuses distinctions honorifiques : Médaille Copley (1874), Légion d'honneur (1878), élection à l'académie vétérinaire de France (1879), élection à l'Académie Française (1882), etc.

2.500 €

Paris le 30 décembre 1873.

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous adresser, ci-joint, ma note sur mes travaux.
Voici à quelle occasion je prends cette liberté.

Le 14 juillet 1869, au Palais de St Cloud, au Conseil des Ministres,
l'Empereur proposa qu'un concours national fut déclaré en reconnaissance
des services que j'avais rendus à la Science et à l'Instruction. La guerre et ses
fautes conséquemment arrêtèrent l'exécution de ce projet. Toutefois, je
ne puis me rappeler que j'ai été compris dans la liste des Bénévoles nommés le
27 juillet 1870.

M. de Chiers, au moment où il a quitté le pouvoir, était à la veille
de rentrer en possession de l'Empire.

M. de Fourcade, Ministre de l'Instruction publique, a bien voulu
m'assurer de l'attention qu'il mettrait à étudier cette affaire.

J'ai l'honneur de vous prier, Monsieur le Ministre, de vouloir
bien vous y intéresser vous-même et de prendre la peine de lire
la note imprimée que je joins à cette lettre.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'hommage de mon respect

L. Pasteur

Membre de l'Académie des Sciences

M. de Lary, Ministre des Travaux publics

-120-

Joséphin PÉLADAN

Lettre autographe signée à Léon Cladel.

Deux pages in-8° sur papier à en-tête de La Revue des Livres et des Estampes.
SInd (Paris, circa 1885).

« *Le gentilhomme Baudelaire vous aurait dit mieux mais pas autre.* »

Belle lettre de Péladan évoquant Taine, Barbey d'Aurevilly, Rops et Charles Baudelaire.

« Monsieur, *Les origines de la France Contemporaine* de Taine, surtout le Tome IV, vous expliqueront, si vous les lisez, pourquoi je ne saurais injurier de « citoyen » le talent que vous êtes. **La spontanéité de votre suffrage m'a profondément ému**, & je suis bien inexcusable de vous manifester si tard ma gratitude. Au reste, toute la justice qu'on m'a rendu me l'a été par les vôtres ; les miens ... Je tire dessus car ils sont bourgeois d'esprit & libéraux de tendance. **J'ai transmis à M. d'Aurevilly votre poignée de main** : il vous la rend chaleureusement. **Rops perche 21 rue de Grammont**, au cinquième.

Je vous salue, Monsieur Cladel mais votre drapeau n'est plus qu'une loque imperceptible et dont la critique historique ne laissera pas un fil vaillant. & celui que vous avez rubriqué DUX, le gentilhomme Baudelaire vous aurait dit mieux mais pas autre. J'espère que le hasard aura l'intelligence de nous faire rencontrer, & je vous prie de croire à ma plus grande estime de hiérarchie littéraire. Joséphin Péladan. »

Reçu par Charles Baudelaire à l'occasion de la publication des *Martyrs ridicules*, Léon Cladel devint familier du poète. Le jeune écrivain tira de ses visites au « maître » la substance d'une nouvelle intitulée *Dux*, rédigée en 1868.

La Revue des Livres et des Estampes, fondée en octobre 1884 par Péladan, ne survécut pas à la publication du quatrième numéro en janvier 1885.

850 €

REVUE DES LIVRES ET DES ESTAMPES

CRITIQUE MENSUELLE DE TOUT CE QUI S'IMPRIME EN FRANCE

Dirigée par JOSÉPHIN PELADAN

ET PARAISSANT LE PREMIER DU MOIS

A LA LIBRAIRIE MODERNE

46, rue d'Argenteuil.

Paris, le

188



Monsieur
Les origines de la France
Contemporaines de Taine
surtout le tome IV
vous expliquent, et
vous les lisez, pourquoi
je ne saurais injurier
de « citoyen » l'attalant
que vous êtes.

DIRECTION

La spontanéité de votre suffrage m'a
profondément ému & se justifie
inexcusable de vous manifester le tiers
ma gratitude.

Au reste toute la justice qu'on m'a
rendue me l'a été par les vôtres.
Les miens... se tire dessus car
ils sont bourgeois d'esprit & cherchent
à se tendre

-121-

Pablo PICASSO

Photographie originale.

Tirage argentique d'époque, probablement unique.
Cannes – 1957.

Picasso, l'œil rieur et fumant devant ses toiles, pose entouré des galeristes et de sa jeune modèle Sylvette David, lors de son exposition à la Galerie 65.

Derrière Picasso, une œuvre du maître figurant Sylvette assise devant une tasse de café.

Cliché enrichi de la signature de Picasso à l'encre noire, en marge inférieure.

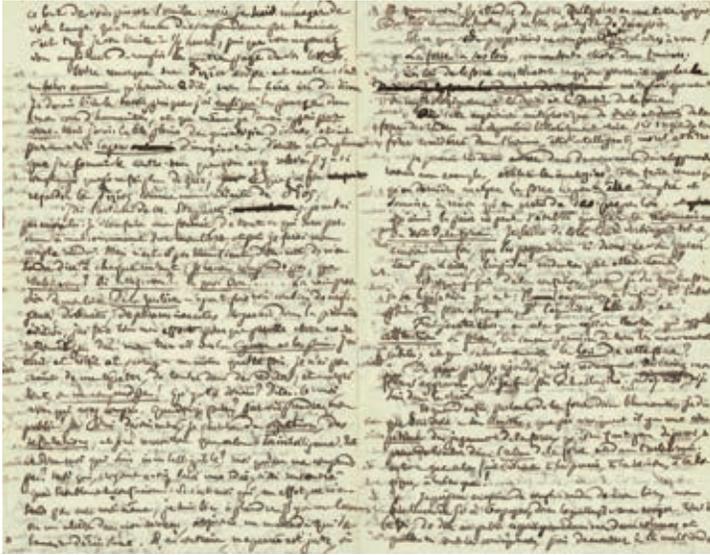
Au dos, une légende manuscrite indique : *Exposition dans une galerie, rue d'Antibes à Cannes, avec les galeristes et Sylvette (blonde) compagne du moment de Picasso.*

Sylvette David, également connu sous son nom d'épouse Lydia Corbett, travaillait dans un atelier de poterie près de celui de Picasso à Vallauris, à l'été 1953. Elle avait alors 19 ans. Avec sa beauté grave et ses cheveux blonds attachés en queue de cheval, elle attira l'attention du maître en 1954 et, pendant trois mois, devint sa muse et le sujet de plus de 40 œuvres de Picasso.

Cliché à bords effrangés. Format oblong : 9 x 12,50 cm.

2.500 €





-122-

Pierre-Joseph PROUDHON

Lettre autographe signée à Auguste Rolland

Cinq pages in-8°. Fragilités aux plis.
Bruxelles, 7 juillet 1861

« Faut-il que je me retire, que je laisse là mes spéculations révolutionnaires,
que je brise ma plume ? »

Exilé en Belgique, Proudhon s'interroge, avec doutes, sur les réactions suscitées par son ouvrage publié quelques semaines plus tôt chez Michel Levy, *La Guerre et la Paix, recherches sur le principe et la constitution du droit des gens*.

« Mon cher Rolland, (...) Pourquoi la démocratie est-elle tombée ? Pourquoi le socialisme est-il anéanti ? (...) »

J'ai joint aux deux volumes une méchante brochure ayant pour titre : Ingratitude de Napoléon III par un Italien nommé Delavo, l'auteur du monument de Marengo. (...) J'ai l'article de M. Stappaerts : je ne l'ai pas encore lu. Je veux faire une fournée de tout ce qui sera parvenu à ma connaissance sur mon livre ; et puis je ferai mon compte rendu. Mais n'est-il pas humiliant, dites-moi, de m'entendre dire à chaque instant : Je ne vous comprends pas ; que voulez-vous ? Où allez-vous ? A quoi bon ?..... La réimpression de mon livre De la justice m'ayant fait voir combien de négligences, d'obscurités, de phrases inexactes il y avait dans la première édition, j'ai fait tous mes efforts pour que pareille chose ne se retrouvât pas dans mon travail sur la Guerre et la Paix. J'ai écrit et récrit cet ouvrage au moins quatre fois. Je n'ai pas craint de me répéter, de tomber dans des redites ; et malgré tout, on ne comprend pas ! Qu'y a-t-il donc ? Dites-le moi, vous qui avez compris. Que dois-je faire ? Par où prendre mon public ? Je suis désorienté ; je cherche des objections, des réfutations ; et je ne rencontre que cela : mintelligence. Est-ce donc moi qui suis mintelligible ? Moi qui ne comprends pas ? Moi qui, croyant avoir prisé

une idée, n'ai rencontré que trouble et confusion ? Si c'est moi qui, en effet, ne m'entends pas avec moi-même, je suis bien à plaindre. Il y a une lacune ou un ulcère dans mon cerveau, et je suis un malade qui doctement déraisonne. Si, au contraire, ma pensée est juste, où en sommes-nous ? **Qu'attendre du public, qu'espérer en une telle époque ? (...)**

Est-ce que je fais de la confusion, quand je dis que la force a sa législation qui est : 1° l'expansion à l'infini ; 2° l'absorption des forces ennemies, 3° l'équilibre, etc., etc. **Fais-je autre chose en cela que copier Newton, qui appelle attraction ou force la cause première de tous les mouvements célestes ; et qui calcule ensuite les Lois de cette force ? De grâce, parlez, répondez, niez, redressez-moi. Ne laissez ma folie s'aggraver, si je suis fou ou halluciné ; aidez-moi, si je suis dans le vrai. (...)**

J'ai été plus gai en quittant la France que je ne le serai en y rentrant. Comment vais-je trouver le pays, le public, l'opinion, la démocratie ? Y a-t-il en France une bourgeoisie, une jeunesse, des républicains ? Croit-on à quelque-chose ? Tout le monde est-il devenu guenille, et pan de chemise (pannus menstruée) ? Me faut-il aller encore m'exposer aux dents des bêtes féroces de la jugerie ?

Avec quelle volupté ils ont condamné Blanqui ! Avec quels égards ils parlent à Monsieur Mirès !... Il semble, à la manière dont en parlent les journaux, que, à entendre la nation tout entière qui dit : Ne touchez pas à la prune de mon œil ! Avez-vous aperçu par hasard Germain Sarrut ? Il y avait récemment, dans le Progrès international, un article de lui, article démocratico-idéalistico-impérial, une vraie julienne. **Germain Sarrut, jadis rédacteur du Capitole, s'est rapproché de l'empire. Cela est pour moi indubitable. On ne fait pas de ces choses gratuitement, à moins d'idiotie complète, et G. Sarrut n'est pas idiot. Il vient d'opérer la transition. Pourquoi avoir tant attendu ? Quelle différence aujourd'hui lui, rallié après dix ans, et Laurent (de l'Ardèche), rallié dès le lendemain ? Est-ce que, quand on est entré dans le despotisme, on peut le distinguer encore et se classer par drapeaux et catégories ? A quoi sert de dire, comme Thiers : Il a sauvé la France des factions ; Il a ramené le crédit ; Il a rétabli l'administration ; Il a gagné la bataille de Marengo ; Il a fait la paix d'Amiens ; Il a agrandi le territoire, etc., etc., etc. Je réponds toujours : Il a été un usurpateur ; il a violé sa foi, trahi le peuple, assassiné la République. Qu'il abdique ; Qu'il rétablisse la liberté et le droit : alors je consentirai à lui tenir compte des choses qu'il a faites. Sans cela, je ne verrai dans toutes ses grandes actions que le prix payé par la tyrannie en échange des libertés et des droits de tout un peuple, un surcroît d'outrage, nullement un motif d'excuse. C'est pourtant en vertu du même principe qui me fait affirmer le droit de la force, et à l'aide de la même dialectique qui me fait conclure de ce droit à la paix universelle, que je raisonne ainsi à l'égard du 18 brumaire et du 2 Décembre. (...) Faut-il que je me retire, que je laisse là mes spéculations révolutionnaires, que je brise ma plume ? (...)**»

Maître-répétiteur au collège de Bourges sous la monarchie de Juillet, propagandiste démocrate, **Auguste Rolland** (1822-1905) fut chargé par Félix Pyat, commissaire de la République à Bourges en 1848, de faire des conférences au club républicain de la ville. Correspondant régulier de Proudhon, il fut l'un des six exécuteurs testamentaires de ce dernier.

Écrivain et journaliste d'origine polonaise, lié à George Sand, Alexandre Herzen et Proudhon, **Charles Edmond Chojecki** (1822-1899) a longtemps soutenu des idées révolutionnaires : chassé de Pologne en 1844 en raison de son engagement politique, il dut également quitter la France en 1850 et se réfugia en Égypte. Revenu à Paris, naturalisé français, il devait se rapprocher du pouvoir. Le prince Napoléon l'emmena comme interprète en Islande et lui octroya un poste de bibliothécaire au Sénat en 1862, qu'il occupa jusqu'à sa retraite en 1896.

Proudhon, *La Guerre et la Paix, recherches sur le principe et la constitution du droit des gens*, Michel Levy Frères, 1861.

Transcription complète de la lettre sur simple demande.

2.500 €

-123-

Raymond RADIGUET

Poèmes autographes signés

Deux pages in-12°. SInd.

Superbe réunion de deux poèmes autographes signés rédigés recto-verso.

Au recto :

Post-Scriptum

*Lectrice, adorable bourreau,
Ne craignez pas d'être sévère
Pour nous qui écrivons ces vers
A peine dignes d'un ZÉRO.
R.R.*

Ce quatrain a paru dans son recueil « *Devoirs de vacances* » publié aux éditions de la Sirène en 1921, sous le titre *Zéro* et portant de légères modifications : « *Lectrices, adorable bourreau / Plus que jamais soyez sévère / Quand vous découvrirez ces vers / A peine dignes d'un zéro* ».

Au verso de ce quatrain, Radiguet rédige ce poème de dix-sept vers, resté inédit de son vivant. D'une écriture disproportionnée, erratique, il fut probablement rédigé sous l'emprise de l'alcool (comme l'indique d'ailleurs la mention finale : « *Je suis ~~seul~~ saoul* ») et laisse percevoir tout le désenchantement précoce du jeune poète :

*Puisque la Terre est ronde
Je n'irai pas jusqu'au bout du monde
Puisqu'elle ne veut pas de moi
Je n'irai pas au bout de mon rêve
Il est 5 heures
Je regarde passer les tramways
Il n'y a plus de tramways dans Paris
Tant pis j'aime bien les tramways
Il est 5 heures
Les prolos vont au boulot
Moi je suis au bord de l'eau
Je fais des cocottes en papier
Et je pars avec
Peut-être aujourd'hui la Terre ne sera plus ronde
Et je pourrais aller au bout du monde
Peut-être aujourd'hui elle voudra de moi
Et je pourrais aller au bout de mon rêve.
Radiguet. A Machin. Je suis ~~seul~~ saoul.*

2.500 €

Puisque la terre est ronde
Je n'irai pas jusqu'au bout du monde
Puisqu'elle ne veut pas de moi
Je n'irai pas au Bout de mon Père
Il est 5 heures
Je regarde passer les tramways
Il n'y a plus de tramways des Paris
Tous les jours j'aime bien les tramways
Il est 5 heures
Les Prolos sont au Bout
Moi je suis au Bord de l'eau
Je fais des cocotés en papier
Il se paye ----- avec
Peut être aujourd'hui la terre ne sera plus
Et je pourrais aller au Bout ^(Bout) du monde
Peut être aujourd'hui elle vaudra de moi
Et je pourrais aller au Bout de mon
Jean Ladoguet ^(Père)
a - Mechin ^(Père)

-124-

Man RAY

Lettre autographe signée à Henri Parisot.

Deux pages grand in-4°. Cachet de son adresse californienne en tête de lettre.
Hollywood. 2 janvier 1948.

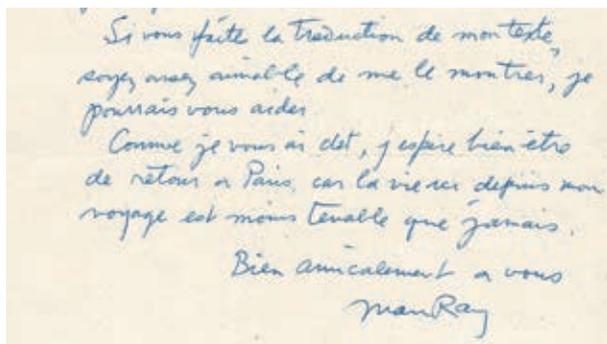
*« Je serais toujours prêt de collaborer à une revue surréaliste,
comme je ne changerais jamais mon avis sur la valeur et sur l'importance de Breton »*

Man Ray témoigne de son indéfectible soutien à André Breton et au mouvement surréaliste.

« Mon cher ami, Voilà ! nos lettres se sont croisées. C'est bien – nous pensons l'un de l'autre. Et après avoir écrit que je laissais le négatif de Paul et Nusch à Paris, je viens de trouver une épreuve dans mes papiers. Mais avant de vous l'envoyer je voudrais bien avoir de l'autorisation de Paul, car j'ai déjà eu trop des devoirs en donnant des photos sans cela, mêmes celles déjà publiées. Or Paul n'écrit pas souvent et ça serait plus facile que vous le demandez. Je serais toujours prêt de collaborer à une revue surréaliste, comme je ne changerais jamais mon avis sur la valeur et sur l'importance de Breton, et s'il veut bien de moi je donnerais quelque chose. Néanmoins je dois dire que j'ai abandonné l'idée que mes choses sont subversives ou provoquent en soi-même. C'est ceux qui me jugent plutôt que sont les subversives. J'aspire à la santé, au bien-être, au calme, et au plaisir ! C'était toujours ainsi. J'accepte toutes invitations de collaborer, car j'ai mon propre petite propagande à faire, et peu à peu, même ici dans ce pays sauvage je marque des points. Breton m'en voulait un peu d'avoir exposé au salon d'automne, et je me suis expliqué ainsi. On m'avait assuré que je ne passerais pas par le jury, et c'est pour ça j'ai accepté. Je suis innocent de toute calculation, et ne suis pas responsable des motives des autres. Si vous faites la traduction de mon texte, soyez assez aimable de me le montrer, je pourrais vous aider. Comme je vous ai dit, j'espère bien être de retour à Paris, car la vie ici depuis mon voyage est moins tenable que jamais. Bien amicalement à vous. Man Ray. »

En 1940, inquiet de la situation nationale, Man Ray se réfugie en Californie. Il y restera plus de dix ans, avant de revenir s'installer à Paris en 1951.

2.500 €



*Si vous faites la traduction de mon texte,
soyez assez aimable de me le montrer, je
pourrais vous aider.
Comme je vous ai dit, j'espère bien être
de retour à Paris, car la vie ici depuis mon
voyage est moins tenable que jamais.
Bien amicalement à vous
Man Ray*

1245 VINE STREET
HOLLYWOOD, CALIF.

Le 2 Janvier 48

Mon cher ami

Voilà! nos lettres se sont croisées! C'est bien - nous pensons l'un de l'autre. Et après avoir écrit que je laisse le négatif de Paul et Misch à Paris, je viens de trouver une éprouve dans mes papiers. Mais avant de vous l'envoyer j'aurais bien aimé avoir de l'autorisation de Paul, car j'ai déjà eu trop des déboires en donnant des photos sans cela, mêmes celles déjà publiées. Or Paul n'écrit pas souvent, et ça serait plus facile que vous le demandez.

Je serais toujours prêt de collaborer à une revue surréaliste, comme ~~et~~ je ne changerais jamais mon avis sur la valeur et sur l'importance de Breton, et si il veut bien de moi je donnerais quelque chose. Néanmoins je dois dire que j'ai abandonné l'idée que mes choses sont subversives ou provoquent en soi-même - c'est ceux qui me jugent plutôt que sont les subversives. J'aspire à la santé, au bien-être, au calme, et au plaisir. C'était toujours ainsi. J'accepte toutes invitations de collaborer, car j'ai mon propre petit propagand

-125-

[Arthur RIMBAUD] – Isabelle RIMBAUD

Dessin original à la plume par sa sœur Isabelle, signé I.R. en marge inférieure.

Arthur RIMBAUD sur son lit de mort.

Précieux portrait d'Arthur, fait de mémoire, en 1895, par Isabelle Rimbaud et adressé à son futur époux Paterné Berrichon (cf lettre du 27 octobre 1896).

Encre brune et gouache blanche sur papier fort.

Format 9 x 7 cm.

Ce dessin, témoignage poignant des derniers instants du poète, constitue le frontispice du tome I de la correspondance Rimbaud de Jean-Jacques Lefrère, publiée chez Fayard en 2007.

Isabelle Rimbaud fut le témoin privilégié des derniers mois de souffrances de son frère aîné, à Roche et à Marseille : « *J'ai soutenu son corps chancelant. J'ai porté dans mes bras ce corps souffrant et défaillant. J'ai guidé ses sorties, j'ai surveillé chacun de ses pas ; je l'ai conduit et accompagné partout où il a voulu ; je l'ai aidé toujours à rentrer, à monter, à descendre ; j'ai écarté de son unique pied l'embûche et l'obstacle. J'ai préparé son siège, son lit, sa table. Bouchée à bouchée, je lui ai fait prendre quelque nourriture. J'ai mis à ses lèvres les coupes de boisson, afin qu'il se désaltérât...* »

Nous connaissons le travail de mémoire – souvent décrié – entrepris par Isabelle dès la mort de son frère, le 10 novembre 1891. Son union avec Paterné Berrichon en 1897 renforça le travestissement du destin d'Arthur Rimbaud. Empreint d'une quête idéologique, le couple Rimbaud-Berrichon s'est en effet attaché à perpétuer le culte du poète sous les seuls auspices de la Morale.

Les exégètes rimbaldiens du XX^e siècle surent déconstruire le temple immaculé initialement dressé par Isabelle pour définir les contours plus exacts de la vie de l'homme aux semelles de vent.

Quoi qu'il en soit, Isabelle Rimbaud fut partie prenante de la postérité et de la légende de Rimbaud. Seul témoin des derniers instants, ses écrits et dessins revêtent une importance « sacrée ».

Bibliographie :

- . *Arthur Rimbaud. Correspondance.* Jean-Jacques Lefrère. Fayard. 2007.
- . *Mon frère Arthur. Rimbaud mourant.* Mercure de France. 1921.

75.000 €





-126-

[Auguste RODIN] – Henri LEBOSSÉ

Carte-photo autographe signée.

Très belle carte photographique figurant Rodin en buste. Cliché de Reutlinger.

Le document est enrichi au verso d'une missive manuscrite d'Henri Lebossé – praticien de Rodin – à son épouse, datée du 24 septembre 1904.

Sur le recto, Lebossé indique à propos de Rodin :

« Le Maître est bien ressemblant. H. Lebossé son collaborateur. »

Henri Lebossé fut l'un des principaux praticiens d'Auguste Rodin. On lui doit de nombreuses sculptures de Rodin, à différentes échelles, pour lequel il travaille exclusivement à compter de 1894.

450 €

Auguste RODIN

Ensemble de 5 lettres autographes signées à la comtesse Greffulhe.

Neuf pages in-8° au total.
Entre décembre 1905 et juillet 1913.

« J'embrasse vos mains de Diane chasseresse. »

Intéressante correspondance entre le sculpteur et la comtesse Elisabeth Greffulhe, témoignant de leur lien artistique à l'aube du XX^e siècle.

I. [Paris] 31 décembre 1905. Une page in-8° sur papier à son adresse de la rue de l'Université.

Rodin anticipe la nouvelle année pour témoigner sa gratitude à la comtesse.

« Madame la Comtesse Greffulhe, Je suis très heureux de cette occasion d'année nouvelle pour vous marquer toute l'affection reconnaissante que j'éprouve pour votre bienveillante sympathie pour le sculpteur. C'est une joie de vous la dire en déférences et en respects ainsi qu'à Monsieur le Comte de Greffulhe. Auguste Rodin. »

II. [Paris] 11 juillet 1911. Deux pages in-8° sur papier à son adresse de l'hôtel Biron.

Charmante lettre de Rodin à l'inspiratrice de Marcel Proust, témoignage des salons littéraires et artistiques parisiens du début du XX^e siècle.

« Chère Madame, vous m'aviez invité hier soir à votre réunion, pour étudier et voir avec vous, une femme qui a étudié, comme moi l'antique, vous vouliez m'en faire profiter. Je reconnais bien là la charmante étude de goût exquis que vous faites des belles désinvoltures ; fêtes inoubliables, chanteurs célèbres, etc. Vous m'associez à tout cela je vous en remercie de tout cœur et agréez l'expression de mes hommages sincères et admiratifs. Aug. Rodin »

Construit par l'architecte Jean Aubert, l'**Hôtel Biron** – 77 rue de Varenne – a été découvert dans un état proche de l'abandon par Rodin en 1908. Il en loua les quatre pièces au rez-de-chaussée avant d'occuper l'ensemble de la demeure à partir de 1911. En ces lieux, le sculpteur a préparé l'aménagement de ce qui deviendra, le 4 août 1919, le musée Rodin.

III. [Roquebrune]. 17 janvier 1912. Deux pages in-8°.

« [Je] dois aller à Rome placer une sculpture dans la cour du Palais Farnèse. »

Le sculpteur français en partance pour le Palais Farnèse où doit être installé l'un de ses plus grands chefs-d'œuvre, *L'Homme qui marche*.

« Madame la Comtesse Greffulhe. Vous me faites la grande amitié de m'inviter à Bois-Boudran, malheureusement je suis à Roquebrune et dois aller à Rome placer une sculpture dans la cour du Palais Farnèse. Je suis désolé mais heureux d'avoir eu un témoignage de votre honoré souvenir. Avec mes profonds hommages que je vous prie d'agréer. Auguste Rodin. 17 janvier 1912. »

.../...

L'Homme qui marche. A la fin du XIX^e siècle, Rodin reprit l'une de ses études de *Saint Jean-Baptiste*, exposée au Salon de 1880, afin de la retravailler. Conservant l'aspect fragmentaire du buste, le sculpteur fit réaliser, en 1900, une épreuve en plâtre et lui assembla deux jambes au modelé lisse. Maître du contraste et de l'équilibre, Rodin donna vie et mouvement à cette figure colossale dépourvue de tête et de bras.

Baptisée *L'Homme qui marche* par les assistants du sculpteur, l'œuvre fut présentée au Pavillon de l'Alma, le 1^{er} juin 1900, lors de sa première grande rétrospective personnelle.

Douze années plus tard, le colosse est donc installé dans l'atrium du Palais Farnèse, à Rome – siège de l'ambassade de France – où il trônera jusqu'après la mort de Rodin, avant d'être rendu à la France.

IV. Sans lieu. 22 mai 1912. Deux pages in-8°.

Rodin sollicité pour une exposition de ses sculptures.

« *Madame la Comtesse Greffulhe. Chère Madame, Monsieur Manzi* [l'éditeur et marchand d'art Michel Manzi] *est venu me voir de votre part et demande pour la fin du mois des sculptures pour que j'expose avec quelques artistes des grands ; c'est oui, mais je n'ai aucun temps et c'est trop vite pour faire une chose très bien. J'espère toujours grâce à vous et à votre étoile à une chose nouvelle. Il y a, à Lyon une jolie tête elle ne reviendra à Paris que le 12 juin. Chère Madame permettez-moi de vous envoyer mes hommages très et bien dévoués. Auguste Rodin. 22 mai 1912.* »

V. [Paris] 8 juillet 1913. Deux pages in-8°.

« *J'embrasse vos mains de Diane chasseresse.* »

Rodin, épuisé, n'a pu répondre à la jolie invitation de la comtesse.

« *La Comtesse Greffulhe. Chère Madame, Je suis malchanceux et votre jolie invitation est restée sans effet ; reçue le dimanche néanmoins le soir j'étais trop fatigué déplorant d'avoir dépensé mes forces. Je suis pourtant un de vos serviteurs les plus dévoués. J'embrasse vos mains de Diane chasseresse. Auguste Rodin.* »

Mondaine et amoureuse des arts, Elisabeth Greffulhe fut un soutien constant pour Rodin et la promotion de sa sculpture. Elle présenta en effet, au fil des années, l'artiste à de nombreux mécènes, collectionneurs et hommes d'état, tels que le roi du Portugal, le roi de Suède, la grande duchesse Wladimir de Russie, le ministre de l'Argentine Monsieur Lainez, et le ministre de l'Instruction publique Léon Bourgeois, Isadora Duncan, Edmond Rostand, Gabriele d'Annunzio...

En 1912, la comtesse, alors présidente du Comité d'art décoratif français, sollicita la collaboration de Rodin pour une exposition organisée au bénéfice des Écoles ménagères et de l'office central des œuvres de bienfaisance. En 1913, Rodin contribua – avec un masque de Dante – à l'exposition transatlantique organisée par la comtesse à bord du paquebot *France*.

L'année suivante, organisant, à Londres, l'exposition *Modern French Art: from Ingres to Cézanne*, la comtesse convia encore Rodin à exposer ses sculptures parmi les œuvres des plus grands maîtres français. L'artiste confia dix-neuf créations – dont *L'Age de Bronze*, *Le buste de Victor Hugo*, et une étude de *Balzac* – et fit le déplacement outre-Manche pour assister au vernissage, puis un deuxième voyage à Londres pour présenter lui-même ses œuvres à la reine Mary d'Angleterre.

Bibliographie : *La comtesse Greffulhe et Rodin. Romances notes*. J. Newton & M. Fol.

6.500 €

Madame la Comtesse Gréssulhe

Reu Madame
 Vous m'avez invité
 hier soir à votre
 dîner, pour étudier
 et voir avec vous, une
 femme qui a étudié,
 l'œuvre de l'antiquaire
 vous continuez m'en faire profiter.
 De ce moment bien la la
 charmante étude de goût ce qui
 que vous faites de belle
 résurrection, félicitations

Cher Monsieur, etc

Vous m'avez, à tout, cela
 ferai un remerciement de tout cœur
 et ayez l'espérance de mes
 hommages sincères et
 admiratifs Jay. Rodier

11 juillet 1911

avec un grand
 votre honneur toujours

avec mes profonds
 hommages que
 je vous prie d'agréer

Auguste Rodier

11 juillet 1911

Madame la Comtesse
 Gréssulhe

vous me faites
 la grande amitié de
 m'écrire à Bois Bondy
 malheureusement je suis
 à Roquebrune et
 j'ai alla à Rome place
 me d'accepter dans la cour
 de l'été à Assise.

Je suis très très
 heureux de vous en

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER

Manuscrit autographe signé – *La Mort de Zola.*

Sept pages in-4°. Ratures, corrections et ajouts.

Slnd. [1927]

« *Dans un coin, quelqu'un que je sus bientôt être le Capitaine Dreyfus racontait qu'on avait tout fait pour ranimer l'écrivain mais les soins y avaient échoué.* »

Passionnant témoignage, recueilli par l'un de ses fidèles disciples, sur les (troubles) circonstances de la mort d'Émile Zola.

La Mort de Zola.

Dans l'après-midi du 29 septembre (il y a 25 ans de cela,) je descendais à pied des Batignolles quand, dans le haut de la rue d'Amsterdam, la manchette d'un journal du soir, aperçu à une devanture, à la fois attira mes regards et me frappa de stupeur. En caractères particulièrement gros, cette feuille annonçait la nouvelle atroce : la mort de Zola, asphyxié, par accident. (...)

Le domicile du romancier était à deux pas de là. C'était 21 bis rue de Bruxelles On était au temps de la gloire du symbolisme et Zola, puisqu'il fut le plus lu des auteurs, avait perdu de son prestige aux yeux d'une certaine élite (il en était exécré, a écrit Maclair, et c'est la vérité même. (...)

M'étant procuré le maudit journal, cause (on peut se l'imaginer) d'une émotion que je renonce à dire, je me portais rue de Bruxelles où les visiteurs commençaient de se presser. Je trouvai là, l'éditeur Charpentier et Madame Georges Charpentier qui, si ma mémoire est exacte, avaient été avertis les premiers, dès le matin et par un domestique. (...)

Dans un coin, quelqu'un que je sus bientôt être le Capitaine Dreyfus racontait qu'on avait tout fait pour ranimer l'écrivain mais les soins y avaient échoué et, maintenant, étendu sur un lit de parade, il y dormait du sommeil de la mort, dans le bruit des gémissements. Je montai au premier étage et je le vis. Son visage exprimait le sérieux du repos. Rien n'y parlait des souffrances de la nuit.

Il y a des moments singuliers dans la vie : un homme qui s'est montré puissamment combatif, toujours disposé à entrer en lutte avec les trahisures de la destinée, habile à en prévoir les pièges, et prompt à les surmonter cesse tout à coup de se garder et se laisse prendre. C'était le cas de Zola. Il faudrait raconter en détail l'accident. En elles-mêmes, le péripéties en sont vulgaires et jamais on ne pourrait croire que, sous l'apparence d'un mouvement insignifiant, c'est la mort qui chemine en silence. Pourtant, voilà la vérité. Que l'on en juge par les faits ! (...)

Pendant la nuit, Zola a eu malaise ; la tête lui fait mal, il est agité. Sa femme qu'il a, malgré lui, éveillée, lui demande aussitôt ce qu'il a. Elle lui propose d'appeler le valet de chambre, et de faire faire de la tisane. Naturellement aucun soupçon de ce qui est arrivé ! Elle pense seulement que son mari est fatigué ou que sa digestion est paresseuse. Elle n'insiste donc pas quand il dit qu'il n'a rien et qu'on ne dérange personne. Zola a très grande compassion des gens. Il a toujours été très bon pour tous, ses domestiques le savent bien qui, le lendemain, devant la catastrophe, se montrèrent éperdus. On les laisse donc à leur repos et cette charité achève de tout perdre. (...)

.../...

J. Suple

La Mort de Zola

Dans l'après-midi du ~~20~~ 29
Septembre (il y a 25 ans de cela) je descendais à
pied des Batignolles quand, dans le haut de la
rue d'Amsterdam, la manchette d'un jour-
nal se leva, aperçu à une certaine, à la
fois attiré mes regards et me frappa de stupeur.
En caractères particulièrement gros, cette feuille
annonçait ~~la~~ nouvelle ~~et~~ ^{de} la mort de
Zola, asphyxié, par accident.

Le domicile de romancier était à Paris
pas de lui. C'était 21 bis rue de Bruxelles (l'hôtel
qu'il habitait existe encore.) La maison n'était
familière, puisque depuis déjà six ans, je ne
comptais plus les visites que j'y avais faites au
Maître. Encore enfant, en qualité non pas ~~de~~
d'un guide mais d'un Patron qui me fut, lors aux
heures cruelles de mon ingrate carrière, je m'y
étais présentée, un matin, sans autre recommen-
dation qu'un livre issu de ma plume, en tête du-
quel j'avais écrit ~~les~~, dans un moment où
la jeunesse ~~était~~ ^{semblait} moins portée à le louer qu'à
l'outrager. On était au temps de la gloire ou
symbolisme et Zola, quoiqu'il fit le plus les
des auteurs, avait perdu de son prestige aux
yeux d'une certaine élite (il en était exécuté,
à cent Maublair, et c'est la vérité même.)
Y'allais donc souvent chez Zola, soit la bonté
pour moi à été grande. ~~ses~~ Ses ouvrages ne
~~me~~ ~~étaient~~ ~~pas~~ ~~si~~ ~~trouvés~~ ~~si~~ ~~bons~~, à travers eux, j'en-
tendais cette voix des hommes que mon œil a été
plus tard

l'illustre
nom de
Zola.

me paraient pas
trous ~~si~~
égalemeent
chers

Et dès lors, c'est l'immense inconscience des cauchemars, le royaume sans fin des songes. Longtemps après l'effrayante aventure, quand elle pourra en évoquer certains souvenirs, Madame Zola dira qu'à un moment donné elle a eu l'impression, comme dans un demi-rêve, que son mari s'étant levé, tombait. (...)

La suite de l'événement, on la connaît. La vie chez Zola, tous les jours, était pareille. Vers 8h du matin on se levait ; les domestiques étaient formés à cette rigide discipline. Cette fois-là, l'heure passa contre toute prévision sans que de la chambre des maîtres il sortit le moindre bruit. Un autre jour, peut-être, y aurait-on frappé, bien moins encore par inquiétude que pour rappeler Zola à son travail, car il s'y montrait assidu et n'aimait pas à gâcher ses journées. Mais on pense qu'il lui faut réparer ses fatigues de la veille et cette sollicitude s'ajoute aux mille erreurs d'un instinct qui décidément est chez tout le monde perdu ou atrophié. Et lorsqu'enfin on se risque à ouvrir, Madame Zola respire encore, mais elle est veuve. Son mari, on le trouve gisant au pied du lit, les sombres poisons ont agi et il n'est plus qu'un cadavre. (...)

L'une des premières fois que j'ai vu Zola, c'était dans l'automne 1890, alors qu'avec des amis de mon âge, je venais, par opposition au symbolisme, de fonder le Naturisme. Zola était à l'apogée de sa fortune. Cet homme qui, depuis 35 ans, n'avait cessé de tout remuer du monde des lettres, ce bourgeois né sous Louis-Philippe qui avait porté dans la vie l'esprit de guerre d'un apôtre, cet écrivain que l'on voyait en constante posture de protestation contre les idées et les mœurs de son époque, je dois dire qu'il nous accueillait avec beaucoup de bonté, l'air, dans le privé, parfaitement paisible et d'une irréprochable politesse. (...) Zola vivait dans son travail, ne sortait que pour faire une promenade quotidienne qui le conduisait chez ceux qu'il aimait et se reposait du labeur du jour par les plaisirs du foyer. (...)

De quelque valeur que l'on juge son œuvre (et pour ma part elle m'apparaît immense) on ne peut nier l'énorme place qu'elle a tenue dans les Lettres et si les jeunes générations préfèrent aujourd'hui Stendhal ou Balzac ou même encore Barrès ou Fromentin, c'est que Zola a, en un certain sens, trop borné sur horizon et qu'il a paru ignorer les choses de l'âme. (...) »

Fondateur du Naturisme, mouvement qui ambitionnait de réconcilier la beauté de l'Art et celle de la Nature, la réalité de la vie et les vertus civiques, Saint-Georges de Bouhélier, recommandé par Zola, soutint à son tour l'écrivain dans son combat pour la révision du procès Dreyfus.

Le manuscrit ici présenté, récit détaillé des circonstances malheureuses de la mort de Zola, constitue une source d'informations précieuses. On y découvre notamment le profond chagrin de son éditeur et la présence le lendemain du drame du capitaine Dreyfus.

Si la thèse d'une mort accidentelle par asphyxie fut immédiatement adoptée et reconnue, plusieurs témoignages tardifs rendent aujourd'hui vraisemblable celle de l'assassinat : la cheminée dont émanèrent les gaz mortels auraient été volontairement obstruée.

Transcription complète du manuscrit sur simple demande.

1.800 €

-129-

Yves SAINT-LAURENT

Dessin original.

Croquis de deux robes pour la pièce *Cher menteur*.
Feutre noir sur papier Canson.

Cachet au dos « *Collection Hector Pascual* ».
Dessin de très grandes dimensions : 45 x 55 cm.

Cher menteur est une Comédie épistolaire de l'écrivain américain Jérôme Kilty, écrite à partir des correspondances de deux amoureux célèbres : le dramaturge irlandais, **George Bernard Shaw** et l'actrice anglaise, Mrs Campbell. Ce texte fut adapté en français par **Jean Cocteau**, et la pièce fut créée à Paris le 25 septembre 1980, au Théâtre de l'Athénée, avec Edwige Feuillère et Jean Marais dans les deux rôles principaux. Yves Saint Laurent dessina et fit réaliser dans ses ateliers les costumes de scène d'Edwige Feuillère. Hector Pascual l'assista pour la scénographie.

Hector Pascual (1928.2014) fut le conservateur des collections de la Fondation Pierre Bergé – Yves St Laurent de 1981 à 2009.

C'est lors de la préparation de la revue « *Zizi je t'aime* » au Casino de Paris en 1972, qu'il fait la connaissance d'Yves Saint Laurent. En 1981, YSL le nomme conservateur des collections de sa maison de couture, au sein du Centre de Documentation Yves Saint Laurent. Entre les deux hommes, l'entente fut parfaite. À la profonde admiration que lui voue Pascual, Saint Laurent répond par de multiples témoignages de son affection, comme en témoigne la présente lettre.

3.500 €



-130-

Camille SAINT-SAËNS

Lettre autographe signée.

Deux pages in-4° sur papier à en-tête de l'Hôtel de l'Oasis.

Alger, 28 décembre 1920.

« Le seul qui ait un grand talent c'est d'Indy, mais il n'a pas de nature et son archicléricalisme est ridicule. »

Saint-Saëns juge avec sévérité les artistes du début de siècle, condamnant la quasi-totalité de ses confrères.

« Ah ! comme vous avez raison, mon bien cher ami, de dire que le courage est rare chez les artistes ! je me souviens d'un qui après un acte pitoyable me disait : « j'espérais que les autres auraient le courage de ne pas le faire ! » et d'un de nos confrères me disant « je pense comme vous, mais je n'ose pas voter comme vous ! »

En musique, c'est comme en peinture ; et ce n'est pas le courage qui me manque pour en parler, mais je suis désarmé : c'est mon éditeur qui édite toutes les horreurs ! Sans cela, soyez assuré que je ne me gênerais pas. Mais en musique, c'est plus difficile qu'en peinture, parce que trop de lecteurs ne peuvent pas comprendre. Néanmoins je viens de faire un article pour les annales (qui paraîtra Dieu sait quand) intitulé « le désordre littéraire et artistique » où j'ai été catégorique.

Quel est le peintre qui va prendre la place du délicieux Merton ? Si vous avez les tuyaux, renseignez-moi. Quant à notre lecteur, son avenir me paraît bien sombre. L'avarice a gagné tout le monde. Bruneau [Alfred Bruneau] fait de la musique affreuse ; Pierné [l'organiste Gabriel Pierné] excellent autrefois, protège maintenant les pires cacophoniques et les impose au public, ceux qui auraient pu être bons s'étaient dans l'inaction, les autres faisant obstruction.

*Je ne vois surnager qu'Henri Février, mais comme c'est mince et peu consistant ! Le seul qui ait un grand talent c'est d'Indy, mais il n'a pas de nature et son archicléricalisme est ridicule. N'a-t-il pas écrit dans son *Christophe* [La légende de Saint Christophe] énorme et monstrueux : « La vraie Science est de croire sans voir ! » Il y a un effort énorme dans ce *St. Christophe* mais cela fait penser à *Sisyphé ! Les Pyramides ne valent pas le Parthénon*. Tous mes vœux avec mes vives et tendres amitiés, avec l'admiration pour le grand artiste et penseur pénétrant. C. Saint-Saëns »*

950 €

Hôtel de l'Oasis 28 dec. 1920



RESTAURANT

London House

ALGER

H. TALANDIER
Propriétaire-Directeur

Ah! Comme vous avez raison, mon
bien cher ami, de dire que le courage
est rare chez les artistes! j'en suis sûr
-Vieux d'un qui après un vote si honorable
me dit: "j'espère que les autres auront
le courage de ne pas le faire!"

Et d'un de nos confères me dit: "je
peux comme vous, mais j'n'ose pas
voter comme vous!"

En musique c'est comme en peinture; et
ce n'est pas le courage qui me manque pour
en parler, mais je hais de l'oser: c'est mon éditeur
qui s'édite toutes les horreurs!

Sans cela, voyez ailleurs que je ne me
générais pas. Mais en musique, c'est plus difficile
qu'en peinture, parce que tous les lecteurs ne
peuvent pas composer.

Je m'amusais à vous de faire un article
pour les Annales (qui paraîtra Dieu sait quand)
intitulé "le désordre littéraire et artistique"
où j'ai été catégorique.

George SAND

Lettre autographe signée à Victor Hugo.

Trois pages in-8° sur papier à son chiffre.

Nohant, 10 décembre 1859.

En tête de lettre, Victor Hugo a annoté un « R » à l'encre noire pour « répondu ».

« Vous êtes la puissance qui s'impose. »

Précieuse lettre de George Sand au grand homme pour le féliciter de la publication de *La Légende des siècles* et de sa lettre à l'Amérique contre la peine de mort.

« On n'a pas le droit de vous juger, vous êtes la puissance qui s'impose et personne n'est autorisé à tenter ce qui vous réussit souverainement. Je suis souvent effrayée en vous lisant, et il m'arrive de dire : est-ce que cela se peut ? mais vous êtes là pour répondre : quelqu'un le peut, il y a ici quelqu'un, c'est moi. Que de force en vous, que d'imagination, de splendeur et de richesses qui débordent. Ce livre est l'océan rempli de perles et d'écueils, de trésors et de monstres. Il y a bien des choses qui font peur et qui vous suivent jusque dans le sommeil, mais que de rayons splendides à travers cette tempête, et comme vous imprimez à ce qui se passe dans le ciel, comme à ce que le pied heurte, la grandeur qui est en vous ! J'ai gardé votre livre un mois sans vouloir le lire. Je n'étais pas en situation de le lire bien, il y avait du bruit autour de moi et pas de recueillement. Rien de vous ne peut passer sans soulever d'orageuses discussions, c'est votre privilège, et je ne peux pas souffrir les paroles autour d'un monument qui est là comme le Moïse de Michel-Ange, silencieux et triomphant. Hier, je parcourais la presse en déjeunant et dès les premières lignes d'un article, je disais sans voir la signature : ah ça, qu'est-ce qui arrive à M. Peyrat aujourd'hui ? est-ce qu'il a mangé une étoile à son souper ? Mais deux lignes plus loin, j'étais fixée. C'est sublime, cette page de vous à l'Amérique, et si j'étais l'Amérique, je courrais vous enlever pour vous forcer à accepter la présidence. Je n'ai pas voulu vous remercier de l'envoi du livre et du mot qui illustre l'exemplaire, avant d'avoir lu ; ma reconnaissance pour le bon souvenir, vous ne pouviez pas en douter ; je ne suis pas morte. Veuillez, Monsieur, présenter tous mes dévouements à Madame Hugo, et me croire aussi glorieuse que charmée de n'être pas oubliée de vous. George Sand. »

Le lendemain, 11 décembre, Sand écrivit à Hetzel : *« J'ai écrit à VH. Il y a bien des étrangetés dans son livre, mais il y a tant de puissance que la critique doit renfoncer ses objections. S'il était jeune et indécis, ce serait un devoir de l'avertir. Mais il ne changera pas. Ses défauts sont l'excès de ses qualités et je ne crois pas qu'il faille lui dire : vous courez sur la crête des toits. On le ferait peut-être tomber et on aurait tué un grand homme de plus ! »*

Hugo répondra le 20 décembre à Sand : *« Vous me parlez de la Légende des Siècles en termes qui enorgueilliraient Homère. »*

Hugo publia un appel à l'Amérique, dans le journal *La Presse* du 8 décembre, pour sauver John Brown. Nous savons que cette protestation arriva trop tard.

3.800 €

On n'a pas le droit de vous juger,
vous êtes la Souveraineté qui s'impose,
et personne n'est autorisé à tenter
ce que vous répétez souverainement.
Je suis souvent effrayé en vous
lisant, et il m'arrive de dire : Est-ce que
cela se peut ? Mais vous êtes là
pour répondre : Quelqu'un le peut,
il y a ici quelqu'un, c'est moi.
Que de forces en vous, que d'imagination
de splendeur et de richesses qui débordent
le lido et l'océan rempli de perles
et d'écorces, de trésors et de montagnes. Il
y a bien des choses qui font peur et
qui vous suivent jusque dans le sous-
sol, mais que de rayons splendides à
travers cette tempête ! Et comme vous
inspirez à ce qui passe dans le ciel
comme à ce que le vent hante, la
grandeur qu'il est en vous !

J'ai gardé votre livre en l'écrivant
sans vouloir le lire, je n'étais pas
en situation de le lire bien, il y avait
du bruit autour de moi et pas de
recueillement. Rien de vous ne peut
passer sans vouloir d'objets
diverses, c'est votre privilège, et
je ne peux pas souffrir les paroles
autour d'un monument qui est
là comme le trône de l'archiduc
d'Autriche, silencieux et triomphant.

Mais, je parcourais la liste en
disant et dès les premières lignes
d'un article, je disais sans voir la
signature : Ah ça, qui êtes-vous ?
C'est à M. Poyet aujourd'hui ? C'est
qu'il a mangé une étoile à son coup ?
Mais dix lignes plus loin j'étais fixé.
C'est sublime, cette page de vous à

l'Amérique, et si j'étais l'Américain, je
courrais vous chercher pour vous
faire accepter la présidence.

Je n'ai pas voulu vous remercier de
l'envoi du livre et du mot qui
illustre l'épigramme, mais j'avais
eu ma reconnaissance, pour le
bon souvenir, vous ne pouvez pas
en douter, je ne suis pas mort.

Je vous remercie, présente tous mes
souvenirs à M. et Mme Hugo et
me croie, aussi glorieux que
charmé de votre pas sublime, de
vous.

George Sand

Notant 10 X^{le} 5g

-132-

Jean-Joseph SANFOURCHE

Œuvre originale signée – « *La Famille* »

Acrylique sur papier, signée en marge inférieure.
Circa 2004/2006.

Magnifique œuvre de l'artiste français, parfait témoignage de son œuvre, présenté dans un cadre en bois noir à décors sculptés.

Format à vue : 47,50 x 62,50 cm.

L'œuvre est accompagnée de deux certificats d'authenticité ; l'un signé par Sanfourche en 2008, l'autre par J.L. Thuillier, le légataire universel de Sanfourche, en 2014.

Œuvre incluse au Catalogue Raisoné de l'artiste sous le n° 1073 (page 243 du C.T).

Sanfourche, peintre, poète, sculpteur, est l'un des plus brillants ambassadeurs de l'Art brut. Il fut l'ami intime de Gaston Chaissac et de Jean Dubuffet avec lequel il a entretenu une longue correspondance.

Ses œuvres sont exposées au Musée Collection de l'art brut à Lausanne, au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, au Musée d'Art naïf de Laval, ...

7.500 €



Jean-Paul SARTRE

Manuscrit autographe.

Quatre pages grand in-4° sur papier quadrillé.
Slnd. [Printemps 1956].

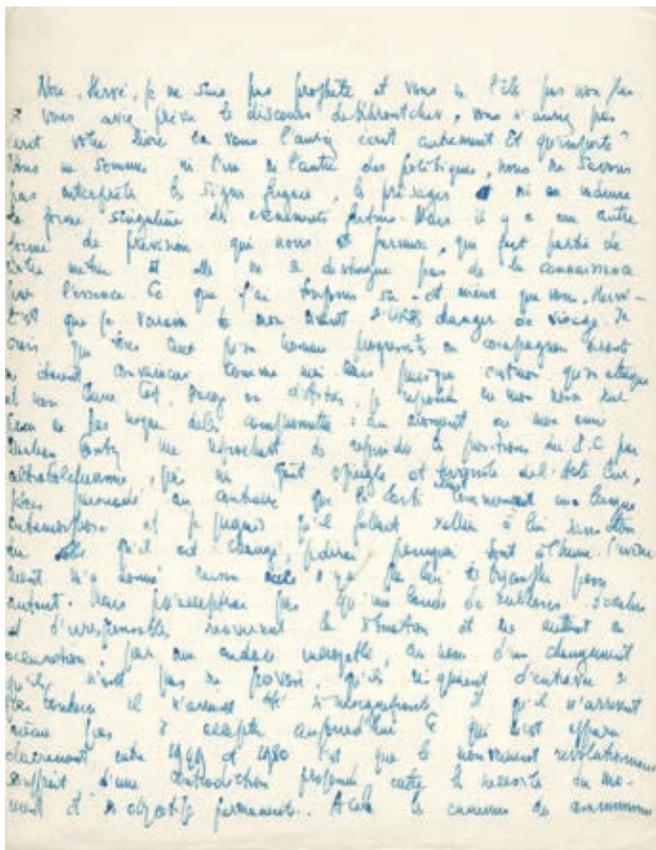
*« Ce qui m'est apparu clairement entre 1949 et 1950,
c'est que le mouvement révolutionnaire souffrait d'une contradiction profonde
entre les nécessités du moment et ses objectifs permanents. »*

Dense et important manuscrit politique, de premier jet, du philosophe communiste français développant, sous forme de lettre ouverte, ses arguments de contradiction à la suite de la publication du pamphlet polémique et antistalinien de Pierre Hervé, *La Révolution et les fétiches*, tandis que les déclarations fracassantes de Nikita Khrouchtchev à la tribune du XX^e congrès du Parti communiste d'Union soviétique – dénonçant lui aussi les dérives totalitaires de Staline – ont fait naître une onde de choc et de déstabilisation sur l'ensemble des appareils communistes dans le monde.

« Non, Hervé, je ne suis pas prophète et vous ne l'êtes pas non plus. Si vous aviez prévu le discours de Khrouchtchev [sic], vous n'auriez pas écrit votre livre ou vous l'auriez écrit autrement. Et qu'importe ? nous ne sommes ni l'un ni l'autre des politiques, nous ne savons pas interpréter des signes fugaces, les présages, ni en induire la forme singulière des événements futurs. Mais il y a une autre forme de prévision qui nous est permise, qui fait partie de notre métier et elle ne se distingue pas de la connaissance par l'essence. Ce que j'ai toujours su – et mieux que vous, Hervé – c'est que je verrai de mon vivant l'URSS changer de visage. (...)

Ce qui m'est apparu clairement entre 1949 et 1950, c'est que le mouvement révolutionnaire souffrait d'une contradiction profonde entre les nécessités du moment et ses objectifs permanents. A cela, les ennemis du communisme n'ont vu que du feu : ils reprochaient au parti d'être infidèle à ses principes comme si les visées profondes des masses et des militants pouvaient être abandonnées, rejetées au nom de principes nouveaux et monstrueux. (...) Lorsqu'un communiste s'indignait de l'exécution des Rosenberg [Julius et Ethel Rosenberg, militant communistes new-yorkais, exécutés en juin 1953] et trouvant légitime l'exécution de Slansky [Rudolf Slansky, militant communiste exécuté en 1952], on l'accusait de duplicité. Ses protestations étaient des ruses, des procédés d'agitation. L'emprisonnement, la peine de mort, ils ne les réprouvaient que chez les autres. (...) Les communistes ont horreur de la violence exercée contre l'homme. Ils en ont horreur au nom même de leur volonté de faire cesser toutes les formes d'exploitation et d'oppression. (...)

Pour une fois, Aron a raison ; il écrit, dans un texte que je cite de mémoire : "Les communistes disent qu'ils ignoraient, les progressistes qu'ils savaient. Eh oui : les communistes ignoraient et nous savions et pourtant nous étions alliés. Tout cela n'est pas si difficile à comprendre. Pourquoi les communistes ignoraient-ils ? Parce qu'ils étaient communistes. Traqués, harcelés, torturés, exécutés dans le monde de l'Ouest, ils n'avaient confiance que dans les démocraties de l'Est. Il fallait bien. Leur stupeur, après le rapport Kroutchev [sic], est significative : comment ces abus ont-ils été possible [sic] dans une société socialiste ? Avant même leur totale confiance en Staline, il y avait cette conception [théorique] que dans une société comme l'URSS certains conflits, certain arbitraire étaient supprimés par la disparition même de l'exploitation de l'homme par l'homme. (...) Le parti n'est pas amour de Staline. (...) Vous-même,



Hervé, vous avez accusé les juifs d'être des espions permanents. Il est vain de tenter de raisonner. Et pourtant on est en face d'une pensée vraie. »

Ancien résistant et professeur de philosophie, Pierre Hervé (1913-1993) est élu député communiste du Finistère, en octobre 1945. Réélu lors des législatives de novembre 1946, il mène en parallèle une carrière de journaliste à *Libération*, puis à *L'Humanité* dont il devient le directeur adjoint. Délaissant son mandat en juin 1948, il se consacre à l'hebdomadaire *Action*.

À l'aube de l'année 1956, Hervé publie « *La Révolution et les fétiches* » condamnant le dogmatisme du Parti Communiste, invitant l'organisation à se délivrer « *d'une scolastique fétichiste pour revenir à son esprit authentique et s'ouvrir à l'immense aspiration des hommes* ». La réplique du PCF est quasi instantanée et il se voit exclu juste avant l'ouverture du XX^e congrès du parti.

Par découlement, plusieurs articles et lettres ouvertes de Pierre Naville, de Pierre Hervé et de Jean-Paul Sartre furent publiés ; ces derniers s'invectivant durant plusieurs mois en une joute politique obscure à l'aune de la situation soviétique post-stalinienne.

Hervé répondra finalement aux diverses critiques dont son ouvrage avait fait l'objet dans *Lettre à Sartre et à quelques autres par la même occasion* (La Table Ronde, mai 1956).

Transcription complète du manuscrit sur simple demande.

3.500 €

[Jean-Paul SARTRE] – Anne-Marie SCHWEITZER – SARTRE

Lettre autographe signée à Joseph Sartre, son beau-frère.

Sept pages in-8°.

La Rochelle, 21 octobre 1921.

« Poulou, en parfaite santé, a pris froid [...] il a fallu lui faire une opération – le trépaner – car il y avait menace de méningite. »

Belle lettre de la mère de Sartre évoquant les années de jeunesse de son fils, ses fragilités et sa trépanation subie à l'âge de 16 ans.

« Mon cher Joseph j'ai bien pensé à vous écrire le 17 septembre – comme chaque année, mais à cette époque nous étions en voyage donc mal installés pour écrire un peu longuement, et je me promettais de le faire avec quelques jours de retard, à ma rentrée à la Rochelle. Hélas notre rentrée de vacances a été marquée par un événement rapide et bien angoissant. Poulou [Jean Paul Sartre, son fils], en parfaite santé, a pris froid dans un dernier bain de mer ; un abcès dans l'oreille s'est aggravé et il a fallu lui faire une opération – le trépaner – car il y avait menace de méningite. Vous imaginez mon cher Joseph quelle fut notre angoisse avant, pendant et après cette grosse opération ! Et il y a à peine 15 jours de cela ! Poulou se promène fièrement dans les rues aussi alerte et solide qu'auparavant, si ce n'est que sa pauvre tête est toute emmaillottée et bandée, ce qui lui donne l'air fort intéressant. Avec ce contretemps il ne rentrera à Paris que le 15 novembre, car les pansements sont longs, et le voyage est pénible. Donc il lui faut beaucoup de prudence. C'est une alerte dont nous nous serions bien passés. À tous points de vue ! Car l'opération s'est faite le jour même où nous devions déménager ; notre maison est pleine d'ouvriers, de caisses ouvertes, de meubles démontés, et nous devons vivre encore 3 semaines dans cette horreur ! Car je ne sais si vous êtes au courant de notre retour à Paris ? Mon mari va être directeur de la société d'automobile chez Delaunay Belleville, et nous sommes ravis de quitter la Rochelle, surtout pour retourner à Paris. Le départ de Poulou m'avait trop peinée l'an dernier et quand on a qu'un gosse il ne faut pas s'en séparer. Aussi quand nous avons su que nous revenions à Paris nous avons été très heureux. La question d'appartement est bien un gros point noir à l'horizon, mais j'espère quand même arriver à nous loger promptement. Poulou ne sera pas pensionnaire cette année après cette opération et mes parents sont bien heureux de le prendre chez eux. Quant à mon mari et moi nous irons à l'hôtel. Tant pis pour la bourse !!! Ce sera une année qui comptera. J'ai été bien contente mon cher Joseph, de voir que le séjour à la Brugère (?) vous est favorable. Je le pensais bien, mais je craignais un peu que l'hiver vous parût long et solitaire. Il est vrai que le chemin n'est pas impraticable pour aller à Thiviers et que vous êtes bien valide. Poulou a bien regretté de ne pas pouvoir vous voir cette année, mais nous avons déjà projeté de vous l'envoyer quelques jours l'an prochain, quand nous serons parisiens et que nous ne pourrons pas le mener en vacances. Pour une huitaine de jours il sera raisonnable et ne vous causera pas d'ennuis, d'ailleurs c'est un homme et il est bien gentil. Je vous quitte mon cher Joseph en vous souhaitant de continuer votre vie actuelle bien agréablement. Mon mari et moi nous vous envoyons notre bon souvenir et Poulou vous embrasse bien affectueusement. Anne-Marie. »

Joseph Sartre (1868.1927) est le frère aîné de Jean-Baptiste Sartre (1874.1906), père du philosophe, décédé de la fièvre jaune, en 1906, tandis que Jean-Paul n'avait que quinze mois.

Paulon, en parfaite santé,
- a été pris dans un dernier
bain de mer; son abcès dans
l'oreille s'est aggravé et il
a fallu lui faire une opération
- le trépan - car il y avait
menace de méningite. Vous
serez avec mon cher Joseph
quelle fut notre angoisse
avant, pendant, et après
cette grosse opération.

Et il y a à peine 4 jours
de cela! Paulon se promène
fièrement dans les rues
aussi alerte et solide
qu'au printemps, si ce n'est

que sa pauvre tête est toute
émoussée et boudée, de quoi
son dame l'air fort intéressant.

Avec ce court temps il
me rendra à Paris que
le 11 novembre, car les passages
sont brefs - et le voyage
est finit - Savez il lui
fait beaucoup de plaisir
c'est une dette tout son
monde sera bien payé,
à tout point de vue! Car
l'opération s'est faite le
jour même au moment
déménager; cette maison
est pleine d'ouïs, la
cuisine ouverte, le meuble
démonté, et vous savez bien

Je le pensais bien, mais
je n'aurais eu peur que
l'hiver vous ferait long
et solitaire. Il est vrai
que le chemin n'est pas
impraticable pour aller
à Chivres, et que vous
êtes bien valide.

Paulon a bien regretté
de ne pas voir être cette
année, mais nous nous
n'êtes pas de vous
l'envoyer quelques jours
l'an prochain, quand
vous serez parisiens

et que nous ne pourrions
vous le mener en vacances.
Pour une huitaine de
jours il sera rassurée
et me sera causeur pour
d'ailleurs, d'ailleurs c'est
son homme et il est
très gentil.

Je vous quite mon cher
Joseph ce avec souhaits
de continuer votre vie
santé bien agréablement
Mon mari et moi vous
enverrons notre bon souvenir
et Paulon avec un très
très affectueux
Agnès Marie



-135-

Jean-Baptiste SÉCHERET

Œuvre originale signée. Rouen.

Pastel sur papier fort.

Signé et daté au pastel blanc en bas à droite *Sécheret. 20.*

Signé, daté et titré à l'encre au dos : *Rouen, juillet 2020, Jean-Baptiste Sécheret.*

Extraordinaire et délicate vue des toits, clochers, et du ciel de Rouen
aux couleurs anthracites.

Format : 105 × 240 mm

5.500 €



-136-

Victor SEGALEN

Lettre autographe signée à Charles Albert Maybon.

Trois pages in-4° sur papier brun. Péking. 26 juin [19]17.

Lettre inédite à la Correspondance Segalen, publiée chez Fayard.

« J'ai cherché en vain dans mes bagages, ici, quelque exemplaire décent d'un de mes livres qui puisse vous être offert, – et n'ai trouvé à mon grand regret que ce tirage de Stèles. »

Belle lettre de Segalen, durant son troisième séjour chinois en 1917, remerciant son ami Maybon en lui offrant un tirage hors commerce de *Stèles*.

« Cher Monsieur Maybon, J'attendais pour vous écrire, un moment de moins grande incertitude. L'attente se prolonge, « à la veille » toujours de se résoudre. Décidé à rompre, je ne veux point lâcher pied et espère moi-même dans une huitaine, être fixé... enfin. C'est vous dire que je ne sais, aujourd'hui, ni quand ni pour combien de temps je séjournerai de nouveau ou passerai à Shanghai. Je me souviens que vous n'aviez pas l'intention de le quitter, cet été, et espère ainsi, fermement, vous revoir, avant de gagner le but le Yunnan, – ou la France. C'est d'ailleurs le seul intérêt que je porte à cette Métropole du Godown dont vous seuls, Madame Maybon et vous, et les quelques personnes près desquelles vous m'avez introduit, – m'avez rendu l'habitat possible. Je vous en reste fidèlement reconnaissant. J'ai cherché en vain dans mes bagages, ici, quelque exemplaire décent d'un de mes livres qui puisse vous être offert, – et n'ai trouvé à mon grand regret que ce tirage de « Stèles », sur papier trop Européen, mais appartenant à la première édition hors commerce. Je vous prie de l'accepter à défaut de celui qu'il m'aurait tant plu de vous dédicacer sur papier rare. Faites agréer, je vous prie à Madame Maybon, mes plus respectueux hommages et croyez à ma sincère sympathie. Victor Segalen. »

Missionné pour recruter des travailleurs destinés à remplacer les ouvriers combattant sur le front, Segalen arrive en Chine en février 1917. Durant quinze mois, il examine, au fil de plusieurs villes, jusqu'à deux-cents travailleurs par jour, tout en poursuivant ses recherches et travaux archéologiques.

Charles Albert Maybon (1872.1926), professeur, écrivain et journaliste, – auteur de *La Politique Chinoise* (1908) – fait ses premières armes en Chine dès 1905, afin d'y faire connaître la culture Française. Il fonde et dirige l'école Française de Shanghai durant neuf années. Très apprécié de Segalen, Maybon reçut celui-ci, à Shanghai, lors de son séjour du printemps 1917. Il meurt d'un accident de la route, en France, en 1926.

1.500 €

Peking 26 juin 17

Che Monsieur Maybon,

J'attendais, pour vous écrire, un moment de moins grande incertitude. L'attente se prolonge, « à la ville » toujours de la recoudre. Décidé à rompre, je ne veux point lâcher pied, et espère moi-même, dans une huitaine, être fixé ... enfin.

C'est vous dire que je ne sais, aujourd'hui, ni quand ni pour combien de temps je séjournerai de nouveau ou passerai à Shanghai. Je me souviens que vous n'avez pas l'intention de le quitter, et

été et enfin ainsi, fermement, vous restez, avant de gagner le but, le japonais, — ou la France. — C'est d'ailleurs le seul intérêt que je porte à cette Métropole du Codoon sont vous seuls, Madame Maybon à vous, et les quelques personnes près desquelles vous m'avez introduit — ni avez rendu l'habitat possible. Je vous en reste fidèlement reconnaissant.

J'ai cherché en vain dans mes bagages, ici, quelques exemplaires de l'un de vos livres

qui prouvent vous être offert, — et n'ai trouvé à ma grande regret que ce tirage de "Stèle", sur papier trop européen, mais apprécié. Tenant à la première édition hors commerce. Je vous prie de l'accepter à défaut de celui qui il m'aurait tant plu à voir réédité sur papier rare.

Faite agréer, je vous prie à Madame Maybon, mes plus respectueux hommages, et vous offre à ma sincère sympathie

Victor Segalen

-137-

Alfred SISLEY

Lettre autographe signée.

Une page in-8°.

Morey sur Loing. 29 mars [18]95.

Le peintre impressionniste authentifie ses tableaux récemment vendus à Paris.

« Monsieur Lacroix, Les 2 tableaux que vous me décrivez fort bien sont bien de moi. J'ai su qu'ils devaient passer en vente et comme j'étais malade dans le moment, j'avais prévenu plusieurs de mes amateurs, ne pouvant aller moi-même à Paris. Vous seriez à votre tour fort aimable de me dire le prix que vous les avez payés et à qui vous les avez achetés. Veuillez me croire, Monsieur, votre bien dévoué A. Sisley. »

1.800 €

Mars / 95
Paris 29 Mars / 95

Monsieur Lacroix

Les 2 tableaux que vous me
livrez fort bien sont de moi
J'ai su qu'ils devaient passer en
vente et comme j'étais malade
dans le moment j'avais prié une
plusieurs de mes amitiés, qui
pouvant aller moi-même à Paris,
vous seriez à votre tour fort
aimable de me dire le prix que
vous les avez payés et à qui vous
les avez achetées.

Très humblement
votre bien dévoué

A. Sisley

Nicolas de STAËL

Lettre autographe signée à un « cher vieux » [probablement Jacques Dubourg]

Deux pages grand in-4°. SInD [Antibes. 1954.1955].

Lettre inédite à la correspondance.

*« Ne dites jamais que j'ai beaucoup de tableaux, ce n'est pas vrai.
Je suis au bout. »*

Saisissante lettre de Nicolas de Staël épuisé par son œuvre de peintre.

« Cher vieux, Merci pour votre mot. Je ne tiendrais pas le coup au-delà du 15 mai. Comment voulez-vous que j'ai des toiles suffisamment pour que l'on puisse choisir. On achète ce qu'il y a ou l'on n'achète pas, c'est tout. J'ai passé toute ma première bataille à accepter de l'argent avant de montrer quoique ce soit, ça n'est pas bien régulier, mais que faire. Carré fait le clown [le galeriste Louis Carré, un de ses plus anciens soutiens]. Vous vous plaigniez de faire dix-huits sermons à la file, je ne peux pas descendre autant de tableaux en six mois. Ne dites jamais que j'ai beaucoup de tableaux, ce n'est pas vrai. Je suis au bout. Très gentil, Noailles, peut-être le reverra-t-on [le mécène Charles de Noailles]. Salut, portez-vous bien. Ne spéculiez jamais. Amicalement. Nicolas. »

Cette lettre inédite, dont ni le destinataire, ni la date, ni le lieu, ne sont connus peut cependant être située approximativement vers la fin de l'année 1954-1955. En effet, l'expression d'une angoisse intense chez Staël est propre à cette période de la vie du peintre ; celle-ci n'étant pas teintée d'autant de désespoir auparavant. D'autre part, la sincérité familière de ce qui est exprimé ici, presque sur le ton de la confiance, pourrait laisser penser que Staël écrit à Jacques Dubourg (1897-1981), marchand d'art et ami très proche

Un point particulier évoqué ici par le peintre est révélateur de la pression nouvelle qu'il doit supporter, celle du marché de l'art, sur laquelle il s'interroge : **“ On achète ce qu'il y a ou l'on n'achète pas, c'est tout. J'ai passé toute ma première bataille à accepter de l'argent avant de montrer quoi que ce soit. Ca n'est pas bien régulier mais que faire ?”**. En effet, les projets d'exposition s'enchaînent en 1955 : au musée Grimaldi pour l'été ; à la Galerie Jacques Dubourg pour le mois de juin ; au musée d'Antibes prévue pour août (exposition qui sera maintenue malgré le suicide de l'artiste) ; et deux projets en Europe : à la Galerie Tooth en Angleterre et au musée de Zurich.

Staël travaille plusieurs toiles à la fois, les œuvres sortent trop tôt de l'atelier, allant parfois jusqu'à s'abîmer et à nécessiter des retouches. L'artiste souffre dans sa chair.

La présente lettre dit tout de l'épuisement et de la tension que subit le peintre, sans parler de la charge prémonitrice que cette phrase pourrait receler à l'aune son suicide, le 16 mars 1955.

Il achève enfin sa lettre sur un constat lapidaire et sans appel : **“Je suis au bout”**.

15.000 €

Vous vous plaignez de
faire dix nuits sermons
à la file je ne puis pas
descendre autant de tableaux
en six mois

Je dirais jamais que j'ai
beaucoup de tableaux ce
n'est pas vrai

Je suis au bout

Tres gentil hoailles peut-être
de reverra-t-on.

Salut portez vous bien

me s'écrit jamais
Amicalement

Nicolas

-139-

Nicolas de STAËL

Photographie originale par Denise Colomb.

Tirage argentique d'époque (1954) sur papier Agfa Brovira.

Format : 18,50 x 28,50 cm. Minimales défauts marginaux.

Extraordinaire tirage figurant l'artiste de plain-pied, dévisageant l'objectif de toute sa beauté, dans son atelier de la rue Gauguet à Paris, quelques mois avant sa mort tragique.

Denise Colomb écrit à propos de cette séance :

« C'est la rencontre choc de ma carrière. Souvenirs rendus plus émouvants encore après le drame, souvenirs restés tout à fait présents. Ce fut à la fois un affrontement et une complicité. Il tira une grande toile dont je ne vis que le châssis et que je soupçonne avoir été l'un de ses célèbres tableaux aux bouteilles. L'effort l'avait fatigué. J'ai pris de Staël, les bras ballants, comme s'il était épuisé. Puis, il a croisé les bras, m'a défiée, a défié le monde. Je tenais ma photo. Je le pris en contre-plongée pour accentuer sa haute silhouette. Quelle émotion. »

Épuisé de l'extrême tension que la peinture provoque chez lui, désespéré de l'amour refusé par Jeanne Mathieu, Nicolas de Staël se donne la mort, le 16 mars 1955, en se jetant dans le vide depuis la terrasse de son habitation antiboise.

Il laissa trois lettres, l'une à son ami Jacques Dubourg : *« Je n'ai pas la force de parachever mes tableaux. Merci pour tout ce que vous avez fait pour moi. De tout cœur. Nicolas. »*, à Jean Baurat : *« Cher Jean, si vous avez le temps, voulez-vous, au cas où l'on organise quelque exposition que ce soit de mes tableaux, dire ce qu'il faut faire pour qu'on les voie. Merci pour tout »*, et une dernière lettre à sa fille, Anne de Staël, alors âgée de 13 ans.

2.500 €



-140-

Henri de TOULOUSE-LAUTREC

Lettre autographe signée à sa grand-mère et marraine, Léonce Tapié de Céleyran.

Quatre pages in-12°.

28 décembre [1886].

« *Je ne suis pas du tout en train de régénérer l'art français.* »

Belle lettre de Lautrec, commencée en patois, envoyant ses vœux à sa marraine, tout en témoignant des difficultés qu'il affronte dans la création de sa peinture.

« *Béneu, béneu, béneu, toutis en mano ! Je ne viens pas en masse mais tout seul tâcher de jouer mon bout de rôle dans cette grande comédie du jour de l'an qui gagne tant à être joué [sic] en famille avec des paravents pour coulisse. J'ai joliment regretté de manquer pour la première fois depuis 4 ans, tous les bergers pasteurs pastoureux et pastourelles. D'autant plus que je ne suis pas du tout en train de régénérer l'art français. Je me débats contre de malheureuses feuilles de papier qui ne m'ont rien fait et sur lesquelles je ne fais rien de bon. J'espère que ça ira mieux dans qq. temps car je suis d'un pitoyable !*

Les Pascal nous arrivent et Louis aussi [son cousin Louis Pascal dont il fera en 1891 un portrait, conservé au musée d'Albi]. J'ai eu peur que son papa ne jouât un peu à Croquemitaine pour le punir d'un insuccès qu'il a essayé d'éviter cette fois-ci dans toute la mesure de ses moyens.

Drelin drelin, voilà le spectre de Percy qui se dresse. Je vous embrasse et vous offre tous les vœux de bonne année que j'ai dans mon souhaitoir. Je vous prie d'être mon ambassadeur auprès d'oncle Amédée de tante Alice et de tous les cousins cousines et toutes Armandines [Armandine d'Alichoux de Sénégro]. Dites à ces dernières que je leur écrirai particulièrement. Je vous embrasse fort fort fort. Votre filleul et petit-fils H. de Toulouse Lautrec. »

Lettre inédite à la Correspondance, éd. H. Schimmel, Gallimard, 1992.

5.500 €

et vous offre tous
les vœux de bonne
anné. Jusq' à deux
mais grand souhaitoir
Je vous prie d'être mon
ambassadeur auprès
d'oubli amidi de tant
blie et de tous les
cousins cousins et
tantes Armandines
Dites à en dernière
Je n'ai leur esprit barbaul
Je vous embrasse fort
fort fort.
Votre filleul et votre fils
Hortense Linné

28. Decembre

Bon soir barbaul,

Bien bien bien
tous en masse! . . .
Je ne veux voir en
masse, mais tout
seul taches de jouer
Mon cœur de vole
dans cette grande
Cousine de jour de l'été

Qui gagne tant
être jointe en famille
avec des paravents pour
Coulines. L'ai saluement
éprouvé de marque
pour la première fois
de juin 4 ans, tous
les luges, pasteur
pastorale est pasteurale
D'autant plus que
je ne suis pas du tout
en train de repérer
l'art français. Je
me défais contre
de malheureux feuille
de papier. Je
ne meurt rien fait

et sur les autres je ne
fais rien de bon.
L'opinion que je vois
mieux dans j. j. F. F. F.
Car je suis d'un pitoyable
Les Diables pour assier
et dans ceux qui
en sont de son papier
ne font un peu de
Croyez-tan pour le
Jusqu'à un succès qui
le essai d'entre eux fins
ti dans tout le même
de la même.
Drelin. Drelin. Voulez
de spectre de papier
Découper qui se dressent
Je vous embrasse

-141-

Maurice UTRILLO

Lettre autographe signée à Adolphe Tabarant.

Une page in-4° aux bords effrangés.

Le Vésinet, dimanche 6 août 1944.

*« Il me reste à vous remercier fortement
pour tout ce que vous avez écrit si justement sur mon Art. »*

Touchante lettre de remerciement d'Utrillo à son critique d'art, l'invitant également à découvrir l'œuvre naissante de son épouse Lucie Valore.

« Mon Cher Tabarant, Il me reste à vous remercier fortement pour tout ce que vous avez écrit si justement sur mon Art, c'est votre métier, vous êtes un littérateur et un critique d'Art sans conteste. Je vous dirai encore que ma femme Lucie depuis l'Automne dernier fait de la peinture de façon excellente, ce n'est ni d'une débutante ni d'une professionnelle ou des gens qui ont fréquenté les académies et les Beaux-Arts, ou les groupements de peinture. J'en suis très satisfait et vois en ceci la main de Dieu, une intervention divine. Je vous espère en bonne santé et vous embrasse de tout cœur. Votre tout dévoué Maurice Utrillo, V. »

En 1926, le critique d'art Adolphe Tabarant (1863-1950) publie une volumineuse monographie consacrée à Utrillo chez Bernheim-Jeune.

En 1944, dans le catalogue de l'exposition M. Utrillo, œuvres de 1905 à 1943, visible à la Galerie Pétridès à Paris, il écrit un important texte sur la vie et la carrière d'Utrillo : *En marge d'une rétrospective.*

C'est sans nul à propos de ce texte précis qu'Utrillo écrit, reconnaissant, à Tabarant, dans la lettre ici présentée.

1.200 €

Le Vésinet, dimanche 6 Août 1944,

Mou Cher Fabrice,

Il me reste à vous remercier fortement
pour tout ce que vous avez écrit.
Si jadisement sur ma part, c'est
votre métier vous êtes un lettré
et un critique d'art sans conteste,
je vous dirai encore que ma femme
Lucie depuis l'automne dernier
fait de la peinture de son excellence,
ce n'est ni d'une débutante ni d'une
professionnelle ou des gens qui ont
fréquenté les académies ou les beaux-arts,
ou les groupements de peintres,
J'en suis très satisfait et vous en avez
la main de Dieu, une intervention divine,
Je vous espère en bonne santé et
vous au large de tout cœur,
Vos tout dévoué,
Maurice + Mille, V.

-142-

Suzanne VALADON

Lettre autographe signée au critique d'art Adolphe Tabarant.

Une page 1/2 in-8° sur bi-feuillet à bords effrangés.

S.l., lundi 15 février 1926.

Ratures, ajouts et corrections. Orthographe fantaisiste. Belle signature.

« Couleurs que nous nous servions Utrillo et moi (...)

Bleu, jaune de chrome, vermillon, laque garance foncée, blanc de zinc »

Très belle lettre du peintre Suzanne Valadon à un critique et ami, dans laquelle elle livre le détail des couleurs préparées et utilisées par elle et son fils Maurice Utrillo, pour leurs tableaux.

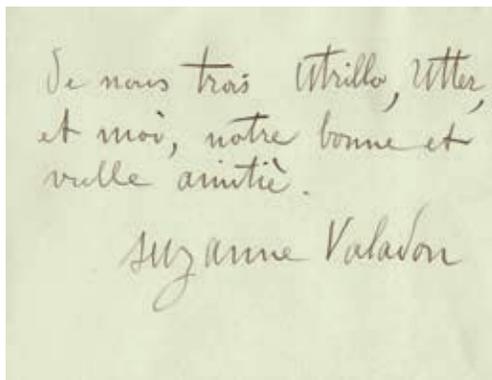
« Mon cher Tabarant, Ne vous ayant pas rencontré comme je l'espérais samedi chez Berneim [sic], je vous laisse la désignation des couleurs que nous nous servions Utrillo et moi à cette époque ; couleurs que nous faisons nous-mêmes et qui étaient bleu, jaune de chrome, vermillon, laque garance foncée, blanc de zinc (toujours). Voilà, mon cher Tabarant ; avec le plaisir de vous avoir bientôt à déjeuner avec nous, recevez de nous trois Utrillo, Utter, et de moi, notre bonne et vieille amitié. Suzanne Valadon. »

André Utter (1886-1948), peintre français, fut le second mari de Suzanne Valadon. Tout d'abord ami d'Utrillo, il rencontre Valadon, devient son modèle et l'épouse malgré leurs vingt ans d'écart. Quant à Bernheim jeune, il était son galeriste depuis 1924.

Tabarant (1863.1950), ami fidèle de la famille Valadon-Utrillo ne cessa d'écrire et de promouvoir leurs talents. En 1926, il publie une volumineuse monographie consacrée à *Utrillo*.

Il prononça une allocution émouvante aux obsèques de Suzanne Valadon, sa « bien chère amie », devant l'église Saint-Pierre de Montmartre, en avril 1938.

2.500 €



Je nous trois Utrillo, Utter,
et moi, notre bonne et
vaille amitié.
Suzanne Valadon

lundi 15 février
1926

Mon cher Tabarant,

Ne vous ayant pas rencontré
comme je l'espérais samedi
dernier chez Bernheim, je
vous laisse la désignation des
couleurs que nous nous serions
Willo et moi à cette époque
couleurs que nous faisons nous
mêmes et qui étaient ~~bleu~~ bleu, ^{jaune}
vermillon, laque garance ^{foncée} (blanc de zinc
& toujours) ^{de chrome}

Voilà, mon cher Tabarant, avec le
plaisir de vous avoir bientôt
à Sijemer avec nous, recevez

-143-

Kees VAN DONGEN

Lettre autographe signée à un ami.

Une page in-4° sur papier à son en-tête du 29 Villa Saïd.
Paris. 29 octobre 1919.

« *Voici votre portrait.* »

Le maître fauviste reprend l'une de ses œuvres à la demande son ami.

« *Cher ami. Voici votre portrait. Je l'ai retravaillé un peu. Vous me direz s'il vous plaît mieux ainsi. Cordialement à vous deux. Van Dongen.* »

650 €

29, Villa Saïd
(Avenue du Bois de Boulogne)

Paris ~~29~~ Oct 1919

Cher ami.

Voici votre portrait. Je l'ai
retravaillé un peu. Vous me direz
s'il vous plaît mieux ainsi.

Cordialement à vous deux

Vandenberg.

-144-

(Paul VERLAINE) – Frédéric-Auguste CAZALS

Dessin original signé. *Verlaine sur son lit de mort.*

Une page in-8 carré (141 x 147 mm).
(Paris). 8 janvier soir (1896).

Dessin inédit à toute iconographie verlainienne.

Fusain et mine de plomb, rehaussés de gouache blanche et d'aquarelle papier vélin fin.

Extraordinaire témoignage, de première main, représentant le poète gisant sur son lit, le 8 janvier 1896 au soir, jour-même de sa mort.

Plusieurs autres dessins ou esquisses de Cazals figurant Verlaine sur son lit de mort sont connus. Ils sont tous datés du 9 janvier, lendemain de la mort du poète.

Notre dessin présenté ici, réalisé le 8 janvier, quelques heures seulement après la mort du poète, offre une vue d'ensemble de la scène tragique, laissant deviner le souhait de Cazals de fixer à jamais le décor dans lequel s'est éteint son ami : le papier peint à fleurs, le lit en noyer et les draps blancs.

Ce poignant dessin, à l'atmosphère saisissante, est resté inconnu jusqu'à ce jour.

Des traces de pliures indiquent que le papier semble avoir demeuré, en relique, dans la poche ou dans les papiers de Cazals.

7.500 €



-145-

Jules VERNE

Lettre autographe signée à son ami Robert Godefroy.

Deux pages in-12° sur un papier bi-feuillet.
Nantes. 7 mai [18]84. Enveloppe autographe timbrée et oblitérée.

Belle lettre de Jules Verne organisant son voyage au fil de la Méditerranée.

« Mon cher Robert, J'ai reçu hier soir votre lettre. Ce qui est arrivé à Amiens pour les élections est arrivé presque partout en France. Innombrables ballotages ; mais vous serez certainement résolu dimanche. Parlons de nous maintenant. Nous ne partirons pas si le temps le permet avant le milieu de la semaine prochaine. Donc, si vous pouviez quitter Amiens mardi 13, à 0h du matin, et prendre à 10h25, à la gare St Lazare, l'express pour Nantes, vous y arriveriez à 0h ½ du soir. Ce serait bien plus agréable pour vous. Donc, après le scrutin de dimanche, dès lundi envoyez moi une dépêche qui me dira si je puis compter sur vous mardi soir ; nous partirions alors le mercredi ou le jeudi.

Dans le cas contraire, je vous attendrai à Alger où nous serions dans la dernière semaine de mai. Notre projet est d'aller directement à Oran, en ne nous arrêtant qu'une fois en route à Lisbonne, pour faire du charbon. Vous verriez donc Lisbonne et le détroit de Gibraltar. J'espère bien que vous n'en viendrez pas aux extrémités dont vous me parliez avec vos ennemis politiques : ces animosités-là font partie de la politique courante. Écrivez-moi, si vous le voulez, en réponse à cette lettre ; mais, en tout cas, une dépêche quand même, lundi prochain. A vous bien cordialement, Jules Verne 6 rue Jean Jacques. Quand vous viendrez, n'oubliez pas d'apporter deux paires de draps et quelques serviettes. »

Jules Verne décide, en 1884, de réaliser une grande croisière au fil de la Méditerranée. Le *Saint-Michel III*, dont le port d'attache se trouvait au Tréport, quitte Nantes le 13 mai. A son bord, se trouvent Paul Verne (son frère), Michel Verne (son fils), son neveu Maurice (fils de Paul), Edgard Raoul-Duval, Louis-Jules Hetzel, et Robert Godefroy, donc, destinataire de la présente lettre.

Le navire arrive à Vigo le 18 mai, puis à Lisbonne le 23. L'équipage passe Gibraltar le 25 mai, et arrive à Bône en Algérie. Suivront Malte, la Sicile, Syracuse, Naples, et Pompéi.

Le voyage s'étendra sur deux mois et Verne s'inspirera de ce périple dans la rédaction de *Mathias Sandorf*, publié dans *Le Temps* du 16 juin au 20 septembre 1885.

La société Jules Verne a publié plusieurs articles sur Godefroy et les croisières (bulletins n° 145, 2003 et N° 150, 2004)

3.800 €

Nantes, 7 mai 84

Mon cher Robert

J'ai reçu hier ton très-bonne lettre. La qui
est venue à Nantes pour les élections, et
arrivé presque perdue en France. J'en
ai bien ballotté, mais vous serez
certains: un tel riche D'Amant.

Pour ce que maintenant, mon
voilà, je ne puis pas le faire
avant le retour de la Province
provinciale. Vous n'avez pas
quitté Nantes mardi 13, à 6 h. du
matin, et partez à 10 h. 25, à la
gare de Nantes. Les espérances pour Nantes,
vous y arriverez à 6 h. 1/2 du soir.
Le trajet sera plus agréable pour vous.

Donc, après le retour de D'Amant
des lettres envoyées moi une dépêche
qui me dit que j'ai pu accepter pour vous
succès pour; deux succès sont alors, le
mercredi ou le jeudi.

Dans le cas contraire si vous alliez
à Alger, on me connaît dans la Province
si vous le pouvez. Notre projet est

D'aller directement à Oran, en me réservant
qu'un jour en route à Lisbonne, pour faire du charbon;
vous veniez de Lisbonne, et le détroit de Gibraltar.

Il n'y a rien que vous n'avez vu pas avec
certains de vous un parler avec vos amis
politiques: les autres la font partie de la politique
courante.

Écrivez moi, si vous le voulez, en réponse à cette lettre;
mais, en tout cas, une dépêche grand merci, bon;
prochain.

A vous très cordialement

Jules Verne

À moi Jean Jacques

Quand vous viendrez à l'oublier par d'apporter deux
paquets de drap et quelques serviettes.

-146-

Jules VERNE

Lettre autographe signée.

Une page in-12° sur papier à carreaux fins.

Amiens. 29 octobre [18]91.

Jules Verne apporte son soutien au comité de l'Afrique Française.

« Cher Monsieur, Je vais voir M. le Maire le plus tôt possible, et je m'entretiendrai avec lui de la subvention demandée par le comité de l'Afrique française et destinée à continuer l'œuvre si patriotique de Grandveil (?). Si la question est portée devant le conseil municipal – et elle le sera très vraisemblablement – soyez assuré que j'emploierai tous mes efforts à la soutenir. A ce moment, il sera opportun de savoir si d'autres conseils municipaux ont souscrit en faveur de cette œuvre ; et je pense que vous pourriez me renseigner à ce sujet. Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de ma très sympathique considération. Jules Verne. »

1.800 €

Amiens, 29 oct. 91

Cher Monsieur,

Je suis ravi de le faire le plus tôt possible,
et je ne m'abandonnerai pas lui de la subvention
demandée par le Comité de l'Afrique française,
et surtout à continuer l'œuvre si patriotique
de Grunwald. Si la question est portée devant
le conseil municipal, et si elle le sera très
raisonnablement, — voyez aussi que j'emploierai
tout mes efforts à la soutenir. A ce moment,
il sera opportun de savoir si d'autres conseils
municipaux ont souvent en faveur de cette
œuvre, et je pense que vous pourrez me renseigner
à ce sujet.

Très très agréablement, cher Monsieur, l'assurance
de ma très sympathique considération

Jules Verne

-147-

Boris VIAN

Manuscrit autographe. *Zizi Jeanmaire chante Guy Béart.*

Deux pages in-4° sur papier à carreaux.

Deux trous de classeurs en marge, sans atteinte au texte.

Slnd (1957).

« Le tout devient particulièrement brillant entre les mains, si l'on peut dire, de Zizi. »

Amusant manuscrit de Vian, admiratif du talent de Zizi Jeanmaire à l'écoute de son disque créé par Guy Béart.

Zizi Jeanmaire chante Guy Béart. Mon dictionnaire me l'a dit, le « zizi » ou « zitzil », est un colibri piqueté. Et Carl Sandburg, dans un conte célèbre, nous a parlé des « zizzies », ces petites bêtes bizarres qui mettent en zigzag tout ce qu'elles touchent, même les rails de chemin de fer. Zizi Jeanmaire tient des deux : elle a l'éclat du colibri, ses dimensions, sa perfection et son plumage, et puis aussi la malice des zizzies quand elle vous met le cœur en vrille avec ses roucoulares canailles. Elle a joué une partie très dure : elle s'est présentée devant le grand public avec un tour de chant tout neuf ; elle risquait tout, elle a tout gagné. Parmi les plus remarquées des chansons de son répertoire figurent celles de Guy Béart ; ingénieur des Ponts et Chaussées, ce qui lui donne une assise solide, Béart construit des chansons également solides ; mais il doit avoir un certain goût, lui aussi, pour les zizzies qui font des zigzags avec les ponts et les routes, et l'insolite se mêle au solide. La Corde au Cou, c'est l'insolite ; la Brave fille c'est le solide ; le tout devient particulièrement brillant entre les mains, si l'on peut dire, de Zizi. Du reste, Zizi chante avec sa voix et ses mains, c'est entendu, mais aussi avec tout son corps ; c'est pour ça que ça vous remue comme ça de l'entendre : on la voit avec ses oreilles ... ça explique tout. »

2.500 €

Zizi Jaumaire
chante Guy Béart

Mon dictionnaire me l'a dit, le "zizi" ou "zitzil", est un colibri piqueté. Et Carl Sandburg, dans un conte célèbre, nous a parlé des "zizzies", ces petites bêtes bizarres qui mettent en zigzag tout ce qu'elles touchent, même les rails de chemin de fer. Zizi Jaumaire tient de deux : elle a l'éclat du colibri, ~~et~~ ses dimensions ~~et~~ sa perfection et son ~~beau~~ plumage, et puis aussi la malice des zizzies quand elle vous met le cœur en vrille avec ses roucoulades canaille. Elle a joué une partie très dure : elle s'est présentée devant le grand public avec ~~un paquet de~~ tout de chant tout neuf ; elle risquait tout, elle a tout gagné. ~~Les plus~~ Parmi les plus remarquées ~~des~~ chansons de son répertoire figurent celles de Guy Béart ; ingénieux des Ponts et Chaussées, ce qui lui donne une assise

-148-

Richard WAGNER

Lettre autographe signée à C.F. Meser.

Une ½ page sur un bi-feuillet in-folio, en allemand.

Bayreuth. 14 juin 1872.

Belle lettre du compositeur allemand, fraîchement installé à Bayreuth, vérifiant ses contrats musicaux auprès de la maison Meser.

« A C.F. Meser, marchand de musique à la cour de Dresde. Veuillez permettre au porteur de la présente de prendre connaissance des contrats que j'avais conclus avec le propriétaire défunt de votre maison, et lui en faire copie. Richard Wagner. »

En 1871, Wagner choisit la petite ville de Bayreuth pour y installer sa nouvelle salle d'opéra. Le 22 mai 1872 (quelques jours avant la présente lettre), le chantier du *Festspielhaus* (« Palais des Festivals ») est inauguré sur la musique de la *Huldigungsmarsch*. Dans l'assistance, on note la présence de Friedrich Nietzsche, Karl Ritter, Heinrich Porges, Peter Cornelius.

2.500 €

Herrn C. F. Meier, Hofmusikdirektor
in Dresden,

Beide in dem Vorzuge des an meine
Stelle zu setzten in meine Obertheil mit
den verzeichneten Inhalt Ihre Firma
zu versehen, und Ihre Copie ausfertigen.

Bayreuth. 14 Jun 1879. Richard Wagner

Bay

-149-

Ossip ZADKINE

Dessin original signé.

Pastel sur carton fort bleuté.

Daté et signé de ses initiales en marge inférieure gauche : « *O.Z. 65* ».

Belle création totémique de l'artiste franco-russe, probablement préparatoire à la réalisation d'une tapisserie.

Œuvre réalisée au verso d'un carton d'invitation au vernissage d'une Exposition Bernhard Heiliger à l'automne 1964, en Suisse.

L'œuvre est enregistrée auprès du Zadkine Research center.

Provenance :

- . Collection Elie Grekoff.
- . Collection du maître tapissier Raymond Picaud.

3.500 €



-150-

Émile ZOLA

Lettre autographe signée à Marcellin Berthelot, ministre des Affaires Étrangères.

Deux page in-8°. Cachet de collection.

Slnd [Fin 1895, début 1896].

« Il a été un des initiateurs et un des plus zélés artisans de l'union intellectuelle entre la France et la Russie. »

En tant que Président du Comité de la société des gens de Lettres, Émile Zola apporte son vif soutien à la demande d'Ely Halpérine-Kaminsky auprès du Ministère.

« A Monsieur Berthelot, Ministre des Affaires Étrangères. Monsieur le Ministre, Je me permets de recommander vivement à votre haute bienveillance M. Halpérine-Kaminsky, qui a rendu de réels services aux écrivains français. Comme président du Comité de la société des gens de Lettres, j'ai pu apprécier les excellents résultats, au point de vue de la propriété littéraire, qu'il a obtenus en Russie, où nos sociétés littéraires et artistiques, ainsi que les syndicats d'éditeurs, l'avaient délégué pour défendre leurs intérêts. Ces résultats, d'ailleurs, ont été publiquement constatés par la presse française et étrangère. Tous les congrès littéraires internationaux lui ont voté des remerciements, et notre ambassadeur à Saint-Petersbourg lui-même a témoigné hautement du succès de la mission délicate qu'on lui avait confiée.

J'ajoute que M. Halpérine-Kaminsky nous a fait connaître, par ses études et ses nombreuses traductions, les chefs-d'œuvre de la littérature russe. Comme publiciste, comme attaché au bureau de la presse du ministère des Affaires Étrangères, enfin comme professeur de langue russe au Lycée Condorcet, il a été un des initiateurs et un des plus zélés artisans de l'union intellectuelle entre la France et la Russie. Je ne puis donc qu'appuyer très chaleureusement la demande qu'il désire vous adresser pour obtenir un poste à l'étranger, poste dans lequel il saura certainement se rendre aussi utile que par le passé à la France, son pays d'adoption. Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute considération. Émile Zola. Président du Comité de la société des gens de Lettres. »

Ely Halpérine-Kaminsky (1856.1936), naturalisé français en 1890, fut l'un des plus grands traducteurs franco-russes de la fin du XIX^e siècle.

2.200 €

A Monsieur Berthelot
Ministre des Affaires Etrangères.

Monsieur le Ministre,

Je me permets de recommander vivement à votre haute bienveillance M. Halperine-Haminstky, qui a rendu de réels services aux écrivains français.

Comme président du Comité de la Société des gens de Lettres, j'ai pu apprécier les excellents résultats, au point de vue de la propriété littéraire, qu'il a obtenus en Russie, où nos sociétés littéraires et artistiques, ainsi que les syndicats d'écrivains, l'avaient désigné pour défendre leurs intérêts. Ces résultats, d'ailleurs, ont été publiquement constatés par la presse française et étrangère. Tous les congrès littéraires internationaux lui ont voté des remerciements, et notre ambassadeur à Saint-Petersbourg lui-même a témoigné hautement du succès de la mission délicate qu'on lui avait confiée.

